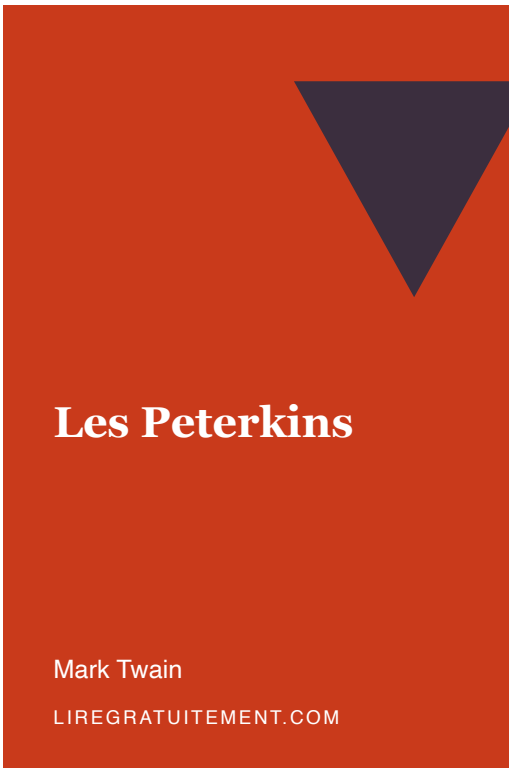


Les Peterkins

Twain

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

JUSTIFICATION DU TIRAGE:

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LES PETERKINS

(D'APRÈS PEABODY HALE)

C'était bien le moment de se livrer à l'étude des langues. Les Peterkins venaient d'entrer dans leur nouvelle maison, beaucoup plus confortable que la précédente; ils devaient avoir la place pour toute chose et toute chose à sa place.

Elisabeth-Elisa n'oubliait pas combien leur ancienne installation était peu pratique; pendant longtemps, en effet, pour jouer du piano, elle avait été obligée de s'asseoir dans la galerie de l'autre côté de la fenêtre. M^me^ Peterkins se souvenait des difficultés qu'elle éprouvait au sujet des nappes de table.

La nappe supérieure se trouvait dans une malle rangée contre la porte d'une grande armoire située sous l'escalier; la nappe du dessous était renfermée dans un tiroir de la grande armoire; de sorte que, lorsqu'il s'agissait de changer les nappes, il fallait retirer et mettre de côté la malle pour pouvoir ouvrir l'armoire, car on devait d'abord se servir de la nappe du dessous; après cela, il

fallait remettre en place la malle pour l'ouvrir et en extraire la nappe supérieure.

Après tous ces déplacements, il était encore nécessaire de déplacer la malle pour dégager la porte de l'armoire qui contenait la boîte à couteaux. Ces déménagements successifs occasionnaient naturellement une grande perte de temps.

Maintenant que la nouvelle maison des Peterkins était suffisamment grande, ils trouveraient le moyen de tout loger. Agamemnon se réjouissait surtout de l'installation de la nouvelle bibliothèque. Dans leur ancienne maison, il n'y avait pas de pièce spéciale pour les livres: les dictionnaires étaient au premier étage, chose fort incommode, et les volumes de l'encyclopédie répartis en plusieurs endroits. Ainsi, les volumes de A jusqu'à P se trouvaient au rez-de-chaussée, tandis que tous ceux de Q jusqu'à Z étaient classés dans différentes chambres du premier étage. Malheureusement on ne pouvait jamais se rappeler si la section de A à P comprenait la lettre P.

--Je montais toujours au premier étage pour chercher P, disait Agamemnon, et je m'apercevais que le volume se trouvait en bas; à chaque instant c'était une nouvelle confusion.

Naturellement, maintenant, la nouvelle maison des Peterkins se prêtait mieux à la vie studieuse. En ayant tous les livres dans la même pièce, on évitait une grande perte de temps pour les chercher.

M. Peterkins suggéra à chacun des siens d'apprendre une langue différente. S'ils voyageaient un jour à l'étranger ce serait on ne peut plus commode: Elisabeth-Elisa pourrait parler français avec les Parisiens, Agamemnon allemand avec les Alle-

mands, Salomon-John italien avec les Italiens; Mme Peterkins parlerait espagnol en Espagne; quant à lui, il aborderait à la fois toutes les langues orientales en commençant par le russe.

Mme Peterkins n'était pas très décidée à apprendre l'espagnol; car toute sa famille avait juré qu'elle n'irait jamais en Espagne à cause de son horreur pour l'Inquisition. Mme Peterkins d'ailleurs partageait cette horreur avec ses enfants.

Les voyages à l'étranger lui souriaient peu et elle avait toujours déclaré qu'elle ne quitterait pas le sol natal avant qu'un pont fût jeté sur l'Atlantique! (Or il n'en était pas encore question.) Agamemnon déclarait qu'il ne fallait jurer de rien, que chaque jour on faisait de nouvelles découvertes et qu'un pont ne serait assurément pas plus difficile à inventer qu'un téléphone; dans les temps anciens on se servait déjà de ponts. La question des professeurs vint alors sur le tapis. On pourrait certainement en trouver à Boston. S'ils venaient tous le même jour il serait facile de transporter trois d'entre eux dans le petit break. Agamemnon irait au-devant d'eux, puis les reconduirait; de cette façon il s'habituerait à leur conversation à l'aller comme au retour.

Monsieur Peterkins se documenta sur les langues orientales: on lui apprit que le sanscrit était la base de toutes ces langues; aussi proposa-t-il à toute sa famille de commencer par le sanscrit; ils n'auraient ainsi besoin au début que d'un seul professeur et pourraient ensuite bifurquer sur les autres langues.

Mais sa famille préféra apprendre des langues différentes. Elisabeth-Elisa savait déjà un peu de français; elle avait essayé, sans grand succès, d'en placer quelques mots à l'exposition du cente-

naire, mais elle s'était aperçue qu'elle venait de lier conversation avec un Maure qui ne comprenait pas le français.

M. Peterkins objecta qu'il leur faudrait plusieurs pièces pour leurs études si tous les professeurs venaient à la même heure; mais Agamemnon lui fit remarquer qu'ils se serviraient de dictionnaires différents. M. Peterkins était d'avis qu'il vaudrait mieux avoir tous les professeurs en même temps, car chaque élève pourrait, en plus de la langue qu'il étudierait, attraper des bribes des autres langues; d'après lui le meilleur moyen d'apprendre à parler une langue étrangère était d'entendre parler les autres autour de soi.

M^me^ Peterkins objecta que sa maison ressemblerait à une tour de Babel; elle en prit cependant son parti.

Agamemnon signala une autre difficulté: naturellement il leur fallait des professeurs étrangers qui parleraient chacun leur langue maternelle; mais, dans ce cas, comment faire pour les inviter à venir à la maison, leur expliquer la combinaison de la voiture, et arranger la répartition des heures de leçon? Agamemnon se demandait comment on pouvait se tirer d'affaire avec un étranger lorsqu'on était incapable de lui exposer ce qu'on désirait.

Elisabeth-Elisa répondit qu'en pareil cas les signes et la pantomime devaient rendre de grands services. Salomon-John et les jeunes garçons se mirent aussitôt à mimer. Elisabeth-Elisa expliqua que le mot «langue» signifiait à la fois «langage et organe de la parole»; ils pouvaient donc montrer leur langue pour se faire comprendre.

Comme exercice pratique, les jeunes garçons figurèrent les professeurs étrangers parlant chacun leur langue maternelle; Agamemnon et Salomon-John firent semblant de les inviter à venir instruire la famille au moyen d'une série de signes.

M. Peterkins déclara que leur succès était admirable, et qu'ils pourraient presque aller à l'étranger sans étudier les langues; il encouragea ses enfants à se faire comprendre par signes. Pourtant, comme le pont n'était pas encore construit, il vaudrait peut-être mieux attendre et cultiver les langues. M^me^ Peterkins craignait que les professeurs étrangers ne se considérassent comme invités au lunch: Salomon-John, en effet, n'avait cessé de montrer sa bouche en l'ouvrant, la fermant et en sortant sa langue; il semblait plus par là vouloir les inviter à manger que leur demander des leçons de langues. Agamemnon suggéra qu'ils pourraient emporter avec eux les divers dictionnaires lorsqu'ils iraient trouver les professeurs; cela exprimerait qu'ils désiraient des leçons et les professeurs n'y verraient pas une invitation au lunch.

M^me^ Peterkins trouvait plus prudent de préparer un lunch pour les professeurs au cas où ils prendraient la visite pour une invitation, seulement elle ignorait ce qu'ils mangeaient d'habitude. M. Peterkins pensa qu'il serait très bon d'apprendre ce détail en fréquentant des étrangers, car, avant de quitter leur pays natal, ils auraient ainsi l'occasion de s'habituer aux plats étrangers. Les petits garçons se réjouissaient beaucoup à l'idée de manger de nouveaux mets. Agamemnon avait entendu dire que la soupe à la bière était le régal favori des Allemands et il se proposait, dès sa première leçon, de s'en faire expliquer la préparation.

Salomon-John savait que tous les étrangers aiment beaucoup l'ail, aussi pensa-t-il que les professeurs seraient enchantés de sentir une odeur d'ail dans la maison dès leur première leçon, et qu'ils apprécieraient beaucoup cette délicate attention.

Elisabeth-Elisa voulait faire à une de ses parentes habitant Philadelphie la surprise de lui parler français. Aussi désirait-elle commencer ses leçons avant la visite annuelle de sa famille de Philadelphie. Il y eut un léger retard dans l'exécution de ces projets: M. Peterkins préférait trouver des professeurs établis depuis peu dans la région, car il ne voulait pas subir la tentation de parler anglais avec eux; il désirait des professeurs récemment débarqués en Amérique, et il revint un soir chez lui avec une liste complète des étrangers nouvellement arrivés. La famille Peterkins décida qu'elle emprunterait aux Bromwicks leur break pour le premier jour, et M. Peterkins et Agamemnon partirent en voiture à la ville pour ramener tous les professeurs. L'un était un Russe, qui voyageait pour son plaisir et n'avait nullement l'intention de donner des leçons; peut-être y consentirait-il, mais dans tous les cas il ne savait pas un mot d'anglais.

M. Peterkins avait dans son porte-cartes les cartes des messieurs qui lui avaient recommandé les différents professeurs; accompagné d'Agamemnon, il alla d'hôtel en hôtel pour les convoquer. Il les trouva tous très polis, tous prêts à venir après les explications données au moyen des signaux convenus. Ils avaient oublié les dictionnaires, mais Agamemnon possédait un guide qui pouvait les remplacer et qui sembla très approprié aux étrangers.

M. Peterkins dut se contenter d'un professeur russe, car il ne trouva aucun maître de sanscrit nouvellement débarqué dans le

pays.

Mais voici qu'une difficulté inattendue surgit lorsqu'ils mirent dans la même voiture le professeur russe et le professeur d'arabe; ce dernier était Turc et portait un fez sur sa tête; il s'assit au fond de la voiture! Ils se regardèrent de travers et s'invectivèrent chacun dans leur langue sans que M. Peterkins pût comprendre un traître mot. Etait-ce du russe, était-ce de l'arabe? En tout cas il sautait aux yeux (ou plutôt aux oreilles) que les individus ne voulaient à aucun prix se trouver dans la même voiture. M. Peterkins était au désespoir; il avait oublié la guerre turco-russe! Quelle gaffe énorme il venait de commettre en invitant le Turc!

Une foule de curieux s'était groupée devant l'hôtel. Le professeur français pria très poliment le Russe de monter avec lui dans la première voiture; mais une autre difficulté se présentait: le professeur allemand se carrait tranquillement dans le fond de cette voiture!!!

Le professeur français avait à peine mis le pied sur le marchepied qu'il invectiva violemment le professeur allemand; ce dernier, furieux, sauta de la voiture par la porte opposée, fit le tour en courant et le saisit au collet. A n'en pas douter, l'Allemand et le Français ne pouvaient pas habiter ensemble la même voiture! Pendant ce temps-là la foule des curieux augmentait toujours.

Agamemnon, fort heureusement, savait dire en allemand le mot «monsieur»; s'adressant au professeur allemand, il l'invita par signes à prendre place dans l'autre voiture.

L'Allemand consentit à s'asseoir aux côtés du Turc. Enfin les voitures se mirent en marche: M. Peterkins avait l'Italien à ses côtés, le professeur français et le Russe étaient assis derrière et se

parlaient sur un ton aigre qui laissait supposer à M. Peterkins qu'ils n'étaient pas complètement d'accord.

Le voyage d'Agamemnon s'effectua dans un profond silence: l'Espagnol assis à côté de lui semblait d'humeur maussade, tandis que le Turc et l'Allemand n'échangèrent pas un traître mot.

En arrivant à la maison, ils furent reçus par M^me^ Peterkins et Elisabeth-Elisa; par une délicate attention pour le professeur espagnol, M^me^ Peterkins avait jeté sur ses épaules une mantille de dentelle. M. Peterkins introduisit les professeurs dans la bibliothèque, mais il eut soin de les installer chacun à une respectable distance l'un de l'autre. Salomon-John chercha le dictionnaire italien et s'assit à côté du professeur italien. Agamemnon, avec un dictionnaire allemand, se rapprocha du professeur allemand. Les jeunes garçons montrèrent au Turc leur livre de «contes arabes». M. Peterkins essaya d'expliquer au professeur russe qu'il ne possédait pas de dictionnaire russe et qu'il avait espéré apprendre le sanscrit avec lui; de son côté M^me^ Peterkins essaya de faire entendre à son professeur qu'elle n'avait pas de livres espagnols. Elle oublia momentanément sa terreur de l'Inquisition et essaya de lui glisser quelques mots en se servant de termes anglais prononcés très lentement et en altérant son accent le mieux qu'elle pouvait. L'Espagnol s'inclina, parut prendre grand intérêt à sa conversation, et se montra très poli.

Pendant ce temps, Elisabeth-Elisa sortait au Parisien les quelques phrases qu'elle connaissait. Elle parlait plus facilement français qu'elle ne comprenait son professeur; lui, saisissait parfaitement ce qu'elle disait. Elle récita son vocabulaire et ânonna l'exercice suivant: J'ai le livre.--As-tu le pain?--L'enfant a une poire.--L'enfant sait-il sa leçon?

Le professeur écouta avec grande attention et répondit très distinctement à chaque question. Soudain, après avoir récité une de ses phrases, elle se leva, courut vers sa mère, et lui chuchota à l'oreille:--Ils ont, je crois, commis l'erreur que vous redoutiez; ils se croient invités au lunch! il vient de me remercier de notre aimable invitation à déjeuner.

--Ils n'ont pas pris leur déjeuner! s'exclama M^me^ Peterkins en regardant l'Espagnol: il semble affamé! Qu'allons-nous faire?

Elisabeth-Elisa courut consulter son père. Qu'allaient-ils faire? Comment leur faire comprendre qu'ils étaient invités à donner une leçon et non au lunch? Elisabeth-Elisa pria Agamemnon de chercher le mot «apprendre» dans le dictionnaire (apprendre devant signifier enseigner). Hélas! ils s'aperçurent que ce mot voulait à la fois dire apprendre et enseigner! Qu'allaient-ils faire?

Les étrangers se tenaient maintenant assis silencieux dans leur coin respectif. L'Espagnol paraissait de plus en plus blême. Allait-il donc s'évanouir? Le Français tortillait et effilait ses moustaches en regardant l'Allemand. Que faire si le Russe venait à attaquer le Turc et si l'air narquois du Parisien finissait par exaspérer l'Allemand?

--Il faut leur donner quelque chose à manger, dit M. Peterkins à voix basse; cela les calmera.

--Si seulement je savais ce qu'ils ont l'habitude de manger! continua M^me^ Peterkins.

Salomon-John suggéra qu'aucun des professeurs ne savait ce que son voisin avait l'habitude de manger: on pouvait donc leur

offrir n'importe quoi.

M^me^ Peterkins se montra plus hospitalière que son fils, et déclara qu'Amanda pourrait préparer du bon café. M. Peterkins proposa un plat américain. Salomon-John envoya un des jeunes garçons chercher des olives.

Bientôt on servit le café et un plat de fèves bouillies; peu après arrivèrent les olives, le pain, des œufs à la coque et quelques bouteilles de bière. L'effet fut prodigieux! Chaque individu se mit à parler sa propre langue avec volubilité; M^me^ Peterkins versa du café à l'Espagnol qui s'inclina avec grâce. Tous aimaient la bière, tous aussi les olives.

Le Français s'étendit longuement sur «les mœurs américaines». Elisabeth-Elisa supposa qu'il faisait allusion à l'absence de nappe sur la table. Le Turc souriait, le Russe parlait avec animation. Au milieu du brouhaha produit par ces différentes langues, M. Peterkins répétait d'un air navré:

--Comment leur ferons-nous donc comprendre qu'ils doivent nous donner des leçons?

Au même instant la porte s'ouvrit et donna passage à la parente de Philadelphie qui, arrivée le jour même, venait faire sa première visite.

En entendant le bruit tumultueux de ces différentes conversations, elle recula d'effroi. La famille se précipita au-devant d'elle avec joie. Tous en même temps lui demandèrent de leur servir d'interprète auprès des professeurs. Pouvait-elle leur venir en aide? Pouvait-elle expliquer aux étrangers qu'on attendait d'eux des leçons? Des leçons! A peine avaient-ils prononcé ce mot que

leurs hôtes se dressèrent tous comme un seul homme, la face rayonnante de joie. C'était le seul mot anglais que tous connaissaient. Ils étaient venus à Boston pour «donner des leçons». Le voyageur russe espérait ainsi apprendre l'anglais. Cette idée de leçon semblait leur plaire plus que le déjeuner. Assurément, ils donneraient bien volontiers des leçons. Le Turc sourit à cette perspective. La glace était rompue: les professeurs savaient maintenant qu'on attendait d'eux des leçons.

PERCE, MON AMI, PERCE!

I

Je prie le lecteur de vouloir bien jeter les yeux sur les vers suivants et de me dire s'il leur trouve vraiment un caractère pernicieux:

Conducteur, quand tu reçois l'argent, _Perce, en présence du voyageur,_ _Un ticket bleu de dix cents,_ _Un ticket brun de huit cents,_ _Un ticket rose de quatre cents,_ _Perce en présence du voyageur!_ (En chœur:) _Perce, mon ami, perce avec soin,_ _Perce, en présence du voyageur!_

Je trouvai ces vers dans un journal, il y a quelque temps, et les relus deux ou trois fois. A partir de cet instant, ils prirent possession de mon cerveau. Pendant tout le temps du déjeuner, leur cadence se répercuta dans ma tête, si bien qu'à la fin du repas, lorsque je roulai ma serviette, je fus incapable de savoir si j'avais mangé ou non. La veille, je m'étais tracé mon programme de tra-

vail pour le jour suivant: un drame poignant dans la nouvelle que j'écris en ce moment.

Je me retirai chez moi pour composer ma tragédie; je pris ma plume, mais mon esprit obsédé répéta comme un refrain: «Perce en présence du voyageur.» Je luttai de toutes mes forces pendant une heure, mais ce fut peine perdue. «Un ticket bleu de dix cents, un ticket brun de huit cents», etc.;--ces vers bourdonnèrent à mes oreilles sans trêve ni relâche.

C'était pour moi une journée perdue, je ne le comprenais que trop maintenant. Je renonçai à mon travail et pris le parti de faire un tour en ville; mais à peine sur le trottoir, je m'aperçus que mes pieds marquaient la cadence de ces maudits vers. N'y tenant plus, je ralentis le pas; mais rien n'y fit: le rythme de ces vers s'accommoda de ma nouvelle allure et continua à me poursuivre.

Je rentrai chez moi et souffris de cette obsession pendant tout le reste de la journée; je me mis à table machinalement, et mangeai sans m'en rendre compte; un mal de tête violent me prit, je criai d'agacement et me promenai de long en large. Je me couchai, mais dans mon lit je ne fis que me tourner et me retourner, poursuivi par les mêmes rimes. A minuit, devenu presque enragé, je me levai et essayai de lire, mais à chaque ligne il me sembla que je lisais: «Perce en présence du voyageur.» Au lever du soleil, je ne me possédais plus, et chacun se demanda avec stupéfaction pourquoi je répétais ce refrain idiot: «_Perce, oh! perce en présence du voyageur._»

II

Deux jours plus tard, un samedi matin, je me levai plus mort que vif et sortis pour retrouver un ami très apprécié de moi, le Révérend M., auquel j'avais donné rendez-vous pour visiter la tour de Talcott, distante de plus de dix milles. Mon ami me regarda sans me poser la moindre question. Nous partîmes; suivant son habitude, M. parla comme un moulin à vent. Je ne lui répondais pas, car je n'entendais rien. Au bout d'un mille, M. me demanda:

--«Mark, êtes-vous souffrant? Vous me paraissez aujourd'hui terriblement abattu, hagard et distrait. Voyons, qu'avez-vous?»

D'un air lugubre, sans enthousiasme, je lui répondis: «Perce, mon ami, perce avec soin, perce en présence du voyageur.»

Mon ami me regarda froidement, parut très perplexe et ajouta:

--Je ne saisis pas ce que vous voulez dire, Mark. Votre réponse ne contient rien qui me paraisse particulièrement triste et pourtant la façon dont vous venez de prononcer ces paroles, le son pathétique de votre voix me frappent péniblement. Qu'avez-vous donc?»

Je n'entendis même pas ses paroles, absorbé par mon refrain: «_Un ticket bleu de dix cents, un ticket brun de huit cents, un ticket rose de quatre cents, perce en présence du voyageur._» J'ignore ce qui se passa pendant les neuf autres milles. Cependant, tout à coup, M. posa la main sur mon épaule et s'écria:

--Oh! réveillez-vous, réveillez-vous, je vous en prie; ne dormez pas toute la journée. Nous voici arrivés à la tour, mon cher. J'ai

parlé comme une pie-borgne pendant toute cette promenade sans obtenir de vous une réponse; regardez donc ce magnifique paysage d'automne! Vous qui avez voyagé, vous devez pouvoir faire des comparaisons. Voyons, donnez-moi votre opinion, que pensez-vous de ce point de vue?

Je soupirai tristement et murmurai: «_Un ticket brun de huit cents, un ticket rose de quatre cents. perce en présence du voyageur!_»

Le Révérend M. s'arrêta net et d'un air très grave me contempla des pieds à la tête, puis ajouta:

--Mark, ceci me dépasse: les paroles que vous venez de prononcer sont les mêmes que tout à l'heure; je ne leur trouve aucune signification spéciale et pourtant, quand vous les prononcez, j'éprouve un pénible serrement de cœur. «_Perce, perce en..._» Comment est donc la suite?

Je repris le vers depuis le commencement et lui récitai la tirade complète. Le visage de mon ami s'illumina:

--Quelle charmante et étrange consonnance! me répondit-il, on dirait de la musique; quel agréable rythme! Je crois avoir attrapé la cadence; voulez-vous me répéter ces vers encore une fois et je les saurai complètement par cœur.

Je lui redis mes vers; M. les répéta en commettant une légère erreur que je rectifiai; après la troisième audition, il les dit parfaitement bien. A ce moment il me sembla qu'un lourd fardeau venait de dégringoler de mes épaules; mon cerveau se sentit débarrassé de ce torturant refrain et j'éprouvai une profonde sensation de repos et de bien-être. Mon cœur était si léger que je me pris à

chanter pendant une demi-heure, tandis que nous rentrions doucement chez nous. Ma langue déliée se mit à parler sans discontinuer pendant une grande heure; les paroles coulaient de ma bouche comme l'eau d'une fontaine. Au moment de prendre congé de mon ami, je lui serrai la main et lui dis:

--Quelle royale promenade nous venons de faire! Mais je constate que depuis deux heures vous ne n'avez pas adressé la parole. Voyons, parlez, à votre tour, racontez-moi quelque chose.

Le Révérend M. jeta sur moi un regard lugubre, poussa un profond soupir et articula machinalement: «_Perce, mon ami, perce avec soin, perce en présence du voyageur!_»

J'éprouvai une cruelle angoisse et pensai en moi-même: «Mon pauvre ami, cette fois, il le sait, ton refrain.»--Je ne vis plus le Révérend M. pendant deux ou trois jours. Mardi soir, il apparut de nouveau devant moi et se laissa tomber comme une masse dans un fauteuil; il était pâle, abattu, horriblement déprimé. Levant sur moi ses yeux éteints il me dit:

--Ah! Mark, quelle horrible découverte j'ai faite en apprenant vos vers! Ils me poursuivent comme un cauchemar nuit et jour, heure par heure, sans la moindre trêve. Depuis que je vous ai vu, j'ai souffert mort et passion. Appelé samedi soir, par télégramme, je pris le train de nuit pour Boston: un de mes meilleurs amis venait de mourir et sa famille me priait de prononcer son éloge funèbre. Je m'assis dans mon compartiment et essayai d'élaborer le plan de mon discours. Il me fut impossible d'aller plus loin que la première phrase, car, à peine le train venait-il de s'ébranler en faisant entendre le monotone «clac, clac, clac» des roues, que vos vers odieux martelèrent mes oreilles avec ce bruit de roues pour

accompagnement. Pendant une heure, je restai assis dans mon coin et prononçai une syllabe de ces vers à chaque claquement distinct des roues.

Un violent mal de tête étreignit mon crâne; j'eus l'impression que je deviendrais fou si je restais plus longtemps assis à ma place. Je me déshabillai donc et gagnai ma couchette. Je m'y étendis. Vous devinez ce qui se passa:

Clac, clac, clac, un ticket bleu--clac, clac, clac, de dix cents--clac, clac, clac, un ticket brun--clac, clac, clac, de huit cents--etc... perce en présence du voyageur!

III

Impossible de fermer l'œil. En arrivant à Boston j'étais fou à lier. Ne me demandez pas comment se passèrent les funérailles. Je fis de mon mieux, mais chacune de mes périodes graves et solennelles commença et finit invariablement par: «perce, mon ami, perce avec soin, perce en présence du voyageur.» Pour comble de malheur, j'adoptai dans mon éloge funèbre la cadence ondulée de ces vers néfastes et je vis, à ma grande stupeur, les auditeurs distraits, complètement absorbés, battre la mesure en dodelinant de leurs stupides têtes. Vous me croirez si vous voulez, Mark, mais avant la fin de mon discours, l'assemblée tout entière, y compris les parents du défunt, ses amis et les indifférents, hochaient placidement la tête à l'unisson de mes paroles.

Lorsque j'eus fini, je m'enfuis dans la sacristie, exaspéré au plus haut point; là je rencontrai une vieille demoiselle très âgée,

tante du défunt, qui était arrivée de Springfield trop tard pour pénétrer dans l'église. Elle me dit en sanglotant:

--Oh! il est parti, c'est fini! Et je n'ai pas pu le voir avant sa mort.

--Oui, fis-je, il est parti, il est parti, il est parti!...

--Oh! vous l'aimiez bien, vous! Vous l'aimiez tant!

--J'aimais qui?

--Mais mon pauvre Georges, mon pauvre neveu!

--Lui! Oh! oui, certainement... certainement. «Perce, mon ami, perce.»--Quelle misère!

--Merci, monsieur, merci pour ces bonnes paroles; sa mort me fait tellement souffrir. Avez-vous assisté à ses derniers moments?

--Oui, je...--derniers moments de qui?

--De notre cher défunt.

--Oh! oui--oui--oui. Je le suppose.--Je le crois bien! oh! oui, certainement j'étais là, j'étais là.

--Quelle douce consolation! Rapportez-moi ses dernières paroles. Qu'a-t-il dit?

--Il disait, il disait (oh! ma tête, ma tête, ma pauvre tête!) il n'a cessé de répéter: _Perce, perce, perce en présence du voyageur!_ Oh! laissez-moi, Madame! Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, laissez-moi à ma folie, à ma misère, à mon désespoir! «Un ticket brun de huit cents--un ticket rose de quatre cents.»--Vraiment je n'y puis plus tenir!... «Perce en présence du voyageur!»

Mon ami me regarda alors avec des yeux désespérés et me dit avec une expression touchante:

--Mark, vous ne dites rien; vous ne me donnez pas le moindre espoir; ne pouvez-vous donc pas m'apporter une parole de consolation? Hélas! le temps n'est plus à l'espérance! Quelque chose me fait pressentir que ma langue est condamnée pour toujours à répéter ce refrain macabre. Tenez, le voici encore qui revient: «_Un ticket bleu de dix cents--un ticket brun de..._»

Ce murmure s'éteignit peu à peu; mon ami tomba dans une douce extase qui apporta à ses souffrances un répit bienfaisant.

Pour le préserver d'une entrée imminente à l'asile des aliénés, je le conduisis à l'Université la plus proche, et là, il put décharger le pénible fardeau de ses rimes obsédantes dans les oreilles des pauvres étudiants. Qu'est-il arrivé à ces étudiants? Je préfère me taire et ne pas faire connaître le triste résultat de cette transmission.

Pourquoi ai-je écrit cet article? C'est dans un but élevé et très louable; c'est pour vous avertir, lecteurs, que si quelque jour vos yeux rencontrent ces rimes impitoyables, vous devez les fuir plus que la peste.

POURQUOI J'ÉTRANGLAI MA CONSCIENCE

Je me sentais de bonne humeur, presque joyeux. J'approchai une allumette de mon cigare et juste à ce moment on m'apporta le courrier du matin. Sur la première enveloppe qui me tomba sous les yeux, je reconnus une écriture qui me donna un frisson de plaisir. C'était une lettre de ma tante Marie; cette chère tante, je l'aimais et la vénérais plus que n'importe qui au monde. Elle

avait été l'idole de mon enfance. La maturité, d'ordinaire si fatale à certains enthousiasmes, n'avait pas été capable de déloger ma tante de son piédestal. Pour vous donner une idée de la grande influence qu'elle exerçait sur moi, je vous avouerai que tandis que tous les autres s'évertuaient inutilement à me supplier de moins fumer, tante Marie savait seule émouvoir ma conscience engourdie lorsqu'elle abordait ce sujet délicat. Mais tout a une limite ici-bas. Un jour heureux vint enfin, où même les admonestations de tante Marie ne surent plus m'émouvoir.

Ma tante vint passer un hiver auprès de nous et sa visite me causa un grand plaisir. Naturellement elle me conjura d'un air très sérieux d'abandonner ma pernicieuse habitude, mais dès qu'elle aborda ce sujet je devins d'un calme, d'une indifférence absolus. Les dernières semaines qui marquèrent la fin de cette mémorable visite s'écoulèrent comme un rêve charmant et me procurèrent une paisible satisfaction. Assurément je n'aurais pas savouré davantage mon vice favori si mon aimable bourreau avait été lui-même un fumeur ou un zélé défenseur de cette habitude.

Eh bien! l'écriture de ma tante me rappela que j'étais très désireux de la revoir. Je devinais facilement ce que pouvait contenir sa lettre. Je l'ouvris. Comme je m'y attendais elle annonçait sa venue pour le jour même, par le train du matin.

Je pensai en moi-même: «Je me sens en ce moment parfaitement heureux et bien disposé; si mon plus implacable ennemi pouvait maintenant se dresser devant moi, je réparerais bien volontiers les torts que j'aurais pu avoir envers lui.»

Sur les entrefaites, la porte s'ouvrit et un nain tout ratatiné, mal vêtu, entra; il avait à peine deux pieds de haut et semblait âgé d'environ quarante ans. Chaque trait, chaque pouce de sa personne était d'une mesquinerie grotesque et l'ensemble de ce petit être éveillait chez le spectateur l'impression d'une difformité uniforme. Sa figure de renard et ses petits yeux perçants lui donnaient un air de vivacité et de malice. Et pourtant ce vilain petit bout d'être humain ressemblait d'une manière très définie à ma propre personne, par sa contenance, ses vêtements, ses gestes et son attitude générale.

Le nain était, somme toute, une caricature aussi burlesque que réduite de ma personne. Une chose me frappe désagréablement: il était couvert d'une sorte de duvet moisi, teinté de vert, comme on en voit parfois sur du vieux pain; cette particularité lui donnait un aspect plutôt dégoûtant. Il se mit à marcher avec un air insolent et se laissa tomber dans un fauteuil avec un parfait sans-gêne sans me demander la permission. Il jeta son chapeau dans le panier à papier; ramassa ma vieille pipe de terre; en frotta le tuyau deux ou trois fois sur son genou, la bourra de tabac en puisant dans la boîte située à côté de lui, et me dit sur un ton sec de commandement: «Donnez-moi une allumette.» Je rougis jusqu'à la racine des cheveux, d'abord d'indignation, mais aussi parce qu'il me sembla que cette attitude était une exagération de mes procédés plutôt sans-gêne lorsque je me trouvais avec des amis intimes--cependant je ne me serais jamais permis de me comporter ainsi avec des étrangers. J'eus envie d'envoyer d'un coup de pied rouler ce pygmée dans le feu, mais j'obéis à son injonction, car il me sembla dès cet instant qu'il exerçait sur moi une pesante autorité.

Il approcha l'allumette de la pipe, tira une ou deux bouffées d'un air distrait et me dit avec une familiarité révoltante:

--Voilà vraiment un drôle de temps pour la saison.

Je rougis de nouveau de colère et d'humiliation, car ces paroles ressemblaient beaucoup à celles que j'avais souvent prononcées, et ce vilain pygmée me parlait avec un timbre de voix et un accent traînard identiquement calqués sur les miens. Rien au monde ne pouvait m'être plus désagréable que l'imitation ironique de mon accent traînard. J'élevai la voix et lui criai:

--Dites donc, misérable nabot, vous allez me faire le plaisir de surveiller un peu plus vos manières ou sans cela je vous jette par la fenêtre.

Le méchant petit être se mit à sourire avec malice, m'envoya d'un air de mépris une bouffée de fumée et reprit en traînant sur les mots:

--Voyons, dou-ce-ment, mon ami, ne prenez pas de si grands airs avec vos supérieurs. La colère m'empêcha de lui répondre et je restai muet un instant. Le pygmée me contempla avec ses yeux de fouine et continua en ricanant.

--Ce matin, vous avez chassé de votre porte un mendiant.

Je répondis avec mauvaise humeur:

--D'abord qu'en savez-vous?

--Je le sais, mais je n'ai pas besoin de vous dire comment je le sais.

--Soit, mais en admettant que j'aie chassé un mendiant, quel mal y voyez-vous?

--Rien de particulier; seulement vous lui avez dit un mensonge.

--C'est faux.

--Si, vous lui avez menti.

J'éprouvai un violent saisissement, mais je feignis une forte indignation et lui répondis:

--Quelle impertinence! j'ai dit à ce mendiant que.....

--Ne continuez pas, vous alliez encore dire un mensonge. Je sais ce que vous lui avez raconté: que la cuisinière était partie et qu'il ne restait rien du déjeuner; double mensonge, car la cuisinière se trouvait près de vous derrière la porte avec un panier plein de provisions.

L'exactitude de cette affirmation m'imposa silence; plein d'étonnement je me demandai comment ce nain pouvait être si bien renseigné.

Le mendiant avait pu lui rapporter notre conversation, mais comment connaissait-il la présence de la cuisinière alors invisible?

Le nain continua:

--Vous vous êtes montré bien dur, bien égoïste en refusant de lire l'autre jour le manuscrit que cette pauvre jeune femme avait soumis à votre appréciation; elle était venue à vous de très loin, pleine d'espoir, n'est-ce pas vrai?

Je rougis très fort et répondis:

--Ah! çà, aurez-vous bientôt fini de fourrer votre nez dans les affaires des autres? Cette jeune femme s'est-elle plainte à vous?

--Ceci ne vous regarde pas. Vous n'en avez pas moins commis cette vilaine action et vous en êtes honteux maintenant. Oui, vous en êtes bel et bien honteux, ajouta-t-il, avec une sorte de joie diabolique.

Je répondis avec gravité:

--J'ai dit à cette jeune personne le plus gentiment possible que je ne consentirais à me prononcer sur aucun manuscrit, parce qu'à mon avis le jugement d'un seul individu est sans valeur; le public constitue le seul tribunal capable de se prononcer sur une œuvre littéraire; aussi vaut-il mieux la soumettre dès le début à son appréciation.

--Oui, vous avez dit tout cela, vilain imposteur, cruel dupeur! Et quand vous avez vu la douce espérance abandonner la pauvre jeune femme, quand cette dernière a glissé furtivement sous son châle, tremblante de honte, le rouleau de papier sur lequel elle avait si patiemment peiné; quand ses yeux, avec une expression navrante de tristesse, se remplirent de larmes; quand.....

--Assez, de grâce, assez; imposez silence à votre langue sans pitié; ces pensées me torturent assez sans que vous veniez encore tourmenter mon esprit en les ravivant.

Remords! remords! il me sembla qu'on me déchirait le cœur. Ce méchant petit ennemi restait assis en face de moi et me lorgnait du coin de l'œil en se balançant. Il continua à me parler, multipliant ses accusations avec un sarcasme et une ironie qui

me brûlèrent comme du vitriol. Ce maudit nain me rappela le temps où, furieux, je me précipitais sur mes enfants et les punissais pour des fautes qu'ils n'avaient pas commises; le temps où j'avais laissé lâchement condamner des amis innocents sans prendre leur défense. Il passa en revue devant moi tous les méfaits que j'avais commis, la mauvaise influence que j'avais exercée sur des enfants et d'autres personnes irresponsables; avec une cruauté raffinée il me rappela les humiliations et les affronts que j'avais infligés à des amis morts depuis qui rendirent leur dernier soupir en pensant à ces affronts et en souffrant aussi cruellement que s'ils avaient reçu un coup de poignard empoisonné.

--Ainsi, continua-t-il, je prends le cas de votre plus jeune frère lorsque tous les deux vous étiez gamins. Il avait en vous une confiance exagérée que vos nombreuses perfidies n'avaient su ébranler; il vous suivait partout comme un vrai chien, décidé à tout supporter et à tout souffrir de votre part pourvu qu'il fût avec vous. Un jour, vous lui avez juré sur votre honneur que s'il vous laissait lui bander les yeux vous ne lui feriez aucun mal. En vous tordant de rire de votre plaisanterie vous l'avez conduit vers un ruisseau couvert de glace et vous l'avez poussé dedans. Il y avait certes de quoi rire! Dussiez-vous vivre mille ans, vous n'oublierez jamais, je crois, le regard chargé de reproches qu'il laissa tomber sur vous tandis qu'il se débattait tout grelottant. Non, certes, vous n'oublierez jamais ce regard et il vous poursuit encore en ce moment!

--Animal que vous êtes! je l'ai vu un million de fois ce regard, et je le verrai encore autant! puissiez-vous tomber en pourriture

et éprouver jusqu'au jugement dernier les souffrances que j'endure en ce moment pour vous punir de me rappeler cet incident.

Le nain ricana méchamment et continua son accusation!

--Il y a deux mois de cela, un certain mardi, vous vous êtes éveillé au milieu de la nuit et vous avez pensé avec honte à un de vos méfaits envers un pauvre Indien ignorant des Montagnes Rocheuses (ceci se passait en l'hiver 18...).

--Assez, satané individu, silence! avez-vous donc la prétention de pénétrer mes plus intimes pensées?

--Et pourquoi pas, au fond? N'avez-vous pas nourri les pensées auxquelles je fais allusion en ce moment?

--Voyons, mon ami, regardez-moi bien dans les yeux, qui êtes-vous?

--Qui croyez-vous que je suis?

--Je vois en vous le diable en personne, Satan lui-même.

--Vous vous trompez.

--Mais alors qui pouvez-vous bien être?

--Aimeriez-vous vraiment le savoir?

--Certes je l'aimerais.

--Et bien je suis «votre conscience».

Cette révélation me remplit d'une joie exultante.

Je sautai sur cet individu en rougissant.

--Malédiction! j'ai souhaité plus d'un million de fois de pouvoir vous saisir à la gorge! je vais donc enfin assouvir ma soif de vengeance!

Illusion! ma conscience se déplaça plus vite qu'un éclair. Le nain s'esquiva si vite qu'au moment où mes doigts voulurent le saisir il se trouvait déjà perché sur le sommet de la bibliothèque et me fit en signe de dérision un superbe pied de nez. Je lui jetai le tisonnier, mais je le manquai. Fou de rage je fis le tour de la pièce et lui lançai successivement une pluie de livres, d'encriers, de morceaux de charbon enflammé; tout cela fut inutile, car le maudit petit individu esquiva tous mes projectiles, en me voyant m'asseoir épuisé, exténué, il partit d'un éclat de rire triomphant. Tandis qu'essoufflé je cherchais à reprendre haleine, ma conscience me tint le langage suivant:

--Pauvre esclave! vous êtes étrangement irréfléchi. En vérité vous n'avez pas changé, je reconnais en vous l'âne d'autrefois; si vous aviez tenté de commettre ce meurtre, la tristesse au cœur et la mort dans la conscience, j'aurais cédé instantanément et je ne me serais pas écarté du sol. Mais, au lieu de cela, vous avez si follement envie de me tuer que votre conscience devient aussi légère qu'une plume; voilà pourquoi je suis perché si haut hors de votre atteinte. D'ordinaire, je respecte les fous; quant à vous, oh! non, par exemple!

J'aurais donné n'importe quoi pour faire descendre cet individu de son perchoir et le tuer. Malheureusement mon désir était irréalisable. Je dus donc me contenter de lever les yeux vers mon maître, maudissant le sort qui me refusait une conscience pesante, la seule fois de ma vie où j'en avais vraiment besoin. Peu à peu ma curiosité naturelle prit le dessus et mon esprit imagina

plusieurs questions à poser à mon ennemi. Juste à ce moment un de mes enfants entra, laissant la porte ouverte derrière lui, et s'écria:

--Mon Dieu! que s'est-il donc passé ici? La bibliothèque est tout en désordre.

Je sautai sur mes pieds et lui dis avec consternation:

--Sors vite d'ici, dépêche-toi et ferme la porte, sans cela ma conscience va se sauver.

La porte claqua et je me précipitai sur elle pour la fermer. Levant les yeux, je reconnus avec bonheur que mon maître était toujours mon prisonnier. Je m'écriai:

--Miséricorde! j'ai failli vous perdre! Les enfants sont si étourdis! mais dites donc, mon ami, mon fils n'a pas semblé vous apercevoir. Comment cela se fait-il?

--Pour l'excellente raison que je reste invisible pour tout autre que vous.

Je pris mentalement note de cette déclaration avec une certaine satisfaction. A l'occasion je pourrais donc tuer ce mécréant sans que personne s'en doutât. Mais cette réflexion m'allégea tellement le cœur que ma conscience ne pût rester sur son perchoir et qu'elle se mit à voltiger au plafond comme un ballon. Je m'adressai à elle.

--Venez, ma conscience, soyons amis; il me tarde de vous poser quelques questions.

--Soit, commencez.

--Eh bien, en premier lieu, dites-moi pourquoi avant ce jour vous m'êtes restée invisible?

--Parce que vous n'aviez jamais demandé à me voir; parce que vous ne vous étiez jamais adressé à moi dans une bonne disposition d'esprit et en termes convenables. Cette fois vous me paraissez en bonne veine et vous avez fait appel à votre plus acharné ennemi sans vous douter que j'étais cette personne.

--Mais alors ma remarque vous a donné la forme d'un être en chair et en os?

--Nullement; elle m'a seulement rendue visible pour vous; je suis «_insubstantielle_», comme tous les autres esprits.

Cette déclaration m'affecta péniblement: si elle est insubstantielle, pensai-je, comment pourrais-je la tuer?

Je continuai cependant avec persuasion:

--Oh! ma conscience, pourquoi restez-vous donc si loin de moi? Descendez et venez fumer une autre pipe.

Le nain me jeta un coup d'œil narquois et me répondit:

--Descendre et me mettre à votre portée pour que vous me tuiez! Je vous remercie beaucoup de votre invitation!

--Tiens, pensai-je en moi-même, on peut donc tuer les esprits? Dans ce cas je garantis que bientôt il y aura un esprit de moins sur terre. Puis je lui criai:

--Oh! mon ami!

--Permettez, je ne suis pas votre ami, mais bien votre ennemi; je ne suis pas votre égal, mais votre maître; appelez-moi, s'il vous

plaît, mon seigneur; je vous trouve trop familier.

--Je n'aime pas ces titres ronflants. Je veux bien vous appeler monsieur, c'est tout ce que je puis faire.

--Nous ne discuterons pas sur cette question: obéissez, c'est tout ce que je vous demande; continuez votre bavardage.

--Eh bien, mon seigneur (puisque seul ce titre vous convient), je vais vous demander combien de temps encore vous resterez visible pour moi.

--Toujours.

Je m'écriai avec indignation:

--Voici qui dépasse la mesure. Vous m'avez espionné, invisible, tous les jours de ma vie, cela suffisait, il me semble. Maintenant je ne souffrirai pas qu'un individu de votre espèce soit cramponné à moi comme mon ombre pour le reste de mes jours. Vous connaissez ma façon de penser, mon seigneur, faites-en votre profit.

--Mon ami, aucune conscience au monde n'a éprouvé pareil plaisir à celui que je ressentis lorsque vous m'avez rendu visible. C'était pour moi un avantage inconcevable. Maintenant je puis vous regarder droit dans les yeux, vous dire des injures, vous regarder de travers, ricaner, me moquer de vous, et joindre les gestes à la parole. Désormais je vous adresserai toujours la parole en imitant votre accent traînard et pleurnicheur.

Je lui jetai le trésorier, mais je le manquai. Mon seigneur répliqua:

--Voyons, voyons! vous oubliez notre alliance de paix.

--C'est vrai! je l'oubliais. Je vais essayer d'être poli, à votre tour tâchez d'en faire autant. L'idée d'une conscience polie! quelle bonne plaisanterie! quelle excellente farce! Toutes les consciences dont j'ai entendu parler étaient brutales, boiteuses, sermonneuses, en un mot d'odieuses bêtes féroces. Oui! et elles s'agitent toujours pour de pauvres petits riens insignifiants. Que la peste les étouffe toutes! J'échangerais la mienne contre la petite vérole et toutes les maladies de poitrine possible, trop heureux de m'en débarrasser. Maintenant dites-moi pourquoi une conscience ne met-elle pas son propriétaire une bonne fois pour toutes sur des charbons ardents après une faute commise et ne le laisse-t-elle pas tranquille ensuite? Pourquoi éprouve-t-elle le besoin de se cramponner à vous jour et nuit, semaine par semaine et de ressasser éternellement à vos oreilles le même refrain? C'est là un non-sens à mon avis. J'estime qu'une conscience qui se comporte ainsi est aussi méprisable que de la fange.

--Parce que tel est notre bon plaisir; cela suffit.

--Faites-vous cela avec la bonne intention d'améliorer l'homme?

Ma question provoqua un sarcastique sourire et me valut cette réponse:

--Non; nous le faisons simplement par calcul, dans l'intérêt de nos affaires. Notre but est bien d'améliorer l'homme, mais nous sommes avant tout des agents désintéressés. Une autorité supérieure nous commande, et nous n'avons rien à dire. Nous exécutons les ordres sans nous préoccuper de leurs conséquences. Cependant je dois avouer qu'à l'occasion nous exagérons légèrement la note (ceci a lieu la plupart du temps et nous cause une

certaine satisfaction). Nous sommes chargés de rappeler quelquefois à un homme sa faute, et je ne vous cache pas qu'en cela nous lui donnons pleine mesure. Et lorsque nous mettons la main sur un homme d'une sensibilité particulière, oh! alors nous le plongeons dans le brouillard. J'ai connu des consciences qui venaient de Chine et de Russie pour affoler des individus dont elles connaissaient les prédispositions naturelles. J'ai connu un homme qui, accidentellement, estropia un bébé mulâtre; la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et toutes les consciences s'attroupèrent pour voir le pauvre diable promener le bébé et jouir de ce spectacle. L'individu l'esprit torturé arpenta sa chambre pendant quarante-huit heures sans manger et sans dormir, à la fin il se fit sauter la cervelle. Au bout de trois semaines, l'enfant était complètement rétabli.

--Ah! parfaitement, je commence à comprendre maintenant pourquoi vous vous êtes toujours montré quelque peu changeant à mon égard. Pour arriver à extraire tout le jus possible d'une faute, vous amenez un homme à se repentir de cette faute de trois ou quatre façons différentes. Ainsi, vous m'avez reproché de dire un mensonge à ce mendiant et j'en ai beaucoup souffert. Or, c'est seulement hier que je parlai en toute franchise à un mendiant en lui déclarant que je ne lui donnerais rien parce que la loi interdisait d'encourager la mendicité. Qu'avez-vous fait alors? Vous m'avez suggéré la pensée que je serais beaucoup moins blâmable de le renvoyer avec un mensonge innocent et que mon accueil quasi-aimable le dédommageait de mon refus de pain. Eh bien, cette idée m'a fait souffrir pendant tout un jour. Trois jours auparavant j'avais nourri un mendiant, et cela de bien bon cœur, car je croyais bien faire. Immédiatement vous m'avez dit: «Oh! mauvais citoyen, pourquoi donnez-vous à manger à un traînard?» Ce

reproche m'a mis la mort dans l'âme. J'avais fait travailler un traînard; vous me l'avez reproché, naturellement après coup. Une autre fois j'ai refusé de donner du travail à un mendiant; vous m'avez encore blâmé. Une autre fois j'avais été sur le point de tuer un mendiant; vous m'avez tenu éveillé toute la nuit en me torturant de remords. Cette fois j'ai cru bien faire en renvoyant un mendiant avec ma bénédiction; vous m'avez reproché amèrement de ne pas l'avoir tué. Décidément existe-t-il un moyen de satisfaire l'odieuse invention qu'on appelle une conscience?

--Je n'en connais aucun à vous proposer, benêt que vous êtes! quel que soit l'acte que vous avez commis, je m'empresse de chuchoter un mot à votre oreille pour vous convaincre que cet acte est un terrible méfait. Mon rôle, en même temps que mon bonheur, consiste à vous faire repentir de la moindre action. Si j'ai laissé échapper une occasion, je vous assure que c'est bien inintentionnellement.

--Rassurez-vous; à ma connaissance, vous n'avez pas manqué une seule occasion. Je n'ai jamais agi de quelque façon que ce fût sans m'en repentir dans les vingt-quatre heures. Samedi dernier, à l'église, j'entendais un sermon de charité; mon premier mouvement fut de donner 350 dollars. Je le regrettai et réduisis successivement ma donation de 100 en cent dollars jusqu'au chiffre de 50 dollars. Me repentant de ma première impulsion, je dégringolai de 50 à 25, puis à 15 dollars; quand le plateau de quête passa devant moi je jugeai bon de n'y déposer que 10 cents. De retour chez moi j'aurais bien voulu ravoir mes 10 cents. Bref, vous ne m'avez même pas laissé assister à un sermon de charité sans me tracasser la tête péniblement.

--Et je compte bien continuer encore, soyez-en persuadé. Vous dépendrez toujours de moi.

--Je le sais bien. Combien de fois aussi ai-je souhaité la nuit de vous attraper par le cou. Si seulement je pouvais vous tenir en ce moment!

--Ah! ah! je m'en doute bien, mais continuez donc! vous me divertissez plus que je ne puis le dire.

--J'en suis enchanté. Tenez, pour être franc je vais vous avouer que je vous considère comme le plus vilain, le plus méprisable et le plus ratatiné reptile que la terre ait porté. Grâce au ciel vous êtes invisible pour les autres, sans cela je mourrais de honte de me faire voir en compagnie d'un singe tel que vous. Si vous aviez cinq ou six pieds de haut je....

--Oh! naturellement, mais à qui la faute?

--Je n'en sais rien.

--A vous seul, il me semble.

--Vous vous trompez. On ne m'a jamais consulté au sujet de votre extérieur.

--Quoi qu'il en soit, vous êtes passablement responsable de mon aspect. Quand vous aviez huit ou neuf ans, j'avais sept pieds de haut et je passais pour extrêmement joli.

--Bien dommage que vous ne soyez pas mort jeune! Vous avez donc grandi de travers!

--On grandit comme on peut. Autrefois vous aviez une large conscience; si aujourd'hui elle est rétrécie j'imagine que c'est

pour un motif quelconque. Vous et moi sommes à blâmer. Il y a de cela bien longtemps (vous ne vous en souvenez sans doute pas), je prenais mon rôle très à cœur et je me réjouissais de voir l'angoisse dans laquelle vous jetaient certaines de vos fautes favorites; à ce moment-là je me cramponnai à vous et pris plaisir à vous harceler. Vous avez commencé à vous révolter; naturellement je lâchai pied, me ratatinai un peu, je diminuai de taille et je me déformai. Plus je m'affaiblissais, plus vous vous entêtiez à ces fautes spéciales; à la fin, les parties de ma personne portant l'empreinte de ces vices devinrent aussi insensibles qu'une peau de requins: prenons votre manie de fumer, par exemple; j'appuyai sur cette corde un peu trop longtemps et elle faillit casser. Quand les gens vous demandent actuellement de renoncer à votre vice, ces callosités de ma personne semblent augmenter et me couvrir d'une sorte de cotte de mailles. En ce moment, moi, votre fidèle ennemie, votre conscience dévouée, je m'endors profondément, si profondément que je n'entendrais pas le tonnerre. Vous nourrissez quelques autres vices (peut-être quatre-vingts ou quatre-vingt-dix) qui produisent sur moi le même effet.

--C'est flatteur; vous dormez alors une partie du temps?

--Oui, je dors depuis plusieurs années; j'aurais pu dormir tout le temps si personne ne m'était venu en aide.

--Qui donc vous vint en aide?

--Les autres consciences. Toutes les fois qu'une personne dont je connais la conscience essaie d'intervenir auprès de vous pour réformer vos mauvaises habitudes invétérées, je décide cette conscience amie à angoisser son propriétaire en lui rappelant quelques méfaits à lui personnels; cela l'empêche de se mêler de

vos affaires. Mais rassurez-vous, je vous harcélerai avec vos propres défauts, vous pouvez vous fier à moi.

--Je m'en rapporte à vous. Si vous aviez eu la bonté de me mettre au courant de cette situation trente ans auparavant, je me serais particulièrement surveillé et je ne vous aurais pas tenu en permanence endormie sur la kyrielle des vices humains; au contraire je vous aurais réduite à la dimension d'une pilule homéopathique. Voilà le genre de conscience après lequel je soupire ardemment. Si j'avais pu vous faire tenir dans une pilule homéopathique et mettre la main sur vous, croyez-vous que je vous aurais conservée comme souvenir dans un tube de verre? oh! non certes; je vous aurais donnée à un chien: tel est le sort que vous méritez vous et votre triste race. Maintenant j'ai une autre question à vous poser. Connaissez-vous dans ce quartier un certain nombre de consciences?

--Oui, beaucoup.

--J'aimerais en voir quelques-unes. Pourriez-vous m'en amener ici? seraient-elles visibles pour moi?

--Certainement non.

--J'aurais dû m'en douter; mais du moins vous pouvez me faire leur description. Parlez-moi donc de la conscience de mon voisin Thompson.

--Soit, je la connais intimement depuis de longues années alors qu'elle avait onze pieds de haut et une silhouette irréprochable. Maintenant elle est devenue vulgaire, très malheureuse et ne s'intéresse plus à rien; comme taille elle peut tenir dans une boîte à cigares.

--Mais dans cette région il y a certainement peu d'individus plus bas et plus médiocres que Hugh Thompson. Connaissez-vous la conscience de Robinson?

--Oui; elle a environ 4 pieds et demi de haut; elle était blonde autrefois, maintenant elle est brune, mais elle a gardé un extérieur agréable.

--Somme toute, Robinson est un bon garçon. Connaissez-vous la conscience de Tom Smith?

--Je la connais depuis son enfance; à l'âge de deux ans elle avait 13 pouces de haut et se montrait paresseuse (c'est un peu l'habitude à cet âge). Maintenant sa taille atteint 37 pieds. Sa conscience est une des plus belles physionomies d'Amérique. Très travailleuse et très active, elle est un des membres les plus entreprenants du Club de la Conscience dans le New-England. Nuit et jour vous pouvez la voir rivée à la personne de Smith, travaillant d'arrache-pied, les manches retroussées, avec une physionomie gaie. Elle a maintenant merveilleusement subjugué sa victime: Smith s'imagine que la moindre de ses actions est un crime odieux; sa conscience le harcèle et torture son âme.

--Smith est l'homme le plus estimable de ce quartier et pourtant il se ronge le cœur, persuadé qu'il agit toujours mal. Il n'y a vraiment qu'une conscience pour prendre plaisir à martyriser un brave cœur comme lui! Connaissez-vous la conscience de ma tante Marie?

--Je l'ai vue de loin, mais je ne la connais pas. Elle vit continuellement en plein air parce qu'aucune porte n'est assez large pour lui donner passage.

--Cela ne m'étonne pas. Voyons, connaissez-vous la conscience de cet éditeur qui, jadis, me vola certains de mes dessins pour les publier dans une revue et qui m'obligea à payer une somme assez rondelette pour me faire rendre justice?

--Oui, je la connais. Elle est assez célèbre. Le mois dernier elle figurait à une exposition organisée au profit d'un nouveau membre du club qui mourait de faim en exil. Le prix d'entrée de cette exposition et le voyage en chemin de fer étaient assez élevés; mais j'ai réussi à voyager pour rien en me faisant passer pour la conscience d'un journaliste, et à entrer à demi-place en me donnant pour la conscience d'un clergyman. Pourtant, la conscience de l'éditeur qui devait constituer le «clou» de cette exposition fut un insuccès complet. Elle était là, mais dans quel état! Le comité s'était procuré un microscope capable d'agrandir trente mille fois; malgré cela, au grand mécontentement général, personne ne parvint à la voir et....

Juste à ce moment j'entendis un pas saccadé contre la porte; j'ouvris et ma tante Mary se précipita dans la chambre; très animée et de bonne humeur, elle me bombarda de questions sur toute ma famille. Incidemment elle me dit:

--La dernière fois que je vous vis, vous m'aviez promis de subvenir à l'entretien de la famille pauvre qui habite au coin de la rue, et de continuer la bonne œuvre commencée par moi. J'ai appris, par hasard, que vous n'aviez pas tenu votre promesse.

Trouvez-vous cela bien?

A vrai dire je ne m'étais pas occupé du tout de cette famille, et maintenant j'éprouvais un violent serrement de cœur.

Je levai les yeux sur ma conscience: évidemment l'angoisse de mon cœur affectait ma conscience; penchée en avant, cette dernière semblait prête à tomber de la bibliothèque. Ma tante poursuivit:

--Je trouve que vous avez terriblement négligé ma pauvre protégée, vilain cœur dur qui ne tenez pas vos promesses!

Je devins écarlate et restai muet. A mesure que le sentiment de ma culpabilité s'accentuait, ma conscience se mit à s'agiter fortement. Après une légère pause, ma tante reprit sur un ton de reproche:

--Vous apprendrez sans doute avec peu d'émotion (puisque vous n'avez pas daigné visiter ma protégée) que l'infortunée est morte, voilà plusieurs mois, complètement délaissée.

A ce moment ma conscience ne put supporter plus longtemps le poids de mes souffrances, elle piqua une tête en avant et tomba de son haut perchoir sur le plancher avec un bruit sourd. En proie à une vive douleur et tremblante de crainte, elle se débattait sur le sol, essayant en vain de se relever. Je bondis vers la porte, la fermai à clé et m'adossant contre elle, je me penchai avec anxiété sur mon tyran qui se débattait. Une minute de plus et mes doigts énervés allaient entreprendre leur œuvre meurtrière.

--Oh! Qu'avez-vous donc? s'écria ma tante en reculant devant moi et en jetant sur moi des yeux anxieux.

Ma respiration était devenue très courte, presque entrecoupée et je paraissais étrangement excité.

--Mais qu'avez-vous donc? s'écria ma tante, vous me terrifiez! Qu'avez-vous donc à regarder fixement devant vous? Pourquoi

vos doigts s'agitent-ils ainsi!

--Silence, femme, soupirai-je. Ne faites pas attention à moi; ce n'est rien, cela passera dans un instant; j'ai trop fumé, voyez-vous.

Mon tyran s'était relevé, et, avec une forte expression de terreur, essayait de gagner la porte en clopinant. Terrassé par l'émotion, je pouvais à peine reprendre haleine.

Ma tante tordit ses mains et me dit:

--Oh! je l'avais bien deviné; je savais bien que cela finirait ainsi! je vous en supplie, domptez cette fatale habitude pendant qu'il en est temps encore, et ne restez pas plus longtemps sourd à ma prière.

Ma conscience donna subitement des signes de lassitude.

--Oh! continua ma tante, promettez-moi que vous allez rompre avec cet odieux esclavage du tabac.

Ma conscience commença à vaciller et à battre des mains.

--Je vous en supplie, je vous en conjure; vous perdez la raison; vos yeux ont une expression de folie, je dirai presque de fureur. Oh! écoutez-moi et vous serez sauvé. Voyez, je vous implore à genoux.

Comme ma tante se prosternait devant moi, ma conscience chancela de nouveau et tomba lourdement sur le parquet.

--Oh! promettez-le-moi ou vous êtes perdu! promettez-le-moi, soyez sauvé et vous vivrez d'une vie nouvelle.

Poussant un profond soupir ma conscience subjuguée ferma les yeux et tomba dans un profond sommeil.

Avec une exclamation de joie, je passai d'un bond devant ma tante et saisis à la gorge le tyran de ma vie entière. Après tant d'années d'attente et d'espoir je le tenais donc enfin! Je mis ma conscience en pièces, je la fendis en menus morceaux, et jetai dans le feu ses débris sanglants. Enfin! ma conscience était morte et pour toujours; je me sentais un homme libre! Je me tournai vers ma pauvre tante, qui paraissait pétrifiée de terreur, et je m'écriai:

--Sortez d'ici avec tous vos pauvres, vos charités, vos réformes, votre morale fastidieuse! Vous voyez devant vous un homme qui a cessé de lutter et dont l'âme a trouvé enfin la paix, un homme dont le cœur est devenu insensible au chagrin, à la souffrance et au remords; un homme sans conscience! Dans ma joie je veux bien vous épargner; mais je pourrais vous étrangler sans le moindre regret! Sauvez-vous.

Elle s'enfuit. Depuis ce jour ma vie respire le bonheur, un bonheur inconnu. Rien au monde ne pourrait me persuader de reprendre une conscience. J'expulsai tous mes vieux préjugés pour vivre d'une vie nouvelle. Pendant les deux semaines qui suivirent, pour satisfaire certaines vieilles rancunes je tuai 38 personnes. Je brûlai une maison qui offusquait ma vue, j'extorquai à une veuve et à des orphelins leur dernière vache; celle-ci est je crois très bonne sans être cependant de pure race.

J'ai de plus commis moult crimes très variés et ce genre d'occupation m'a follement diverti; autrefois sans aucun doute, mes

cheveux seraient devenus gris et mon cœur trop sensible aurait saigné de douleur.

Pour terminer j'ajoute, à titre de réclame, que les écoles de médecine désireuses de trouver des mendiants pour leurs expériences scientifiques feront bien de visiter la collection que je possède dans ma cave avant de faire leurs acquisitions ailleurs; cette collection de mendiants rassemblée et préparée par moi-même, je la vendrais à bon compte, en gros, en détail ou à la tonne, car je veux renouveler mon stock pour le printemps prochain.

LES AMOURS D'ALONZO FITZ CLARENCE ET DE ROSANNAH ETHELTON

CHAPITRE PREMIER

Par une triste matinée d'hiver, la ville de Eastport, dans l'état du Maine, était ensevelie sous un blanc linceul de neige tombée depuis peu. Cette neige avait interrompu la circulation des rues, d'habitude très mouvementées; on apercevait ce jour-là de grands espaces déserts, des avenues aussi silencieuses que blanches. De chaque côté de la chaussée, la neige formait un talus escarpé. De temps en temps on pouvait entendre le raclement lointain d'une pelle de bois et on apercevait à une certaine distance une silhouette noire penchée en avant, disparaissant dans une tranchée pour réapparaître un instant après, et lancer en l'air une pesante pelletée de neige. Mais il faisait si froid que les travailleurs posaient bientôt leur pelle et se réfugiaient dans la mai-

son la plus proche en exécutant des moulinets avec leurs bras pour se réchauffer.

A ce moment le ciel s'obscurcit; le vent se leva et souffla avec rage, envoyant de violentes bouffées qui chassaient devant elles un fin brouillard de neige. Sous l'effort d'une de ces bouffées, de grands tourbillons de neige s'amoncelèrent au milieu des rues, formant des monticules blancs aussi tristes que des tombes. Quelques minutes plus tard, une autre bouffée balayait la crête de ces monticules, entraînant avec elle une fine poussière de neige semblable aux flocons d'écume que la tempête arrache du sommet des vagues de la mer.

Alonzo Fitz Clarence était assis dans son gentil et élégant cabinet de travail, drapé dans une robe de chambre de soie bleue garnie de revers et de parements de satin écarlate. Il avait devant lui les restes de son déjeuner et la table élégante sur laquelle ce dernier était servi s'harmonisait agréablement avec le charme, la richesse, le bon goût de la pièce. Un feu joyeux brûlait dans la cheminée.

Un violent coup de vent s'abattit contre les fenêtres et un tourbillon de neige vint les cingler avec un bruit strident. L'élégant jeune solitaire murmura:

--Un vrai temps à ne pas sortir, aujourd'hui. Au fond je n'en suis pas fâché, mais que faire pour me distraire? Ma mère n'est pas loin de moi, je puis facilement communiquer avec ma tante Suzanne, mais par un jour aussi triste il faut trouver un nouvel élément de distraction pour rompre la monotonie d'une captivité forcée.

Il leva les yeux sur sa jolie pendule de cheminée:

--Cette pendule va encore de travers, pensa-t-il; elle ne se doute jamais de l'heure qu'il est; quand elle la sait par hasard elle m'induit en erreur, ce qui revient au même... Alfred!

Pas de réponse.

--Alfred!... Voilà un brave garçon aussi inexact que ma pendule.

Alonzo mit le doigt sur un bouton de sonnette électrique fixé au mur. Il attendit un instant, appuya encore, attendit de nouveau et dit:

--Voilà encore une batterie détraquée! mais pendant que j'y suis, je veux savoir tout de même quelle heure il est.

Se dirigeant vers un tube acoustique émergeant du mur, il siffla, appela sa mère et répéta deux fois son appel.

--Décidément je perds mon temps, la batterie de ma mère est aussi en désordre. Impossible pour moi de communiquer avec les étages inférieurs.

Il s'assit à son bureau de palissandre, appuya son menton sur le coin de sa main gauche et appela en dirigeant sa voix vers le parquet:

--Tante Suzanne!

Une voix agréable lui répondit:

--Est-ce vous Alonzo?

--Oui, je suis trop paresseux et je me sens trop bien ici pour descendre; pourtant j'ai bien besoin qu'on vienne à mon aide en ce moment.

--Mon cher, qu'avez-vous donc?

--Quelque chose d'assez sérieux, je vous assure.

--Oh! ne me tenez pas en suspens, je vous en prie. Qu'y a-t-il?

--Je désire savoir quelle heure il est.

--Vilain garçon, quelle mauvaise plaisanterie! C'est tout ce que vous désirez savoir?

--Oui, tout, sur mon honneur. Tranquillisez-vous. Indiquez-moi l'heure et je vous en serai très reconnaissant.

--Juste neuf heures cinq.

Alonzo murmura:

--Tiens, neuf heures cinq et, regardant sa pendule, il ajouta: «Aujourd'hui elle va mieux que de coutume, elle ne varie que de trente-quatre minutes. Voyons un peu... trente-trois et vingt et un font cinquante-quatre; quatre fois cinquante-quatre font 236; moins un, reste 235. C'est bien cela.

Il tourna les aiguilles de sa pendule et leur fit marquer une heure moins vingt-cinq, puis il ajouta:

--Nous allons voir maintenant si elle peut marcher droit quelque temps; sans cela je la bazarde.

Il s'assit de nouveau à son bureau et appela:

--Tante Suzanne!

--Quoi, mon cher?

--Avez-vous déjeuné?

--Oui, depuis une heure.

--Etes-vous occupée?

--Non, je couds; pourquoi?

--Etes-vous seule?

--Oui, mais j'attends quelqu'un à 9 h. 1/2..

--Vous avez bien de la chance. Je suis tout seul et j'aimerais tant causer avec quelqu'un.

--Et bien! causons ensemble un instant.

--Mais ce que j'ai à vous dire est secret.

--N'ayez pas peur; parlez à votre aise, personne n'est avec moi.

--Je ne sais vraiment si j'oserai.

--Voyons, Alonzo, vous savez bien que vous avez confiance en moi, ne vous arrêtez pas.

--Je le sais bien, ma tante, mais ce que j'ai à vous dire est très sérieux, me touche de très près, intéresse toute ma famille et même toute l'humanité.

--Voyons, Alonzo, parlez. Je n'en soufflerai mot. Qu'avez-vous?

--Je n'ose vous le dire, ma tante.

--Je vous en supplie, parlez. Vous savez que je vous aime et que rien de ce qui vous touche ne m'est étranger. Ayez confiance en moi et dites-moi tout. Qu'avez-vous?

--C'est le temps!...

--Que le diable emporte le temps! Je ne comprends pas que vous ayez le courage de me tourmenter ainsi, Alonzo.

--Ma chère tante, j'en suis désolé; sur mon honneur je ne recommencerai plus; me pardonnez-vous?

--Je ne le devrais pas, car vous recommencerez certainement à vous moquer de moi.

--Non, certes, sur mon honneur. Mais que temps, quel affreux temps! Il faut absolument se remonter le moral artificiellement. Il neige, il vente, il fait des rafales, et avec cela un froid noir. Mais quel temps avez-vous là-bas?

--Un temps chaud, pluvieux, mélancolique. Les gens se promènent dans les rues avec des parapluies; des torrents d'eau coulent à chaque extrémité des baleines. En ce moment un convoi funèbre défile dans la rue; aussi loin que mon regard peut s'étendre, j'aperçois un double rang de parapluies. J'ai fait allumer du feu pour m'égayer, mais je laisse les fenêtres ouvertes pour me rafraîchir. C'est peine perdue, car la brise embaumée de décembre pénètre dans ma chambre et m'apporte les suaves parfums des fleurs qui dans leur profusion jettent une note d'exubérance sur l'esprit des hommes déprimés et sombres.

Alonzo entr'ouvrit la bouche pour répondre: «Vous devriez faire imprimer cette jolie tirade poétique.» Mais il s'arrêta net, car il venait d'entendre sa tante parler à quelqu'un d'autre. Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et contempla le triste paysage d'hiver. La tempête faisait rage et chassait la neige devant elle plus furieusement que jamais; les volets battaient les murs à se décro-

cher; un chien abandonné, la tête basse, la queue serrée entre les jambes, rasait en tremblant les murs pour s'abriter contre la tourmente. Une jeune fille, les jupes retroussées au-dessus des genoux, pataugeait dans l'eau en détournant son visage des coups de vent; le capuchon de son caoutchouc venait d'être rejeté en arrière par la rafale.

Alonzo frissonna et pensa en soupirant: «J'aimerais mieux la boue, la pluie chaude, et même les fleurs insolentes, que cet affreux temps!» Il quitta la fenêtre, fit un pas en arrière et s'arrêta en prêtant l'oreille: il venait d'entendre quelques accents d'un chant à lui familier. La tête inconsciemment penchée en avant, il savourait cette mélodie, immobile, impassible, respirant à peine. Le chant était exécuté avec une certaine imperfection, mais Alonzo semblait y trouver un charme tout particulier. Lorsque la chanson fut terminée, Alonzo poussa un profond soupir et dit: «Je n'ai jamais entendu chanter _le Doux tout à l'heure_ avec autant de grâce.»

Il se dirigea vers son bureau, écouta un instant et demanda sur un ton confidentiel:

--Ma tante, qui est donc ce divin chanteur?

--C'est la personne dont j'attendais la visite; elle va demeurer chez moi un mois ou deux; je vais vous présenter à elle: Miss...

--Pour l'amour de Dieu, attendez un instant, tante Suzanne, vous allez un peu vite, il me semble.

Il courut à sa chambre à coucher et revint un instant après complètement métamorphosé et très élégamment vêtu.

--Que les femmes sont donc inconséquentes! Un peu plus ma tante allait me présenter à cette divine personne dans ma robe de chambre bleu de ciel garnie de revers rouges.

Il se dirigea vers son bureau et dit à sa tante, en esquissant un sourire de bonne humeur et en accompagnant ses paroles de mouvements de tête significatifs:

--Maintenant je suis prêt, ma chère tante.

--Parfait; miss Rosannah Ethelton, permettez-moi de vous présenter mon cher neveu, M. Alonzo Fitz Clarence. Maintenant, mes amis, que je vous ai présentés l'un à l'autre, je vous laisse pour vaquer à mes occupations. Asseyez-vous, Rosannah; faites-en autant, Alonzo; au revoir, à tout à l'heure, je reviendrai bientôt.

Alonzo prit un siège et pensa en lui-même: «Le vent peut souffler, la tourmente de neige peut faire fureur au dehors; peu m'importe maintenant, je me sens parfaitement heureux.»

Tandis que nos deux jeunes personnages causent entre eux et font connaissance à distance, parlons un peu de cette jeune fille, et essayons de la présenter au lecteur.

Assise avec un charmant abandon dans une pièce élégamment meublée qui était, à n'en pas douter, le boudoir d'une femme raffinée et sentimentale, elle avait à côté d'elle un métier terminé à son sommet par un joli panier garni d'une bordure multicolore et dont émergeaient des rubans, des morceaux d'étoffe de toute espèce.

Sur un rouge tapis de Turquie, on voyait répandus en profusion des bouts de soie, des rubans, une bobine ou deux et une

paire de ciseaux. Sur un divan recouvert d'une sorte d'étoffe indienne chamarrée de fils noirs, dorés, entrelacés, un grand carré d'étoffe blanche, plutôt commune, décorée en son milieu d'un bouquet de fleurs brodées, servait de coussin au chat de la maison qui dormait en ce moment d'un profond sommeil.

Devant la fenêtre se dressait un chevalet avec une ébauche de tableau; à côté une palette et des brosses étaient étalées en désordre sur une chaise. On apercevait des livres dans tous les coins, livres de cuisine, manuels de prières, catalogues. Un peu plus loin se trouvait un piano couvert de morceaux de musique; de nombreux tableaux ornaient les murs et le marbre de la cheminée; dans les encoignures et sur tous les meubles qui le permettaient on trouvait une profusion de bibelots rares offrant la plus complète collection de spécimens chinois. Une large fenêtre donnait sur un jardin qu'égayaient les fleurs et les arbustes les plus variés. Mais la jeune fille dont nous nous occupons représentait à elle seule le tableau le plus exquis qui puisse être dépeint: elle avait un profil grec délicieusement ciselé, un teint d'un blanc laiteux, de grands yeux bleus bordés de longs cils retroussés, une expression confiante qui tenait le milieu entre la candeur de l'enfant et l'innocence d'un jeune faon; une chevelure opulente d'un blond doré couronnait sa tête élégante; chaque mouvement et chaque attitude chez elle étaient empreints d'une grâce naturelle. Sa toilette tout entière et ses bijoux dénotaient l'harmonie exquise qui résulte d'un goût naturel et perfectionné encore par l'éducation.

Cette jeune fille portait une simple robe de tulle ornée de trois rangs de volants bleu pâle et bordée d'une lisière en forme de chenille; elle avait aux bras un bracelet de corail, une longue

chaîne d'or au cou; une touffe de myosotis et de lis égayait ses jolis cheveux dorés.

Elle était divinement belle dans ce simple accoutrement; on devine l'effet éblouissant que devait produire sa beauté lorsqu'elle paraissait au bal ou dans une cérémonie de gala.

Pendant qu'elle causait avec Alonzo, les minutes passaient. Soudain, elle leva les yeux sur la pendule. Une légère rougeur colora ses joues et elle s'écria:

--Maintenant, au revoir, monsieur Fitz Clarence, il faut que je vous quitte.

Elle se leva si précipitamment de sa chaise qu'elle entendit à peine l'adieu du jeune homme. Regardant dans une attitude charmante la pendule qui venait de la rappeler à l'ordre, elle murmura: onze heures cinq minutes! Voilà deux heures qui m'ont paru aussi courtes que vingt minutes. Mon Dieu! que va-t-il penser de moi?

Au même instant Alonzo regardait sa pendule et disait:

--Comment! trois heures moins vingt-cinq! Presque deux heures qui ont passé comme deux minutes. Cette horloge radote encore certainement. Miss Ethelton! encore une seconde, êtes-vous encore là?

--Oui, mais soyez prompt, car il faut que je m'en aille.

--Auriez-vous la bonté de me dire quelle heure il est?

La jeune fille rougit et pensa: «Je le trouve un peu cruel de me poser cette question», puis elle lui répondit sur un ton détaché, admirablement contrefait:

--Il est onze heures cinq.

--Oh! merci, il faut que vous sortiez, n'est-ce pas?

--Oui.

--J'en suis désolé.

Pas de réponse.

--Miss Ethelton?

--Eh bien?

--Vous êtes encore là, n'est-ce pas?

--Oui, mais dépêchez-vous. Qu'avez-vous donc à me dire?

--Rien de particulier. Je me sens bien seul ici. Ne serait-il pas indiscret de vous demander de vouloir bien causer avec moi de temps en temps si cela ne vous dérange pas trop?

--Je verrai, je ne sais pas, je vais y réfléchir.

--Oh! merci! Miss Ethelton!... ah! quel malheur, elle est partie! me voilà maintenant en tête à tête avec le brouillard, le vent et les rafales de neige! Mais elle m'a dit au revoir! j'ai bien entendu au revoir et non bonjour. La pendule allait bien, après tout. Ces deux heures ont passé comme un éclair.

Il se rassit, regarda le feu d'un œil rêveur, puis soupira.

--Quelle étrange chose! Il y a deux heures je me sentais un homme libre, maintenant mon cœur est à San-Francisco.

Pendant ce temps, Rosannah Ethelton, appuyée nonchalamment dans un fauteuil placé contre la fenêtre de sa chambre à

coucher, jetait un regard rêveur sur la pluie fine qui fouettait la Porte d'Or et pensait en elle-même: «Comme il me paraît différent de ce pauvre Burley, dont l'esprit borné est à peine capable d'imiter les autres!»

CHAPITRE II

Quatre semaines plus tard, M. Sidney Algernon Burley offrait un lunch brillant à ses amis dans un des somptueux salons de Telegraph Hill, et agrémentait sa réception d'imitations des voix et des gestes de certains acteurs populaires à San-Francisco.

Très élégant, il avait une tenue soignée, paraissait plutôt gai, mais cependant regardait la porte avec une insistance qui dénotait de l'impatience et un certain malaise. A ce moment, un domestique apporta un message à la maîtresse de la maison: l'attitude de M. Burley changea aussitôt, son entrain diminua progressivement et son regard prit une expression d'abattement presque sinistre.

Les invités partirent un à un, laissant M. Burley en tête à tête avec la maîtresse de maison à laquelle il dit:

--Sans le moindre doute elle me fuit. Elle s'excuse chaque fois. Si seulement je pouvais la voir, si j'avais l'occasion de lui parler, ne fût-ce qu'un instant, mais cette incertitude...

--Son refus est peut-être motivé par le seul fait du hasard, monsieur Burley. Allez donc un instant dans le petit salon et distrayez-vous quelques minutes. Je vais donner un ordre pressant

et monterai ensuite dans sa chambre; sans aucun doute elle ne refusera pas de vous voir.

M. Burley monta avec l'intention de gagner le petit salon, mais en passant devant le boudoir de la tante Suzanne, dont la porte était restée légèrement entrebâillée, il surprit un rire joyeux qu'il reconnut immédiatement; sans frapper à la porte et sans se faire annoncer, il entra. Aux premiers pas il entendit des paroles qui le glacèrent d'effroi et jetèrent la mort dans son cœur. Une voix disait:

--Ma chérie, le plus beau jour de ma vie est arrivé.

Rosannah Ethelton, qui lui tournait le dos, répondit:

--Vraiment, mon cher!

Il la vit se pencher, puis entendit un bruit de baisers. La rage lui rongeait le cœur. La conversation continua très tendre.

--Rosannah, je savais bien que vous deviez être ravissante, mais votre vue m'a ébloui et m'a grisé de bonheur.

--Alonzo, je suis tout heureuse de vous l'entendre dire; je sais que vous exagérez, mais je ne vous en suis pas moins reconnaissante de votre aimable pensée à mon égard. Je vous supposais un noble visage, mais la réalité m'a révélé que votre charme dépasse la faible conception de mon imagination.

Burley entendit encore un nouveau bruit de baisers.

--Merci, ma chère Rosannah! Le photographe m'a flatté, mais n'y faites pas attention. Je me sens si heureux, Rosannah!

--Oh! Alonzo, personne avant moi n'a connu les douceurs de l'amour; personne après moi ne saura ce qu'est le bonheur véritable. Je nage dans un océan de félicité sous un firmament d'extase.

--Oh! ma chère Rosannah, vous m'appartenez, n'est-ce pas?

--Entièrement, Alonzo: maintenant et pour toujours. Tout le long du jour et pendant mes rêves la nuit, je répète sans cesse ces noms bénis: Alonzo Fitz Clarence, Alonzo Fitz Clarence, Eastport, Etat du Maine.

--Malédiction! j'ai maintenant son adresse! rugit Burley; puis il se retira.

La mère d'Alonzo se tenait derrière son fils; elle était si emmitouflée dans ses fourrures qu'on n'apercevait de sa personne que ses yeux et son nez. Elle représentait bien une allégorie de l'hiver, car elle était littéralement poudrée de neige.

Derrière Rosannah se tenait tante Suzanne: elle représentait une vraie allégorie de l'été, car elle était légèrement vêtue et elle agitait avec frénésie son éventail pour rafraîchir son visage couvert de transpiration. Les yeux de ces deux femmes étaient humectés de larmes de joie.

--Ah! s'écria M^me^ Fitz Clarence, je comprends maintenant, Alonzo, pourquoi, pendant six semaines, personne ne réussissait à vous faire sortir de votre chambre.

--Ah! s'écria tante Suzanne, ceci m'explique pourquoi, Rosannah, vous avez mené une vie d'ermite pendant ces six dernières semaines.

--Dieu vous bénisse, mon fils, votre bonheur me rend heureuse; venez dans les bras de votre mère, Alonzo.

--Dieu vous bénisse, Rosannah, car vous allez faire le bonheur de mon cher neveu, venez dans mes bras.

A Telegraph-Will et à Eastport Square, il y eut simultanément une grande effusion de cœurs et de joyeux attendrissements. Les deux dames donnèrent à leurs domestiques des ordres différents. L'une d'elles commanda: «Faites un grand feu de bois bien sec et apportez-moi une limonade bouillante.»

L'autre ordonna: «Eteignez-moi ce feu, apportez-moi deux éventails en feuilles de palmier et une carafe d'eau glacée.»

Les deux jeunes gens se séparèrent et leurs parents causèrent ensemble de la douce surprise et arrêtèrent les préparatifs du mariage.

Quelques minutes auparavant, M. Burley sortait précipitamment de l'hôtel de Telegraph-Will sans prendre congé de personne. Il marmottait entre ses dents: «Elle ne l'épousera jamais, je le jure! Avant que la nature n'ait dépouillé son manteau d'hermine hivernal pour revêtir sa parure d'émeraude du printemps, elle m'appartiendra.»

CHAPITRE III

Deux semaines plus tard.--Plusieurs fois dans la journée, pendant les trois ou quatre jours précédents, un évêque tiré à quatre

épingles et à l'air très austère, affligé d'un défaut à l'œil, avait rendu visite à Alonzo.

D'après sa carte, il était le Révérend Melton Hargrave de Cincinnati. Il déclara qu'il n'exerçait plus son ministère à cause de l'état de sa santé. Pourtant, à en juger par sa physionomie vigoureuse et sa forte structure, il ne paraissait nullement mal portant. Il était l'inventeur d'un perfectionnement important apporté au téléphone et espérait faire fortune en vendant son brevet.

--A présent, déclara-t-il, un homme peut adapter à un fil télégraphique qui transmet un chant ou un concert d'un Etat à l'autre son propre téléphone particulier, et s'offrir une audition sans la permission du propriétaire de cette musique. Mon invention se borne à cela.

--C'est parfait, répondit Alonzo, à condition que le propriétaire de la musique n'éprouve aucun préjudice lorsqu'on l'arrête au passage; dans ce cas, je ne vois pas de quoi il se plaindrait.

--En effet, ajouta le Révérend, il n'aurait à se plaindre de rien; mais supposez, continua-t-il, qu'au lieu de musique interceptée au passage il s'agisse de déclarations amoureuses, de tendresses d'un caractère tout particulier.

Alonzo frissonna de la tête aux pieds!

--Monsieur, ajouta-t-il, votre invention n'a pas de prix, il faut que j'en profite sur l'heure.

Mais malheureusement l'invention éprouva du retard et n'arriva pas de Cincinnati comme le Révérend l'avait annoncé. Alonzo s'impatientait de jour en jour et ne pouvait se faire à l'idée que les douces paroles de Rosannah destinées à sa personne pour-

raient être interceptées par un tiers malhonnête. Le Révérend vint plusieurs fois s'excuser de ce retard et rendre compte des mesures qu'il avait prises pour hâter les choses.

Une après-midi, le Révérend vint frapper à la porte d'Alonzo. Ne recevant pas de réponse, il entra, jeta un regard furtif autour de lui, referma la porte brusquement et courut au téléphone. A ce moment les vibrations de l'appareil envoyèrent à son oreille le refrain mélodieux du doux «_Tout à l'heure_». Imitant fidèlement la voix d'Alonzo, le Révérend demanda à la personne qui chantait avec un sincère accent d'impatience:

--C'est vous, ma chérie?

--Oui, Alonzo.

--Je vous en prie, ne chantez plus cet air cette semaine; essayez une chanson plus moderne.

Au même instant des pas agiles, indices d'un cœur heureux, se faisaient entendre dans l'escalier; le Révérend, avec un sourire diabolique, se réfugia derrière les vastes plis des rideaux. Alonzo entra et courut au téléphone:

--Ma chère Rosannah, demanda-t-il, voulez-vous que nous chantions ensemble?

--Quelque chose de moderne? répliqua-t-elle avec une amère ironie.

--Oui, si vous le préférez.

--Chantez tout seul, si le cœur vous en dit.

Cette réponse acariâtre abasourdit le jeune homme et ulcéra son cœur. Il reprit:

--Rosannah, cela ne vous ressemble guère.

--A mon avis j'ai bien le droit de vous faire cette réponse après votre aimable réflexion de tout à l'heure, monsieur Fitz Clarence.

--M. Fitz Clarence! Rosannah, je ne vous ai rien dit d'impoli que je sache.

--Naturellement! je me serai trompée, j'aurai mal compris; je vous en demande bien pardon. Vous m'avez bel et bien dit: «Ne chantez plus cet air-là aujourd'hui.»

--Chanter quoi aujourd'hui?

--L'air auquel vous faites allusion. Mais il me semble que subitement nous nous comprenons bien mal.

--Je n'ai fait allusion à aucun chant.

--Vraiment?

--Non, je vous assure.

--Je regrette d'être obligée de vous donner un démenti.

--Je vous répète que je ne vous ai fait aucune allusion à ce sujet.

--Seconde impolitesse! cela suffit amplement, Monsieur. Je ne vous le pardonnerai jamais, tout est rompu entre nous.

Alonzo s'empressa d'ajouter:

--Oh! Rosannah! ne me parlez pas ainsi: un terrible mystère, quelque odieuse méprise plane sur nous. En vous affirmant que je ne vous ai rien dit de semblable je suis profondément sérieux et sincère. Pour rien au monde je ne voudrais vous faire de la peine, ma chère Rosannah. Je vous en supplie, dites-moi un mot de consolation.

Après un instant de silence, Alonzo entendit des sanglots étouffés et comprit que la jeune fille avait quitté le téléphone. Il se leva avec un profond soupir, sortit de sa chambre en murmurant entre ses dents: «Je vais me mettre à la recherche de ma mère; elle seule pourra lui persuader que je n'ai jamais eu l'intention de lui faire de la peine.»

Une minute plus tard, le Révérend se glissait à quatre pattes près du téléphone comme un chat qui s'apprête à sauter sur sa proie. Il n'eut pas longtemps à attendre, car une voix douce, repentante, entrecoupée de larmes, se fit entendre:

--Mon cher Alonzo, j'ai eu tort de vous accuser; vous êtes incapable de me dire une parole cruelle. Quelqu'un animé d'une malicieuse intention a certainement imité votre voix.

Le Révérend répondit froidement en contrefaisant la voix d'Alonzo:

--Vous m'avez déclaré que tout était rompu entre nous, soit! je dédaigne votre repentir et méprise vos regrets.

Il s'éloigna ensuite radieux et triomphant de sa méchante action.

Quatre heures plus tard, Alonzo et sa mère rentraient d'une tournée de visites de charité. Ils appelèrent au téléphone leurs

amis de San-Francisco, mais ne reçurent aucune réponse; ils attendirent près de l'appareil qui s'obstinait à rester muet. A la fin, alors que le soleil se couchait à San-Francisco et qu'il faisait déjà nuit depuis plus de trois heures à Eastport, ils reçurent une réponse. Mais, hélas! C'était la voix de tante Suzanne qui leur parlait.

--J'ai été dehors toute la journée, disait-elle; je rentre à l'instant. Je vais aller lui parler.

Après dix minutes d'attente, Alonzo et sa mère entendirent ces paroles fatidiques prononcées avec une intonation terrible.

--Elle est partie emportant ses bagages avec elle! Elle a dit à ses domestiques qu'elle se rendait chez d'autres amis, mais j'ai trouvé ce petit mot sur la table de sa chambre. Ecoutez plutôt: «Je suis partie, ne cherchez pas à savoir où; mon cœur est brisé; vous ne me reverrez plus jamais. Dites-lui que je penserai toujours à lui en chantant mon doux «_Tout à l'heure_», mais que je n'oublierai jamais les dures paroles qu'il m'a dites.» Ainsi était conçue sa lettre. Alonzo! Qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-il donc arrivé?

Alonzo demeura pâle et glacé d'effroi. Sa mère écarta les rideaux de velours et ouvrit la fenêtre. Reprenant ses sens au contact de l'air frais, il raconta à sa tante son étrange histoire. Pendant ce temps, sa mère découvrait une carte qui venait de tomber sur le parquet lorsqu'elle remua les rideaux; elle lut sur cette carte: M. Sydney Algernon Burley, San-Francisco.

--Le misérable! s'écria Alonzo, en se précipitant hors de la pièce à la poursuite du faux Révérend, bien décidé à le massacrer!

La trouvaille de cette carte expliquait tout maintenant: les deux amoureux, en se déclarant par téléphone leur mutuel amour, avaient été surpris sans méfiance; l'ennemi avait su profiter de leur faiblesse et de leur imprévoyance.

CHAPITRE IV

Pendant les deux mois qui suivirent, bien des événements se succédèrent. La pauvre Rosannah, depuis sa fuite, n'était jamais retournée chez sa grand'mère, à Portland, en Orégon, et elle ne lui avait donné d'autre signe de vie que le duplicata de la triste note laconique laissée par elle à l'hôtel de Télégraph-Hill. Etait-elle encore vivante?

En tout cas la personne qui l'avait recueillie la cachait soigneusement, car jusqu'à ce jour il avait été impossible de découvrir sa trace.

Alonzo, lui, ne l'avait pas oubliée et ne perdait pas tout espoir. Il se disait: «Un jour, lorsqu'elle se sentira triste, elle chantera la douce chanson que j'aimais tant et je la découvrirai.» Il mit donc sac au dos, prit avec lui un téléphone portatif, quitta sa ville natale et ses frimas et partit pour courir le monde. Il traversa bien des Etats lointains. De temps à autre, les étrangers voyaient avec étonnement un jeune homme pâle, à l'air épuisé et profondément malheureux, grimper péniblement le long des poteaux télégraphiques plantés dans les endroits les plus solitaires; là il restait quelquefois perché pendant plusieurs heures l'oreille appuyée contre une petite boîte carrée; puis il descendait en poussant de profonds soupirs et continuait son chemin. Parfois les habitants

tiraient sur lui à l'exemple des paysans qui déchargent leurs armes sur les aéronautes parce qu'ils les prennent pour des fous et des individus dangereux. Aussi ses vêtements étaient-ils criblés de plomb et toute sa personne constellée de blessures; mais il supporta patiemment ses misères.

En accomplissant son pieux pèlerinage il pensait souvent en soupirant: «Ah si seulement je pouvais entendre le doux _Tout à heure!_»

Au bout de deux mois de cette vie errante, quelques âmes compatissantes s'apitoyèrent sur l'état du pauvre vagabond et l'enfermèrent dans une maison de fous à New-York.

Il n'opposa aucune résistance, car son énergie, son cœur et son courage étaient à bout. Le directeur de la maison le prit en pitié, l'installa dans son propre appartement et le soigna avec un dévouement plein d'affection. Au bout d'une semaine, le patient put se lever pour la première fois. Il était étendu confortablement sur un canapé, écoutant le sifflement lugubre du vent de mars et le piétinement des pas dans la rue (il était environ 6 heures du soir à New-York et chacun rentrait chez soi après une journée bien remplie).

Alonzo avait à côté de lui un bon feu pétillant qui lui faisait oublier les intempéries et la brise glaciale du dehors. Il souriait à la pensée que ses longues promenades amoureuses le faisaient passer pour un maniaque aux yeux du monde et il laissait errer capricieusement son imagination, lorsqu'un son très discret et très doux, lointain et à peine perceptible, vint frapper son oreille. Son pouls s'arrêta; il écouta haletant, les lèvres entr'ouvertes. Le

son grandit peu à peu; toujours haletant, l'oreille tendue, il se souleva sur les coudes. Enfin il s'écria:

--C'est elle! Je reconnais sa voix divine!

Il se traîna vers le coin d'où partait le son, écarta un rideau et découvrit un téléphone. Se penchant sur l'appareil il poussa l'exclamation suivante:

--Dieu soit loué! Je l'ai enfin découverte! parlez-moi vite, ma Rosannah bien-aimée! Le cruel mystère s'éclaircit enfin: c'est ce méchant Burley qui en imitant ma voix a déchiré votre cœur par son insolent discours.

Après une pause qui parut un siècle à Alonzo, une voix faible articula ces mots:

--Oh! Alonzo, répétez-moi les douces paroles que je viens d'entendre.

--Elles sont sincères, bien sincères, ma chère Rosannah, et je vous le prouverai avant peu.

--Oh! Alonzo, restez auprès de moi! parlez-moi, ne me quittez pas un seul instant, jurez-moi que nous ne nous séparerons plus jamais. Oh! quelle heure bénie! quel instant adorable est celui-ci!

--Chaque année pendant toute votre vie nous célébrerons le joyeux anniversaire par un cantique d'actions de grâce.

--Oh! oui, Alonzo, oh! oui!

--Notons bien l'heure de cette résurrection, ma chère Rosannah; six heures quatre minutes du soir.

--Ici il est midi vingt-trois, Alonzo.

--Comment, Rosannah, mais où êtes-vous donc?

--A Honolulu, aux îles Sandwich. Et vous? Ne me quittez pas un seul instant; j'en mourrais de chagrin. Etes-vous chez vous en ce moment?

--Non, ma chérie, j'habite à New-York une maison de fous où un docteur me soigne.

Un cri d'effroi parvint à l'oreille d'Alonzo sous la forme d'un bourdonnement confus; ce cri venait de traverser cinq mille lieues! Alonzo se hâta d'ajouter:

--Rassurez-vous, ma chère, ce n'est rien, je vais mieux, car votre présence est pour moi le meilleur des remèdes.

--Alonzo! comme vous m'avez fait peur! Continuez votre récit.

--Rosannah! fixez vous-même le jour bienheureux qui doit unir nos cœurs.

Après un court temps d'arrêt une voix timide répondit:

--Je rougis de joie et de bonheur; voulez-vous que nous fixions une date prochaine?

--Ce soir même, Rosannah; ne perdons pas un seul instant; oui, ce soir même et sans le moindre retard.

--Oh! comme vous êtes impatient! je n'ai ici aucun des miens à l'exception de mon vieil oncle, ancien missionnaire, et de sa femme. J'aimerais tant que votre mère et votre tante Suzanne...

--Dites _notre_ mère et _notre_ tante Suzanne, ma chère Rosannah!

--Oui, notre mère et notre tante Suzanne (je rectifie bien volontiers), j'aimerais tant les avoir auprès de nous.

--Moi aussi. Si nous télégraphiions à tante Suzanne? Combien lui faudrait-il de temps pour venir nous rejoindre?

--Le vapeur quitte San-Francisco après-demain; la traversée dure 8 jours. Notre tante serait donc ici le 31 mars.

--Eh bien, choisissons le 1er avril, qu'en dites vous, Rosannah?

--C'est cela! quel délicieux mois d'avril nous allons passer, Alonzo!

--Entendu pour le 1er avril, ma chérie. Quel bonheur! Fixez vous-même l'heure, Rosannah.

--J'aime tant le matin, c'est si gai. Que diriez-vous de huit heures, Alonzo?

--Soit, choisissons huit heures, ce sera la plus belle heure de ma vie, car, à ce moment-là, nos deux cœurs ne feront plus qu'un.

Pendant un instant, le téléphone se contenta de transmettre un bruit de baisers aussi chaleureux qu'ininterrompus. Rosannah rompit alors le silence:

--Excusez-moi un instant, mon cher, j'ai un rendez-vous, il faut que je vous quitte.

La jeune fille se leva et se dirigea vers une fenêtre d'où elle découvrait un paysage merveilleux; elle s'assit pour le contempler. A gauche on apercevait la charmante vallée de Ruana émaillée des fleurs tropicales les plus diverses aux couleurs vermeilles, et

couverte de cocotiers aux formes élégantes; des citronniers et des orangers garnissaient les versants des collines et formaient une nappe de verdure très agréable à l'œil; un peu plus haut on apercevait le fameux précipice où le premier kaméhaméha bouscula ses ennemis vaincus en assurant leur destruction. En face de la fenêtre on apercevait la ville étrange; çà et là, clairsemés, des groupes pittoresques d'indigènes qui lézardaient au soleil; dans le lointain, à droite, l'océan agité secouait sa crinière floconneuse aux reflets du soleil.

Rosannah admirait ce spectacle vêtue d'une robe blanche très légère, et s'éventait avec une feuille de palmier, lorsqu'un boy canaque, le cou serré dans une vieille cravate et coiffé d'un chapeau de feutre sans fond, passa sa tête à la porte et annonça:

--Un monsieur de San-Francisco.

--Fais-le entrer, dit la jeune fille, en se redressant et en prenant un air très digne.

M. Sydney Algernon Burley se présenta dans une tenue impeccable et tiré à quatre épingles. Il se pencha légèrement en avant pour embrasser la main de la jeune fille, mais celle-ci fit un geste et lui lança un coup d'œil qui l'arrêta net.

Elle lui dit froidement:

--Comme je vous l'avais promis, je vous attendais. J'ai cru à vos déclarations et à votre insistance, je vous ai promis de fixer le jour qui doit nous unir. Je choisis le 1er avril à huit heures du matin; maintenant, retirez-vous!

--Oh! ma bien-aimée, quelle reconnaissance...

--Pas un mot de plus. Je ne veux plus vous voir, je ne veux plus communiquer avec vous avant ce moment-là. Ne me suppliez pas, vous perdriez votre temps.

Lorsqu'il fut parti, elle se laissa tomber sur un fauteuil, car la série d'émotions qu'elle venait de traverser avait affaibli son énergie. Elle pensa en elle-même: «Je l'ai échappé belle! si le moment fixé l'avait été une heure plus tôt... horreur! quel danger j'ai couru! et dire qu'à un moment donné j'ai cru aimer ce monstre méprisable sans foi ni loi! Oh! il expiera sa méchanceté!

Nous allons maintenant terminer cette histoire, car il reste bien peu à dire. Le 2 avril, la Gazette d'Honolulu faisait paraître cet avis:

Mariés.--Dans cette ville, par téléphone, hier matin à 8 heures, le révérend Nathan Hays, assisté du révérend Nathaniel Davis de New-York, a uni M. Alonzo Fitz Clarence de Eastport (Maine) à miss Rosannah Ethelton de Portland (Orégon). M^rs^ Suzanne Howland, de San-Francisco, amie de la jeune femme, assistait à la cérémonie. Elle était l'hôte du révérend Hays et de sa femme, tous deux oncle et tante de la fiancée. M. Sydney Algernon Burley, de San-Francisco, assistait aussi à la cérémonie, mais il ne resta pas jusqu'à la fin du service religieux. Le superbe yacht du capitaine Hawthorne, élégamment décoré, fut mis à la disposition de la jeune femme, de ses parents et de ses amis, et les transporta en excursion à Haléakala.

Les journaux de New-York, le même jour, contenaient l'avis suivant:

Mariés.--Dans cette ville, hier, par téléphone, à 2 h. 1/2 du matin, le révérend Nathaniel Davis assisté du révérend Nathan

Hays de Honolulu a uni M. Alonzo Fitz Clarence de Eastport (Maine) à Miss Rosannah Ethelton de Portland (Orégon). Les parents et de nombreux amis du fiancé étaient présents; tous assistèrent à un somptueux déjeuner et à des réjouissances qui se prolongèrent jusqu'au lendemain matin; puis ils firent un voyage d'excursion à l'Aquarium, car l'état de santé du fiancé ne permettait pas un plus long déplacement.

Vers la fin de ce jour mémorable, M. et M^me^ Alonzo Fitz Clarence s'entretenaient amoureusement de leurs futurs projets de voyage de noce, lorsque soudain la jeune femme s'écria:

--Oh! Alonzo, j'oubliais de vous dire; j'ai tenu parole, j'ai fait ce que je vous avais dit.

--Vraiment, ma chère!

--Oui, parfaitement! Je lui ai joué un joli tour. Quelle délicieuse surprise pour lui! Il était là devant moi, droit comme un piquet, mourant de chaleur dans son habit noir, tandis que la température étouffante faisait sortir le mercure par le haut du thermomètre; il m'attendait pour m'épouser. Si vous aviez vu le regard qu'il me lança lorsque je lui parlai à l'oreille! Ah! sa méchanceté m'a fait bien souffrir et m'a fait verser bien des larmes, mais nous sommes quittes maintenant; je n'éprouve plus vis-à-vis de lui le moindre sentiment de vengeance. Je lui ai dit que je lui pardonnais tout, mais il ne l'a pas voulu croire. Il se vengera, m'affirma-t-il, et empoisonnera notre existence. Mais il en est incapable, n'est-ce pas, mon cher?

--Absolument incapable, ma Rosannah bien-aimée.

Au moment où j'écris ces lignes, la tante Suzanne, la vieille grand'mère, le jeune couple et tous ses parents d'Eastport sont parfaitement heureux, et rien ne fait supposer que leur bonheur pâlira.

Tante Suzanne ramena la fiancée d'Honolulu, l'accompagna sur notre continent et elle eut le bonheur d'assister à la première effusion de tendresse d'un mari très épris et d'une jeune femme qui ne s'étaient jamais vus avant cette première rencontre.

Disons un mot du misérable Burley, dont les perfides machinations furent à deux doigts de jeter le trouble dans le cœur et dans l'existence de nos deux jeunes amis. En essayant de maltraiter un ouvrier estropié et sans défense, qu'il accusait injustement de lui avoir fait du tort, il tomba dans une chaudière d'huile bouillante et expira au milieu d'atroces souffrances.

LE CHAT DE DICK BAKER

Un de mes camarades de là-bas, qui, comme moi, pendant dix-huit années, mena une vie de labeur et de privations, était un de ces esprits heureux qui portent patiemment la croix de leurs lourdes années d'exil. Cet ami s'appelait Dick Baker, mineur de Dead House Gulch. A 46 ans il avait les cheveux gris comme un rat, le front soucieux; il avait reçu une éducation des plus rudimentaires, s'habillait comme un paysan; ses mains souillées de terre révélaient sa profession, mais son cœur était d'un métal plus précieux que l'or qu'il remuait à la pelle lorsqu'il le sortait des entrailles de la terre; il était plus précieux même que les plus riches pièces d'or nouvellement frappées et éblouissantes de clarté.

Tout rude d'écorce et tout primitif qu'il était, il n'avait pu se consoler de la perte d'un chat merveilleux qu'il possédait (lorsqu'un homme ne voit ni femme ni enfants à son foyer, il éprouve le besoin irrésistible de s'entourer d'un favori, car son cœur a besoin d'aimer).

Mon ami parlait toujours de l'étrange sagacité de ce chat, comme un homme intimement convaincu que cet animal avait en lui quelque chose d'humain, je dirai presque quelque chose de surnaturel.

Je l'entendis un jour parler en ces termes de cet animal:

--«Messieurs, je possédais autrefois un chat appelé Tom Quartz; comme tout le monde, vous l'auriez profondément admiré; je l'ai gardé huit années et il était vraiment le plus remarquable chat que j'aie jamais vu. Ce beau chat gris avait plus de sens commun que n'importe qui dans notre camp de mineurs; d'une dignité sans pareille, il n'aurait jamais toléré la moindre familiarité, fût-ce de la part du gouverneur de Californie. Jamais il ne s'abaissa à attraper un rat, il était au-dessus de ce petit métier. La mine seule et ses secrets l'intéressaient. Il connaissait tout de la vie des mineurs et en savait plus long qu'aucun homme de ma connaissance; il flairait les placers et grattait la terre derrière nous lorsque Jim et moi nous montions dans la colline pour prospecter; il trottait derrière nous et nous aurait suivis indéfiniment. Je le répète, il avait un flair extraordinaire du terrain; c'était à ne pas y croire.

«Lorsque nous nous mettions en quête d'or, mon chat jetait autour de lui un coup d'œil circulaire et lorsque ses prévisions n'étaient pas bonnes, il nous regardait d'un air spécial qui sem-

blait vouloir dire: «Vous voudrez bien m'excuser, je rentre»; et là-dessus, il partait le nez en l'air dans la direction du camp. Lorsqu'au contraire le sol lui plaisait, il attendait d'un air calme et recueilli le lavage de la première corbeille; s'il voyait six ou sept grains d'or, il paraissait satisfait; il se couchait alors sur nos vêtements et ronflait comme un paquebot à vapeur jusqu'au moment où nous secouions nos blouses pour le réveiller; il se levait alors et regardait autour de lui d'un air entendu. Mais un beau jour le camp tout entier fut atteint de la fièvre du quartz aurifère; chacun se mit à piocher, à sonder, à faire parler la poudre au lieu de pelleter le sable sur le versant de la colline; on abandonna la surface pour ouvrir des puits profonds dans la terre. Nous nous mîmes tous à perforer les couches de quartz.

«Lorsque nous ouvrîmes notre premier puits, Tom Quartz sembla se demander ce que «diantre» tout cela signifiait. Il n'avait jamais vu de mineurs travailler de cette façon; il n'y comprenait plus rien, en restait ébahi; tout cela le dépassait et lui paraissait de la pure folie. Ce chat, voyez-vous, méprisait cordialement les innovations et ne pouvait les supporter. Vous savez ce que sont les vieilles habitudes!

«Peu à peu pourtant, Tom Quartz sembla se réconcilier légèrement avec ces nouvelles inventions, bien qu'il ne pût comprendre pourquoi nous creusions perpétuellement un puits sans jamais ramener la moindre corbeille d'or. De guerre lasse il se décida à descendre lui-même dans le puits pour se rendre compte de la situation. Lorsqu'il s'aperçut que nos dépenses s'accumulaient, sans nous laisser un centime de profit, il prit un air de profond dégoût, fit une moue très prononcée, se coucha en rond dans un coin, et se mit à dormir.

«Notre puits avait atteint 8 pieds de profondeur, et la roche devenait si dure que nous décidâmes de la faire sauter par explosion. C'était la première fois que nous faisions jouer la mine depuis la naissance de Tom Quartz. Nous allumâmes donc la mèche, et sortîmes du puits, en nous éloignant d'environ 50 mètres. Par un oubli inconcevable, nous laissâmes Tom Quartz endormi sur son sac de gunny.

«Une minute plus tard, nous vîmes un tourbillon de fumée sortir du trou, un effroyable craquement se produisit, et environ 4.000 tonnes de rocailles, de terre, de fumée, de débris, furent projetées en l'air à plus d'un mille et demi de hauteur. Par Saint Georges, au centre même de cet effroyable chaos, nous vîmes voler Tom Quartz, sens dessus dessous, crachant, éternuant, jurant et griffant. Nous le perdîmes ensuite de vue pendant deux minutes et demie: puis, soudain, une pluie de rocs et de décombres retomba devant nous, et à dix pieds de l'endroit où nous nous trouvions mon chat se retrouva sur ses pattes. Jamais vous n'imaginerez un animal plus piteux: une de ses oreilles était rabattue sur son cou, sa queue menaçait le ciel comme un panache et il clignait des yeux avec frénésie; noir de poudre et de fumée, son corps était souillé de la tête à la queue. Nous eûmes d'abord envie de lui faire des excuses, mais nous ne trouvâmes pas un mot à lui dire. Il jeta sur lui-même un regard dégoûté, puis il nous fixa et sembla nous dire: «Vous trouvez peut-être charmant, messieurs, de vous moquer d'un chat qui n'a jamais vu sauter une mine, mais sachez bien que je ne partage pas votre avis.» Puis il tourna sur ses talons et regagna ma hutte sans ajouter un mot.

«Vous me croirez si vous voulez, mais après cet incident jamais chat n'eut des préjugés plus arrêtés que Tom Quartz contre l'exploitation du quartz aurifère.

«Lorsque dans la suite il se décida à redescendre au puits, il fit preuve d'une sagacité étonnante. Toutes les fois que nous préparions une explosion et que la mèche commençait à crépiter, il nous regardait et semblait nous dire: «Vous voudrez bien m'excuser, n'est-ce pas?»--puis il sortait du trou et grimpait sur un arbre. Vous appellerez cela si vous voulez de la sagacité, pour moi je déclare que c'est de l'inspiration!»

--Dites donc, monsieur Baker, remarquai-je, le préjugé de votre chat contre l'extraction du quartz aurifère me paraît explicable étant données les circonstances qui le firent naître. Avez-vous jamais pu guérir votre chat de ce préjugé?

--Le guérir! Certes non! Quand Tom Quartz a mis quelque chose dans sa tête, c'est bien pour toujours; il a une telle caboche! quand même vous le feriez sauter en l'air trois millions de fois sans interruption, vous n'extirperiez pas de son cerveau son stupide préjugé contre l'extraction du quartz!

LA FÊTE DISPENDIEUSE DU COLONEL MOSES GRICE

(D'APRÈS RICHARD JOHNSTON)

A part la visite d'un ventriloque débutant qui venait de passer dans cette région en faisant son tour de province, la petite ville de Dukesborough n'avait jamais vu d'autre spectacle qu'une exhibition de quelques figures en cire.

Autant que je m'en souviens, l'une de ces figures représentait William Pitt, l'autre la Belle-au-bois-dormant; la première sem-

blait appartenir à l'homme d'Etat le plus triste et le plus jaune que j'aie jamais rencontré; quant à l'autre, elle me donna l'impression d'un cadavre, tant son sommeil paraissait profond. Aggy, ma bonne, me voyant terrifié à l'aspect de cette figure, me répéta sur un ton solennel:

--Cette dame est fatiguée, voyez-vous! elle s'est endormie d'un sommeil profond.

--Je criai tant et si bien qu'Aggy fut obligée de m'emmener.

Les gens de Dukesborough, quoique très arriérés, éprouvèrent une grande déception en voyant ces figures de cire, et ils déclarèrent que si tous les divertissements publics devaient ressembler à celui-là, il vaudrait mieux pour Dukesborough supprimer toute communication avec le genre humain, fermer ses écoles, ses deux ou trois magasins, sa taverne, son bureau de poste, la boutique du cordonnier et du forgeron, en un mot réduire la localité à sa plus simple expression.

Ils ne se servirent pas exactement de ces termes, mais ce fut bien le fond de leur pensée lorsque William Pitt, la Belle-au-bois-dormant et leurs pâles acolytes quittèrent la ville silencieusement.

On n'avait jamais vu de cirque à Dukesborough; les habitants ne connaissaient cette invention que par ouï-dire; même le colonel Moses Grice, du 14e régiment de la milice géorgienne, malgré ses trente-cinq ans, ses six pieds de haut, sa belle prestance, ses riches plantations et ses vingt-cinq nègres, n'avait jamais assisté dans sa vie qu'à trois représentations théâtrales à la petite ville d'Augusta. Il rapporta une telle impression de ces représentations, qu'il jura d'en garder toute sa vie un souvenir impérissable.

Depuis longtemps il désirait voir un cirque, persuadé que, d'après ce qu'il en avait entendu dire, il trouverait cette exhibition fort intéressante. Or, il arriva qu'un jour où il s'était rendu à Augusta pour accompagner un wagon chargé de coton récolté sur ses plantations, il rencontra à la taverne le directeur d'un cirque qui distribuait des prospectus et faisait une tournée de réclame avant le passage de sa troupe.

Le colonel Grice se lia immédiatement avec cet individu qui lui parut fort intelligent et de relation agréable. Il lui fit de Dukesborough une telle description que, bien que cette ville ne figurât pas sur l'itinéraire de la tournée (le directeur lui avoua, à sa grande honte, qu'il n'avait jamais entendu parler de cette localité), il fixa un jour pour visiter Dukesborough et pour présenter à ses habitants le Grand Cirque Universel fin de siècle, si apprécié à Londres, à Paris et à New-York.

Jamais on n'avait vu sur les murs de si grandes et de si brillantes affiches; les enfants passèrent des heures devant les grandes lettres noires et rouges qui tapissaient les murailles de la taverne; de plusieurs lieues à la ronde, tout le monde accourut pour lire les mots magiques et contempler les dessins suggestifs. On découvrit que le colonel Grice était le principal instigateur de la venue du Cirque, et tous l'accablèrent de questions sur l'importance de la troupe, sur la nature de ses exercices, sur l'influence que cet événement pourrait exercer sur l'avenir du Dukesborough et sur le caractère de ses habitants.

On se méfiait bien un peu de l'influence morale et religieuse que pourrait avoir ce cirque sur le public, mais, comme on le verra plus tard, le directeur du Grand Cirque Universel avait tout prévu à cet égard.

Le colonel Grice manifesta son intention d'aller à la rencontre du Cirque et d'assister à l'avance aux deux ou trois représentations qu'il devait donner avant son arrivée à Dukesborough. Il pourrait ainsi mettre le directeur au courant des goûts et de la mentalité des habitants de cette localité.

Le colonel habitait à cinq milles au sud du village; il était marié, mais n'avait pas d'enfants (ce qui l'attristait un peu); on ne lui connaissait pas de dettes, il était très hospitalier et toujours prêt à encourager, surtout en paroles, les entreprises publiques et privées; on savait qu'il adorait la carrière militaire, bien qu'il n'eût jamais vu le feu; suivant sa propre expression, sa carrière était «sa seconde femme».

En dehors du service, il était d'une affabilité charmante, très rare chez les militaires. Lorsqu'on le voyait en grand uniforme à la tête de son régiment et l'épée au côté, on sentait qu'il n'était pas homme à badiner. Le ton sur lequel il donnait ses ordres et sa forte voix de commandement indiquaient assez qu'il exigeait une obéissance rapide et complète.

Dès que ses hommes avaient rompu les rangs, le colonel se départissait de son air grave et on le voyait sourire aimablement comme s'il voulait rassurer les spectateurs et indiquer que, pour le moment, le danger était passé et que ses amis pouvaient approcher sans crainte.

Le colonel rejoignit le cirque plus loin qu'il ne se l'était d'abord proposé. Il voulait l'étudier à fond, aussi ne recula-t-il pas devant une chevauchée de 70 milles pour assister à toutes ses représentations. Plusieurs fois pendant son voyage, et plus tard le jour de la grande représentation à Dukesborough, il déclara

qu'un seul mot pouvait résumer son appréciation sur le cirque: celui de «grandeur».

--Quant au caractère moral et religieux des gens qui composaient ce cirque, disait-il, voyez-vous, messieurs, hum! hum!... voyez-vous, mesdames, je n'ai pas la prétention d'être très pratiquant, mais je respecte la religion plus que n'importe quel citoyen de l'état de Géorgie; je ne dirai donc pas que la troupe est d'une moralité exemplaire ni d'une piété rigoureuse. Voyez-vous, messieurs, ces gens-là ne s'occupent pas de religion; ils n'assistent pas au prêche, on ne les entend jamais chanter des cantiques. Comment les définir? Je me sens très embarrassé; bref, voyez-vous, ils font tout ce qu'ils peuvent et se tirent d'affaire le mieux possible. Décidément le mot «grandeur» est celui qui s'applique le mieux à tous leurs exercices. Quand vous verrez ce cirque, et qu'impatients vous vous précipiterez sous la tente après l'ouverture des portes, vous verrez que j'avais raison de vous parler de «grandeur». Je vous garantis que Dukesborough n'oubliera pas ce spectacle; c'est tout ce que je puis vous dire.

Le colonel Grice, devenu très intime avec le directeur du cirque, je dirai même pris d'une affection pour lui aussi grande que s'il eût été son frère, avait invité, chemin faisant, toute la troupe à déjeuner; l'invitation fut acceptée.

La réception eut lieu chez le colonel; sa femme, d'abord effrayée d'une telle invasion de gens, se montre aussi accueillante et aussi hospitalière que le colonel.

Les enfants, comme les grandes personnes, attendaient avec beaucoup d'impatience la grande exhibition du lendemain. Le maître d'école ne paraissait pas décidé à octroyer à ses élèves un

jour de congé; ceci les rendait très anxieux, car les jours de congé étaient bien rares.

Le maître d'école, cédant au désir général, se laissa heureusement persuader.

Le grand jour était enfin venu! Ceux qui savaient que le cirque arrivait sous l'escorte du colonel Grice se portèrent à sa rencontre, les uns à pied, les autres à cheval. Certains partirent en tilbury, puis ils dételèrent leurs chevaux, les attachèrent aux arbres d'un bosquet et continuèrent à pied un peu plus loin.

Dans le défilé, les plus belles voitures ouvraient la marche, mais personne ne put dire exactement ce que les individus au costume bariolé qui ouvraient la marche portaient dans leurs mains: un habitant de Dukesborough, qui passait pour avoir du jugement, affirma qu'ils portaient une espèce de tambour de dimension énorme; mais on n'adopta pas son idée.

Il est impossible de décrire l'effet que produisit l'orchestre dans la longue voiture couverte qui, tirée par six chevaux gris, s'avançait en tête du cortège. Tous, jeunes comme vieux, frissonnèrent d'émotion.

Le vieux monsieur Leadbetter était en train de lire un chapitre de la bible, lorsqu'aux premiers sons de l'orchestre ses lunettes sautèrent par-dessus son nez. Il avoua plus tard confidentiellement qu'il ne les avait jamais retrouvées.

Le Cirque Universel comportait aussi une petite ménagerie d'animaux qui devait être exhibée au public dès l'ouverture des portes. Il y avait un chameau, un zèbre, un lion, une hyène, deux

léopards, un porc-épic, six singes, un vautour et quelques perroquets.

Pendant le défilé de la cavalcade, il fallait voir avec quelle rapidité les curieux arrivés en retard dans leurs voitures firent faire demi-tour à leurs chevaux par crainte de la musique et de l'odeur des bêtes fauves. Pour la première et unique fois dans l'histoire de Dukesborough, on vit, dans l'unique rue de cette localité, un encombrement momentané de voitures, et un véritable danger d'accrochage de roues.

--Avance un peu, dit le vieux Tony au nègre qui conduisait la voiture devant lui, avance un peu, la tête du chameau entre dans ma voiture!

Pour une raison inconnue, peut-être à cause de sa haute taille, et de la longue ouverture de sa mâchoire, le chameau semblait être regardé comme le fauve le plus carnivore et le plus friand de chair humaine.

La place choisie pour dresser la tente du cirque fut le rond-point au pied de la colline sur laquelle s'élève l'hôtel Basil. Dès l'ouverture des portes, la foule se pressa à l'intérieur. Le colonel Grice se tenait à l'entrée pour s'assurer que tout le monde pourrait jouir du spectacle, même ceux qui n'auraient pas les moyens de payer leur place; le brave colonel, en effet, voulait que tous ses voisins pussent profiter de cette fête organisée par lui, et que la réjouissance fût complète. Pénétrant à l'intérieur du cirque, avec l'allure décidée d'un propriétaire, il jeta un coup d'œil circulaire de bienveillante satisfaction. Les dames et les messieurs qui se trouvèrent autour de lui, lorsqu'il passa l'inspection des stalles

contenant les animaux, purent entendre ses paternels avertissements:

--Faites attention, mes amis, faites attention, dit-il gentiment à quelques jeunes garçons qui s'appuyaient contre la balustrade de la stalle du porc-épic; faites attention, voici le fameux porc-épic; vous voyez ses piquants; lorsqu'il est en colère, il fait le gros dos et transperce ceux qui l'approchent.

Les enfants reculèrent effrayés, bien que le pauvre petit animal parût extrêmement pacifique.

--Voici la hyène, continua le colonel en avançant de quelques pas; sa nourriture favorite est la chair humaine; aussitôt que cet animal apprend la mort de quelqu'un, il vient quelques jours après rôder autour du cimetière, et se met à gratter la terre; dans les régions fréquentées par les hyènes, les habitants sont obligés d'enterrer leurs parents dans des cercueils de pierre.

--Oh! grands dieux, colonel! éloignons-nous!

Cette exclamation fut poussée par Miss Angeline Spouter, la plus mince de la bande des spectateurs, qui marchait bras-dessus bras-dessous avec Miss Georgiana Pea.

--Il n'y a pas de danger, Miss Angeline, pas le moindre danger, répondit le colonel en regardant l'animal dans les yeux, comme s'il voulait lui intimer l'ordre de rester couché dans son coin. Rassurez-vous, pour sortir il lui faudrait passer par-dessus mon corps; je vous assure que vous ne courez pas le plus petit danger; d'ailleurs cet animal est surtout friand de cadavres.

--Pourtant, objecta Miss Pea (j'oubliais de dire que cette jeune fille était douée d'un bel embonpoint), s'il prenait à la hyène l'en-

vie de goûter de la chair vivante, je serais certainement pour elle un morceau de premier choix!

La hyène réputée si féroce ne daignait même pas regarder ses spectateurs; mais elle continuait à arpenter son étroite cage et à frotter son nez contre le plafond comme si elle voulait faire monter vers le ciel ses intimes pensées. Je n'oublierai jamais combien cette pauvre bête paraissait malheureuse. Les autres animaux semblaient adoucir leur captivité en entretenant avec l'homme des rapports de domesticité plus ou moins cordiaux. Le lion évidemment aimait son gardien; les léopards donnaient la même impression; mais la hyène, plus étroitement encagée que tous les autres, conquise, non soumise, complètement sauvage, roulait sans cesse ses féroces yeux gris, et semblait emmagasiner dans sa tête d'amers projets de vengeance. Je suis persuadé que si la hyène un jour venait à s'échapper, avant de songer à manger les morts du cimetière, elle s'offrirait comme premier régal le directeur du Grand Cirque Universel.

Au moment même où les spectateurs passaient devant elle, la hyène s'arrêta, colla son nez contre le plafond de la voiture et poussa plusieurs hurlements brefs, rauques et terrifiants. Miss Spouter cria d'effroi, Miss Pea éclata d'un rire hystérique; quant au colonel Grice, d'un mouvement instinctif, il recula de plusieurs pas. Reprenant courage (il n'avait à ses côtés ni son épée ni ses pistolets), il revint d'un bond au milieu des spectateurs, puis, regardant d'un air courroucé et presque dédaigneux la hyène qui avait repris sa promenade, il s'écria:

--Infect animal, tu penses sans doute aux tombes que tu as violées, et tu soupires après d'autres cadavres! Ne t'y trompe pas, nous sommes tous vivants ici, personne d'entre nous, du moins je

l'espère, avant longtemps ne servira à assouvir ton ignoble voracité.

Puis il se dirigea du côté des singes:

--Hallo, hallo, Bill, je savais bien que je vous trouverais ici! Je vois que vous avez avec vous vos enfants.

La personne à laquelle s'adressait le colonel Grice était un jeune fermier, grand et fort, qui portait par-dessus ses vêtements une veste ronde d'étoffe grossière garnie de poches spacieuses. Dans chacune de ces poches étaient enfouis un pied et une moitié de jambe appartenant à un enfant d'environ deux ans. Le père tenait dans chacune de ses mains un pied de l'autre enfant qui se cramponnait à son cou en l'enlaçant de ses bras.

Les deux enfants se ressemblaient trait pour trait, à part une légère différence dans la couleur de leurs yeux. Ce monsieur, Bill Williams, père des deux enfants, avait épousé trois ans auparavant Miss Caroline Thigpea.

La naissance de ces deux jumeaux avait rempli M. Williams d'une joie exultante; il avait choisi pour eux, très peu de temps après leur venue en ce monde, les noms des descendants de Mars et de Rhée Sylvia; mais pour des raisons personnelles à lui, il modifia légèrement ces noms et les appela Romerlus et Rémerlus.

--C'est Rémus, monsieur Bill, protesta l'ami qui lui avait suggéré le choix des noms; Rémus et non Rémerlus; les vrais noms sont Romulus et Rémus.

--Non, Philippe, avait répondu M. Bill, je choisis Romerlus et Rémerlus. Mes deux fils sont nés en même temps; aussi forts l'un que l'autre, aussi bien venus, ils ont les mêmes traits harmonieux

et je ne vois pas pourquoi l'un d'eux aurait un nom plus long que l'autre.

Dès qu'ils avaient été capables de se tenir debout, leur père les avait accoutumés à ce mode de voyage, et il se sentait radieux quand il s'exhibait en public avec ses deux jumeaux à cheval en croupe sur son dos.

--Je savais bien que je vous trouverais ici, Bill, avec vos deux garçons.

--En effet, colonel, je suis venu ici pour voir ces animaux et pour inculquer à mes fils les premiers éléments de géographie. Voyons Rom et Rem, ne me serrez donc pas tant, vous m'étranglez; vous voyez bien qu'il n'y a pas de danger!

Ces enfants, très dégourdis pour leur âge, s'accommodaient parfaitement de cette façon de voyager; mais quand ils se trouvèrent en présence des animaux féroces, ils furent pris de terreur et se cramponnèrent à leur père.

Le colonel Grice, revenu de la frayeur que lui avait causée la hyène, trouva drôle la peur des jumeaux.

--C'est très naturel, Bill, parfaitement naturel: certains, vous le savez, prétendent que les singes sont nos parents; vos fils sans doute n'aiment pas soutenir les regards de leurs semblables.

--Les singes ne sont ni mes parents, ni ceux de mes enfants, colonel, répondit M. Bill; si vous croyez qu'ils appartiennent à l'espèce humaine, pourquoi, vous qui n'avez pas d'enfants, ne les adopteriez-vous pas comme vôtres?

M. Bill supposait que le colonel faisait allusion à la légende de la louve; mais le colonel ne se doutait pas de l'étrange origine de Rome; sa remarque était un pur jeu d'esprit, un trait naturel de bonne humeur.

Après l'inspection des bêtes fauves, chacun regagna sa place. Le colonel Grice s'assit sur un gradin dominant l'entrée principale par laquelle devaient arriver les artistes du Cirque. M. Williams était assis au premier rang près de l'entrée opposée. Il avait sorti ses deux jumeaux de ses poches et les tenait sur ses genoux. Le colonel ne perdait pas une occasion d'attirer de son côté l'attention de l'écuyer-chef, qui lui répondait par un petit sourire bienveillant.

A ce moment, le rideau de la porte principale s'écarta, l'orchestre préluda par une marche et les chevaux-pie firent leur entrée avec leurs cavaliers silencieux qui avaient tous l'air de sortir du bain dans leur accoutrement des plus primitifs. La vieille miss Sally Casch, cousine et voisine du colonel Grice, s'écria:

--Grands dieux, Moses! Ce ne sont pas des êtres animés! Ils ressemblent à des figures de cire.

--Je vous assure, cousine Sally, que ce sont des hommes, répondit le colonel avec une candeur accentuée.

Au même instant, un clown moucheté et tout bariolé se précipita sur la piste en criant: «Nous voici, messieurs!»

--Dieu tout puissant! s'écrièrent Miss Cash et toutes les dames qui l'entouraient.

Seul, le colonel Grice, qui avait assisté à la représentation de la veille, put garder son sang froid; tous les autres restèrent

émerveillés.

--J'ai soixante-neuf ans, dit le vieux M. Pate, et je n'ai jamais vu pareil spectacle.

Tandis que les clowns évoluaient dans tous les sens et faisaient les pirouettes les plus variées, le vieux bonhomme les suivait des yeux, sans perdre un seul de leurs mouvements.

--Trouvez-vous tout cela décent, Moses? demanda Miss Cash.

Les clowns exécutaient à ce moment leurs sauts périlleux, tombant pêle-mêle l'un sur l'autre, sur le dos, à plat ventre, et ils ne s'arrêtèrent que lorsque l'essoufflement de leurs poumons les y obligea.

--Voyez-vous, dit le colonel, en jetant un petit regard de côté sur sa femme et sur les amis des deux sexes qui l'entouraient, personne n'est obligé de rester et d'assister à ce spectacle. Ceux qui en ont assez peuvent s'en aller, rien ne les en empêche.

--Certes non, répondit Miss Cash d'un air pincé; j'ai payé un dollar à l'entrée et je veux en avoir pour mon argent.

L'exercice qui suivit fut celui auquel le colonel Grice attachait le plus d'importance. Un cheval aussi farouche en apparence que les coursiers de Mazeppa bondit sur la piste; le chef-écuyer demanda à un clown où était le cavalier de l'animal; le clown lui répondit avec un air navré que le cavalier était malade et que personne de la troupe ne serait capable de le remplacer. Alors commença la plaisanterie d'usage: le chef-écuyer ordonna au clown de monter le cheval; le clown après maintes tergiversations essaya d'attraper l'animal, qui se sauva et se fit donner la chasse.

L'écuyer-chef, furieux, administra une volée de coups de fouet au cheval récalcitrant, et demanda un cavalier de bonne volonté pour essayer de le dompter. Sur ces entrefaites, un jeune homme plutôt mal vêtu, dans un complet état d'ébriété, pénétra sur la piste par l'entrée principale, et, après une violente altercation avec le gardien, vint se planter droit devant M. Bill Williams, et le dévisagea.

--Tiens, deux enfants! L'un d'eux vous appartient, je suppose?

--Oui, répondit M. Bill.

--Et l'autre?

--A ma femme, continua M. Bill; d'ailleurs cela ne regarde personne; passez votre chemin, s'il vous plaît!

L'étranger se retourna, et fixant son attention sur ce qui se passait sur la piste, s'écria:

--Je peux monter ce cheval.

A peine l'individu avait-il prononcé ces mots qu'il trébucha et s'aplatit dans la sciure de bois, deux pas derrière les talons du cheval. Toute l'assistance, à l'exception du Colonel Grice, se leva et se mit à crier d'horreur:

--Relevez-le, Bill, emportez-le! cria le colonel Grice.

M. Bill ne se le fit pas dire deux fois: déposant ses deux bébés dans le giron de sa femme, il s'efforça d'entraîner le pochard hors de la piste. Ce dernier se débattait et cherchait à revenir en arrière.

--Voyons, mon ami, dit M. Bill, j'ignore qui vous êtes, et personne ici n'a l'air de vous connaître; voyez-vous, si je n'avais pas tenu Rom et Rem...

L'individu se débattit de plus belle; M. Bill le prit à bras-le-corps, mais recevant un croc-en-jambe, il tomba à plat ventre; l'étranger en profita pour s'élancer de nouveau sur la piste, derrière le cheval. Le chef-écuyer semblait fort embarrassé.

--Oh! laissez-le monter un instant, capitaine, cria le colonel Grice; il est tellement ivre que s'il tombe il ne se fera pas le moindre mal.

--C'est une honte, Moses, protesta Miss Cash, je ne suis pas venue ici et je n'ai pas payé un dollar à la porte pour voir tuer les gens. Un individu pris de boisson a le droit de vivre comme les autres.

Pendant ce temps, le cheval s'était laissé monter et venait de repartir au grand galop. Si Miss Cash avait tout à l'heure réclamé l'exécution complète du programme, ce qu'elle voyait maintenant était bien de nature à lui faire fermer les yeux en se voilant la face: l'animal, fou furieux, galopait à perdre haleine, tandis que le malheureux pochard restait couché sur la crinière. Tous les spectateurs étaient anxieux; les gens au cœur tendre regrettaient d'être venus. Dans cette lutte entre la vie et la mort, l'étranger semblait pourtant commencer à se dégriser. Au grand étonnement de tous, il se releva sur l'encolure, rassembla les rênes, sortit de ses pieds les souliers grossiers qu'il portait, fit voler en l'air son vieux chapeau, remit en ordre sa chevelure ébouriffée et avant que Miss Cash ait pu prononcer une parole, il se trouva debout sur la selle.

Alors se produisit l'étrange et successive métamorphose qui stupéfia tous les assistants, et dont le vieux M. Pate ne cessa de parler plus tard.

L'étranger enleva veste sur veste, gilet sur gilet, pantalon sur pantalon, chemise sur chemise, et finit par se trouver aussi peu habillé qu'un épi de blé. Lorsque les spectateurs s'aperçurent que ce prétendu ivrogne appartenait à la troupe du cirque, ils se livrèrent à une bruyante hilarité qui se prolongea pendant plusieurs minutes. Quant au colonel Grice, son mouchoir était littéralement trempé des larmes qu'il venait de verser. Au milieu de ce fou-rire général, M. Bill lui-même oublia sa propre déconfiture:

--C'est infâme, Moses, cria Miss Cash, de faire jouer un tel tour à Bill Williams sous les yeux de sa femme. Vous mériteriez qu'il vous rendît la pareille.

Personne ne perdra le souvenir de la charmante jeune fille (annoncée sur l'affiche du cirque sous le nom de M^lle^ Louise, la plus célèbre écuyère du monde), qui se présenta devant le public avec une jupe délicieuse, des bas roses, un corsage garni de volants dorés, une ceinture d'un bleu azur, des joues d'un rose couleur de pêche, de jolis cheveux blonds frisés et qui envoya à pleines mains des baisers à l'assistance. Les jeunes gens en perdirent la tête lorsqu'ils virent la charmante écuyère danser sur son cheval lancé à plein galop, sauter par-dessus son fouet et à travers des cerceaux, enfin, s'asseoir sur la selle et caresser gracieusement sa jupe de tulle avec des gestes arrondis et un abandon exquis.

Le jeune Jack Wats, à peine âgé de dix ans (à l'exemple de son frère aîné Tommy, qui à treize ans se déclarait amoureux de Miss Wilkins, la maîtresse d'école), s'enfuit le lendemain matin de la maison paternelle, et accompagna le cirque à plus de trois milles; il alla même jusqu'à supplier le directeur de l'enrôler dans sa troupe, ne demandant pour tout salaire que le logement et la nourriture.

Repris, ramené chez ses parents et fortement tancé par sa mère, le bambin confessa que son seul but avait été de s'emparer de la personne de M^lle^ Louise et des immenses trésors que son imagination lui prêtait; après cela, le jeune ravisseur aurait emporté son butin vers quelque rivage lointain, que, dans son affolement, il n'avait pas pris le temps de choisir d'avance.

Avant la pantomime finale, un petit incident se produisit qui ne figurait pas au programme--sorte d'intermède improvisé par l'esprit exubérant des spectateurs et des forains. Le colonel Grice, très satisfait du succès de cette représentation qu'il considérait en quelque sorte comme une fête organisée par lui, se sentait parfaitement d'humeur à accepter des compliments, voire même des remerciements de toute l'assistance. Quand le soi-disant pochard eut sauté à bas de Mazeppa, le clown sortit une bouteille de sa poche, la porta à ses lèvres en se dissimulant derrière le dos du chef-écuyer. Un autre clown l'aperçut et lui reprocha de ne pas inviter ses amis à partager cette bouteille. Tous deux se trouvaient à ce moment-là sur la piste, contre l'entrée principale.

--Pourquoi n'invitez-vous pas le colonel Grice à boire avec vous? suggéra M. Bill Williams à voix basse; il en serait enchanté.

Le clown ne se le fit pas dire deux fois; sans la moindre hésitation il éleva sa bouteille et dit:

--Si le colonel Grice veut bien...

--Silence, murmura le chef-écuyer, taisez-vous.

Mais c'était trop tard: le colonel venait de se lever et descendait pour rejoindre le clown.

--Vous n'allez pas faire cela, Moses, s'écria Miss Cash! Vraiment ce pauvre Moses a la tête perdue par ce cirque et par toute cette bande d'énergumènes!

Après avoir enjambé les têtes et les épaules de plusieurs rangées de spectateurs, le colonel se trouvait maintenant dans l'arène; il paraissait très digne, quoique évidemment gêné par cette timidité à laquelle n'échappent pas même les plus grands hommes de guerre, lorsque, dépouillés de leurs armes, ils sentent que l'attention d'un grand nombre de civils des deux sexes est braquée sur leur propre personne.

Le colonel marcha droit sur le clown et tendit la main vers lui pour saisir la bouteille. Le clown, dans un accès de folle gaieté, retira brusquement la bouteille, leva une jambe en l'air, puis, s'accroupissant par terre, appuya sur son nez le pouce de la main qui lui restait libre et fit au colonel un gigantesque pied-de-nez; il espérait que le colonel ferait durer plus longtemps la plaisanterie en essayant de rattraper la bouteille.

En cela il se trompait.

Les personnes qui croyaient avoir vu précédemment le colonel Grice se mettre en colère reconnurent que cette fois il venait d'at-

teindre le paroxysme de la fureur, lorsque toute l'assistance, à commencer par Miss Cash, se tordit littéralement de rire au moment où le clown retira la bouteille. Fort heureusement, le colonel n'avait à portée de sa main ni épée, ni pistolet, ni canne de promenade; la seule arme qui lui restait était sa langue. Se reculant d'un pas ou deux, et lançant sur le clown accroupi des regards furieux, il s'écria:

--Infâme pitre au dos moucheté, aux jambes bariolées, à la face barbouillée, vilain bouffon au chapeau pointu!

A chacune de ces apostrophes violentes, le pauvre clown tendit le cou et se leva progressivement; lorsque le colonel eut apaisé son répertoire d'injures, le clown se trouvait debout et d'un air piteux bégaya:

--Mon cher colonel Grice.....

--Fermez votre ignoble bouche rouge, tonna le colonel, je me moque pas mal de votre whisky! j'en ai du meilleur chez moi; vous, pauvre hère, vous n'avez jamais bu son pareil. Lorsque vous m'avez demandé de boire avec vous, pour ne pas vous humilier j'étais prêt à accepter votre invitation. Voilà plusieurs jours que je vous régale, vous et tous vos piètres compagnons; je vous ai amené plus de cinquante spectateurs et pour me récompenser vous...

--Mon cher colonel Grice, recommença le clown...

Le colonel reprit la série de ses épithètes injurieuses; à ce moment, le chef-écuyer, qui n'avait pu encore placer un seul mot, s'écria sur un ton calme:

--Ne voyez-vous donc pas, colonel Grice, que tout cela n'est qu'une plaisanterie suggérée par un de vos voisins? La bouteille

ne contenait que de l'eau; je vous demande bien pardon si cette farce vous a déplu, mais il me semble que les épithètes dont vous vous êtes servi valent déjà une expiation.

--Venez, Moses, venez, cria miss Cash, qui venait seulement de maîtriser son fou rire; nous appellerons cela un prêté-rendu, Moses; vous avez joué un tour à Bill Williams qui n'a pas protesté; maintenant il vous rend la monnaie de votre pièce et vous vous indignez. Ah! Ah! qu'en dites-vous?

A ces mots, tous les assistants partirent d'un violent éclat de rire.

Le colonel hésita un instant; puis, comprenant que sa place n'était pas au milieu d'une arène de cirque, il fit demi-tour et se dirigea vers la sortie.

--Comment, lui demanda miss Cash, vous partez avant la fin, sans même vous faire rembourser une partie de votre argent?

Le colonel fit volte-face. Comme il lui coûtait de manquer la pantomime finale et en particulier la scène de l'arrachage de dents, il s'arrêta et resta jusqu'à la fin de la représentation.

Le directeur du cirque crut comprendre que la colère du colonel s'était un peu calmée; s'approchant de lui avec précaution il lui présenta des excuses au nom du clown et de toute sa troupe, et le pria de vouloir bien accepter un verre de Porto à la «Spouter Taverne». Le colonel ne se sentit pas le courage de refuser; il ne le pouvait d'ailleurs pas et il accepta.

--Voulez-vous vous joindre à nous, Messieurs? dit le directeur en s'adressant à M. Williams. Nous nous sommes un peu amusés

à vos dépens; mais j'espère que vous n'y verrez aucune malice; d'ailleurs nous n'avons jamais eu l'intention de vous froisser.

--Je ne bois jamais d'alcool, répondit M. Bill; mais par exception je veux bien prendre en votre compagnie la valeur d'un petit dé à coudre.

La réunion à la taverne fut des plus cordiales. M. Bill assit Rom et Rem sur le comptoir et le clown leur donna un gros morceau de sucre.

--Ils ont l'air de braves petits bonshommes bien pacifiques, remarqua le clown; ils ne doivent jamais se disputer.

--Oh! non, pas trop, répondit M. Bill; quelquefois Rom (c'est celui qui a les yeux les plus bleus) veut être servi avant Rem: il tire à lui la cuiller en faisant passer la nourriture sous le nez de Rem. Mais quand je vois cela, je le fais descendre de sa chaise et je l'oblige à attendre que Rem ait fini. Je cherche le plus possible à obtenir que mes deux garçons vivent en bonne intelligence, «comme deux bons frères», ce qui n'est pas toujours le cas en famille.

M. Bill savait que le colonel Grice et son plus jeune frère Adam ne se parlaient plus depuis de nombreuses années.

--Vous avez raison, Bill, reprit le colonel, parfaitement raison; élevez-les bien, et prenez grand soin de vos fils; deux enfants à élever à la fois représentent plutôt une lourde tâche, n'est-ce pas, Bill? Voire même une grosse charge!

Et ce disant le colonel cligna de l'œil malicieusement en regardant autour de lui.

--Merci, colonel, je fais certes de mon mieux pour les élever, je les aime autant l'un que l'autre; non, voyez-vous, colonel, deux enfants ne sont pas une si grosse charge; maintenant que j'en ai deux au lieu d'un, comme ils sont de la même taille je me sens tout déséquilibré lorsque je ne les prends pas avec moi. Voyez-vous, colonel, mes jumeaux se font «contre-poids dans mes poches», j'aime beaucoup mieux en avoir deux que pas un seul. Viens, Rom, viens, Rem, il faut que nous partions.

M. Bill s'approcha du comptoir, les deux bambins rengainèrent leurs morceaux de sucre, et le trio s'en alla.

A partir de ce jour, la petite ville de Dukesborough se demanda pourquoi elle ne figurerait pas parmi les villes principales de Géorgie.

SUR LES BÉBÉS

DISCOURS PRONONCÉ A CHICAGO AU BANQUET DONNÉ PAR L'ARMÉE DU TENNESSEE A SON PREMIER COMMANDANT LE GÉNÉRAL S. GRANT (NOVEMBRE 1879).

Nous n'avons pas tous eu la bonne fortune de naître femmes; chacun ne peut devenir général, poète ou homme d'Etat; mais lorsque nous venons à parler des bébés, nous nous trouvons sur un terrain commun à tous. N'est-ce point honteux que, depuis plus de mille ans, nul n'ait prononcé le nom des bébés aux toasts des banquets qui se donnent dans le monde? On dirait vraiment que le bébé est une quantité négligeable!

Si vous voulez bien réfléchir un instant, vous reporter cinquante ou soixante ans en arrière aux premiers jours de votre vie conjugale et vous souvenir de votre premier bébé, vous reconnaî-

trez qu'il représentait un être de très grande importance. Vous, militaires, vous savez tous que lorsque ce petit personnage fit son apparition au foyer familial, il vous a fallu vous résigner à lui voir prendre le commandement sur tous et sur tout.

Vous êtes devenus ses serviteurs, mieux, ses gardes du corps et il ne vous a plus été permis de le quitter. Chef autoritaire, votre bébé ne s'inquiétait ni du temps, ni de la distance, ni de la température. Vous dûtes exécuter ses ordres sans contrôler si cela était possible ou non, et son manuel de tactique n'admettait qu'une seule allure: le pas gymnastique. Il vous traitait avec insolence et manque de respect, et personne de vous n'osait protester. Ceux d'entre vous qui avaient assisté à la terrible canonnade de Donelson et de Wicksburg, et qui, dans la mêlée, rendirent coups pour coups, se trouvèrent complètement désarmés lorsque ce petit personnage audacieux osa griffer leurs favoris, tirer leurs cheveux et égratigner leur nez.

On vous avait toujours vus faire face aux batteries ennemies qui vomissaient la mort avec le fracas du tonnerre, et marcher devant vous la tête haute: mais lorsque vous avez entendu son terrible cri de guerre, faisant demi-tour, vous vous êtes lancés dans une autre direction, trop heureux d'échapper à ce danger. Lorsqu'il vous demandait son sirop calmant, vous êtes-vous jamais avisés de grommeler en déclarant que certaines fonctions n'étaient pas compatibles avec la dignité d'un officier et d'un gentleman? Non, certes, vous vous leviez et vous lui apportiez son sirop. Lorsqu'il vous demandait son biberon et qu'il n'était pas chaud, avez-vous jamais maugréé? Non, vous vous leviez pour le faire chauffer.

Vous remplissiez si bien vos fonctions de domestique que plusieurs fois il vous arriva de sucer vous-même ce bout de caoutchouc au goût insipide pour vous assurer que tout allait bien: vous mélangiez trois parties d'eau dans une de lait, vous ajoutiez une pincée de sucre pour combattre la colique et une goutte de pippermint pour arrêter un hoquet trop tenace. Vous avez appris bien des choses au cours de cet apprentissage!

Certaines personnes naïves croient que, d'après certain vieux dicton, les bébés sourient dans leur sommeil lorsque les anges chuchotent à leur oreille. Très jolie, cette allégorie, mais bien puérile, mes chers amis!

Si votre bébé avait envie de faire sa promenade matinale à son heure habituelle (généralement deux heures du matin), vous vous leviez immédiatement, persuadé que cette partie de plaisir était projetée par vous depuis longtemps. Ah! comme vous étiez bien discipliné, lorsque vous arpentiez la chambre en costume primitif et que, pour faire cesser le caquetage de votre bébé, vous chantiez en adoucissant votre voix martiale «do-do l'enfant dormira bientôt».

Quel édifiant spectacle pour une armée du Tennessee! Mais aussi quelle gêne pour les voisins! Car je me demande qui peut bien aimer la musique militaire à trois heures du matin!

Après avoir gardé ce petit personnage pendant deux ou trois heures la nuit, et vous être convaincus qu'il lui fallait à tout prix du bruit et du mouvement, que faisiez-vous alors? Vous continuiez cette récréante distraction, buvant votre calice jusqu'à la lie. Qui donc osera soutenir qu'un bébé est un être sans importance? J'affirme qu'un bébé peut remplir à lui tout seul une mai-

son et une vaste cour; il peut fournir assez d'occupation pour vous déborder, vous, et tout votre ministère de l'intérieur. Il se lance dans toutes les entreprises avec une activité aussi dévorante qu'irrépressible. Faites de votre mieux, vous ne pourrez jamais le satisfaire.

Passe encore lorsque vous n'avez qu'un seul bébé; mais, le plus souvent, du fond de votre cœur vous demandez deux jumeaux. Deux jumeaux sont le synonyme d'un perpétuel vacarme; trois enfants valent à eux seuls une insurrection.

Vous le voyez, il était grand temps que le directeur des toasts reconnût l'importance des bébés.

Songez à ce que l'avenir nous réserve! Dans cinquante ans d'ici, je suppose, nous serons tous morts, et ce drapeau flottera, je l'espère, sur une république de plus de 200 millions d'âmes (ce chiffre est basé sur l'accroissement progressif de notre population). Notre Etat, représenté actuellement par une frêle goëlette, se sera transformé alors en une immense baleine. Les bébés, au berceau aujourd'hui, seront alors sur le pont. Il faut bien les entraîner à la manœuvre, car nous allons leur confier une lourde tâche. Parmi les trois ou quatre millions de berceaux qu'on balance en ce moment dans l'univers, il en est que notre nation conserverait à jamais comme des objets sacrés si nous savions ce qu'ils contiennent. Dans un de ces berceaux, Farragut, insouciant de l'avenir, perce en ce moment ses dents et se prépare à émerveiller le monde de l'éclat de ses hauts faits.

Dans un autre berceau, le futur astronome, célèbre aux yeux de tous, cligne des yeux en contemplant la voie lactée; mais le pauvre petit diable se demande ce qu'est devenue celle qu'il ap-

pelait sa nourrice. Dans un autre berceau est couché le futur grand historien; il restera sans doute là jusqu'à ce que sa mission terrestre soit accomplie.

Dans un autre berceau, le futur Président essaye de résoudre le problème profond de la calvitie précoce qui l'atteint, et, dans une nuée d'autres berceaux, se trouvent soixante mille futurs chercheurs d'emploi, tout prêts à lui fournir l'occasion d'affronter une seconde fois ce même grand problème.

Enfin, dans un autre berceau, situé quelque part sous un drapeau, le futur et célèbre commandant en chef des armées américaines se sent si écrasé sous le poids des grandeurs et des responsabilités prochaines qu'il emploie toute sa stratégie à trouver le moyen de mettre son orteil dans sa bouche (je crois, sauf votre respect, que votre illustre hôte de ce soir est parvenu, il y a quelque cinquante-six ans, à accomplir ce haut fait d'armes)!

Si l'on admet que l'enfant se retrouve plus tard dans l'homme, peu de gens mettront en doute le succès du futur commandant en chef.

CONSIDÉRATIONS SUR LE TEMPS

Discours prononcé au 71e dîner annuel de la Société de New-England.

Je me permets de croire que le maître tout puissant, auteur de nos jours, a créé toutes choses dans l'Etat de New-England à l'exception de la température.

J'ignore qui a fait le temps, mais je suppose que ce doit être des apprentis novices d'une fabrique de planches ou de draps de New-England; ces apprentis sont sans doute chargés de fabriquer

la température pour les pays qui demandent un bon article, et ils cherchent leurs pratiques ailleurs s'ils ne les trouvent pas dans le New-England.

La température du New-England offre tellement de variété qu'elle excite l'admiration des étrangers en même temps qu'elle provoque leurs regrets.

Dans le New-England, le temps joue toujours un rôle important; il préside continuellement aux affaires; il forme sans cesse de nouveaux projets, et les essaye sur les gens pour voir comment ils s'en tirent. Mais c'est surtout au printemps que le temps paraît le plus actif. Au printemps j'ai compté dans l'espace de vingt-quatre heures cent trente-six différentes espèces de temps. C'est d'ailleurs moi qui ai fait la renommée et la fortune de l'individu qui, à la dernière exposition du centenaire, exhibait sa merveilleuse collection de temps si stupéfiante pour les étrangers. Cet individu se disposait à parcourir le monde pour récolter des spécimens du temps sous les divers climats. Je lui dis: «Ne faites pas cela; venez plutôt dans le New-England par une journée de printemps bien choisie.» Je lui promis qu'il trouverait là la quintessence du genre, tant pour la variété que pour la quantité. Il vint donc et compléta sa collection en quatre jours. Quant à la variété, il avoua qu'il avait trouvé plusieurs centaines d'espèces de temps complètement inconnues de lui jusqu'à ce jour.

Après avoir récolté, trié et séparé toutes les espèces de temps qui lui paraissaient imparfaites, il lui resta une telle profusion de temps qu'il put en louer, en vendre, en mettre en réserve, et même en donner une partie aux pauvres. Les gens de New-England sont généralement patients et endurants de nature, mais cependant il y a des choses qu'ils ne peuvent supporter. Chaque

année, ils tuent une quantité de poètes en leur faisant chanter les charmes du merveilleux printemps.

Ces poètes, presque tous visiteurs accidentels, arrivent avec un bagage de connaissances du printemps qu'ils apportent de loin; il leur est donc impossible de connaître les sentiments des natifs sur le printemps.

Les vieilles probabilités ont la réputation bien méritée d'être des prophètes très justes et très clairvoyants. Prenez le journal et observez avec quelle assurance il indique aujourd'hui quel temps il fera sur le Pacifique, sur la mer du Sud, dans les Etats du centre et dans la région du Visconsin. Suivez ses prédictions jusqu'au moment où elles approchent de New-England; vous verrez subitement la courbe s'arrêter et la prévision rester muette. Nul ne peut annoncer quel temps il fera dans le New-England.

Le journal, tant bien que mal, rédige une prévision comme celle-ci: vents probables du nord-est au sud-ouest, variations vers le sud, l'ouest et l'est, sur certains points fortes dépressions barométriques; averses probables, neige, grêle, puis sécheresses suivies ou précédées de tremblements de terre avec tonnerre et éclair. Puis il termine par ce post-scriptum pour en quelque sorte parer à toute surprise: «Mais il peut se faire que dans l'intervalle cette prévision soit complètement bouleversée.»

Oui, certes, un des plus brillants fleurons de la température du New-England est son incertitude étonnante. Une seule chose paraît certaine: la diversité, la variété et le défilé interminable des variations de cette température; seulement, vous ne pouvez jamais savoir par quel bout ce défilé va commencer. Vous opiniez pour la sécheresse, et, laissant votre parapluie à la maison, vous

partez gaiement en excursion; une fois sur deux vous êtes trempé. Vous redoutez l'approche d'un tremblement de terre et pour mieux supporter les secousses, vous vous mettez en quête d'un appui où vous vous cramponnerez; à ce même moment vous êtes frappé par la foudre. Ce sont là de gros mécomptes malheureusement inévitables.

La foudre dans le New-England produit des effets si particuliers que lorsqu'elle frappe un être ou un objet elle n'en laisse plus bribe reconnaissable; je vous défierais de dire si la chose ou la personne frappée était un objet de valeur ou un congressiste.

Quant au tonnerre! lorsqu'il commence à racler et à accorder ses instruments avant le concert général, les étrangers s'écrient: «Oh! quel effroyable tonnerre vous avez ici!» Mais lorsque le chef d'orchestre a levé son bâton et que le concert commence vraiment, vous voyez alors tous les étrangers disparaître, s'enfuir dans les caves et se cacher la tête dans un baril de cendres.

Il me reste encore à envisager la dimension du temps dans le New-England (je veux parler de sa dimension en longueur). Elle n'est nullement proportionnée à la grandeur de ce petit Etat. Pressez-le, empaquetez-le aussi serré que possible et vous verrez que le temps déborde toujours à New-England et qu'il se répand à plusieurs centaines de milles à la ronde sur les Etats environnants.

Le New-England ne peut maintenir la dixième partie de son temps; en essayant de le contenir cet État se fend et craquelle de toutes parts.

Je pourrais écrire des volumes sur la barbare perversité du temps dans le New-England, mais je me bornerai à en citer un

simple spécimen.

J'aime à entendre tomber la pluie sur un toit de zinc; aussi, pour m'offrir ce plaisir, ai-je couvert en zinc une partie de mon toit. Vous vous figurez peut-être, monsieur, qu'il pleut sur ce zinc? Et bien non, la pluie passe par-dessus toutes les fois.

Notez bien que dans mon discours je me suis tout bonnement proposé de faire honneur au temps de New-England sans prétendre lui rendre justice; mais, somme toute, ce temps présente une ou deux particularités (ou si vous aimez mieux produit certains effets), auxquelles nous autres résidents nous renoncerions difficilement.

Si nous n'avions pas notre feuillage enchanteur d'automne nous devrions quand même être reconnaissants au temps de la forme qu'il revêt pour nous dédommager de tous ses caprices malfaisants (je veux parler de la tourmente de glace). A ce moment-là, l'arbre dépouillé de ses feuilles est habillé de glace du sommet au pied, d'une glace aussi brillante et aussi claire que le cristal; chaque branche est parsemée de perles glacées de gouttes de rosée cristallisées, et l'arbre tout entier étincelle froid et blanc comme l'aigrette de diamants du Shah de Perse. Alors le vent agite les branches, le soleil apparaît et transforme ces myriades de perles et de gouttes en prismes qui étincellent, brûlent et scintillent comme autant de feux de couleur; ces prismes passent avec une inconcevable rapidité du bleu au rouge, du rouge au vert, du vert au jaune d'or; l'arbre devient une véritable fontaine lumineuse, un feu d'artifice de joyaux éblouissants.

L'art de la nature atteint alors l'apogée suprême d'une magnificence enivrante, éblouissante et presque intolérable. Les mots

que j'emploie ne sont certes pas trop forts pour rendre ma pensée.

UN SAUTEUR MEXICAIN PUR-SANG

Je m'étais décidé à acheter un cheval de selle. En dehors d'un cirque, je n'avais jamais vu monter à cheval aussi vigoureusement et avec autant d'élégance que ces Mexicains, ces Californiens, ces Américains mexicanisés, qui, chaque jour, s'exhibaient dans les rues avec des costumes aussi pittoresques que bariolés. Comme ils montaient à cheval! Penchés légèrement en avant sur leurs selles, souples et nonchalants, avec leurs grands chapeaux de feutre brun aux larges bords relevés sur le front et leurs longues plumes empanachées, ces cavaliers passaient dans la ville comme un tourbillon de vent et ne laissaient derrière eux que des nuages de poussière.

Lorsqu'ils trottaient, ils s'enlevaient avec une cadence gracieuse et semblaient faire corps avec leur cheval. Je savais tout juste distinguer un cheval d'une vache et je désirais vivement étendre le domaine de mes connaissances hippiques. Je me décidai donc à acheter un cheval.

Tandis que je ruminais cette idée dans mon esprit, le commissaire aux enchères présenta un cheval noir, presque aussi bossu qu'un dromadaire, qui me parut particulièrement déplaisant.

La mise à prix fut proclamée à 22 dollars.

--Allons, messieurs; cheval, selle et bride à 22 dollars!

Je me sentis incapable de résister à la tentation.

Un homme que je ne connaissais pas, mais qui semblait être le frère du commissaire aux enchères, lut dans mes yeux mon désir ardent, et me fit remarquer que le cheval était merveilleux pour ce prix; il ajouta que seule la selle valait 22 dollars. C'était une selle espagnole, garnie de riches panneaux, chamarrée de broderies d'or. Je répondis à cet étranger que j'avais une médiocre envie de couvrir l'enchère; je crus d'abord que cet individu roublard voulait me tâter, mais ce soupçon disparut lorsqu'il me parla sur un ton qui m'inspira toute confiance.

--Je connais ce cheval, me dit-il, je le connais parfaitement. En votre qualité d'étranger vous pourriez vous méprendre sur son origine et croire que c'est un cheval américain; mais je vous garantis que non, c'est tout autre chose (excusez-moi de vous parler si bas, mais les gens qui m'entourent pourraient nous entendre); ce cheval est, sans l'ombre d'un doute, un «sauteur Mexicain pur-sang».

Cette dénomination de «Sauteur mexicain» ne me disait pas grand'chose, mais l'attitude de cet homme m'inspira une telle confiance que je jurai dans mon for intérieur de posséder un «sauteur mexicain pur-sang» ou de mourir.

--Ce cheval possède-t-il d'autres qualités? demandai-je, sans manifester trop d'empressement.

Passant son index dans la poche de mon veston, il m'entraîna à part et murmura à mon oreille ces mots impressionnants:

--Il n'existe pas d'obstacle en Amérique que ce cheval ne puisse franchir.

--Allons, messieurs, allons, à 24 dollars et demi!

--27, criai-je avec frénésie.

--Vendu! dit le préposé aux enchères; et il m'adjugea le sauteur mexicain pur-sang.

Je pouvais à peine contenir ma joie. J'acquittai l'argent et plaçai l'animal dans une pension des environs pour qu'il puisse manger et se reposer.

Dans l'après-midi, je ramenai mon cheval sur la place du marché; des badauds complaisants lui maintinrent la tête et la queue pendant que je l'enfourchais. A peine étais-je assis qu'il rassembla ses quatre pieds sous lui, céda du rein, puis soudain arqua le dos et m'envoya en l'air à 3 ou 4 pieds de hauteur! Je retombai droit dans ma selle; malheureusement il recommença son coup de raquette; je repartis en l'air et retombai sur le pommeau d'abord, puis sur le cou du cheval (tout cela en l'espace de trois ou quatre secondes); à ce moment il pointa et se tint presque debout sur ses jambes de derrière; saisissant désespérément le cou de ma monture, je me retrouvai en selle et tint bon. L'animal se reçut sur ses jambes de devant et levant sa croupe en l'air, il décocha vers le ciel une formidable ruade et resta en équilibre sur ses pieds de devant. Sa croupe s'abaissa de nouveau et il continua cet étrange exercice qui consistait à m'envoyer en l'air pour me faire redescendre ensuite. Lorsque pour la troisième fois je repartis en l'air, j'entendis un étranger qui disait: Oh! quel merveilleux sauteur!

Sur ces entrefaites, quelqu'un administra au cheval un bruyant coup de chambrière; lorsque je me ramassai par terre, mon fameux sauteur américain avait disparu. Un jeune Californien lui donna la chasse, le rattrapa et me demanda la permis-

sion de le monter. Je lui accordai cette faveur spéciale. Il enfourcha mon pur-sang, partit en l'air une première fois, mais quand il redescendit il planta ses éperons dans les flancs de l'animal qui partit comme un dard, droit devant lui. Léger comme un oiseau, il vola par-dessus trois barrières consécutives et descendit à toute allure la route qui conduisait à la vallée de Washoe.

Je m'assis sur une borne en poussant un soupir, et machinalement je portai une main à mon front et l'autre au creux de mon estomac. Pour la première fois de ma vie, je constatai la pauvreté de la machine humaine, car, cette fois, il m'aurait fallu deux ou trois mains supplémentaires pour contenir les autres points douloureux de mon corps. Je n'essaierai pas de vous décrire combien je me sentais meurtri, courbaturé, quel désordre général interne et externe j'éprouvais après cette navrante équipée. Une foule plutôt sympathique m'entourait; un homme d'un certain âge me prodigua ses bonnes paroles de consolation.

--Etranger, on vous a mis dedans. Tout le monde dans ce camp connaît ce cheval; le premier enfant venu vous aurait dit que c'est un rueur de profession, l'animal le plus vicieux et le plus infernal de tout le continent américain. Je m'appelle Curry; je suis le vieux Curry, le vieil Abel Curry; entendez-moi bien, votre cheval est un sauteur mexicain pur-sang peu ordinaire dans son genre, je vous assure. Maladroit que vous êtes, par votre manque de sang-froid et de clairvoyance vous avez raté l'occasion d'acheter un cheval «américain» pour presque le même prix que cette satanée vieille relique étrangère.

Je n'accusai pas le coup, mais je pensai en moi-même que si l'enterrement du frère du commissaire aux enchères avait lieu

pendant que je me trouvais sur le territoire, je sacrifierais tout au plaisir d'y assister.

Après un temps de galop de seize lieues, le jeune Californien et le sauteur mexicain pur-sang revinrent à la ville, jetant autour d'eux des flocons d'écume semblables aux embruns qu'un typhon chasse devant lui; finalement, l'animal et son cavalier sautèrent par-dessus un Chinois qui poussait une brouette et ils s'arrêtèrent en plein devant le parlement.

Pantelant, soufflant le feu par ses naseaux embrasés, l'animal jetait autour de lui des yeux hagards! Vous croyez peut-être que cette bête infernale était réduite! Nullement. Le président du parlement le croyait lui aussi et il l'enfourcha pour aller au Capitole; mais le premier obstacle que l'animal heurta fut une pile de poteaux télégraphiques presque aussi haute qu'une église; il franchit les deux lieues qui le séparaient du Capitole en battant le record de la vitesse obtenue jusqu'à ce jour; à vrai dire, il ne parcourut réellement qu'une lieue et préféra manger l'autre en sautant par-dessus les barrières et les fossés pour couper au plus court et éviter les sinuosités de la route. Lorsque le président arriva au Capitole, il déclara qu'il venait de voyager dans les airs comme s'il avait fait son excursion sur le dos d'une comète.

Le soir, le président rentra chez lui à pied pour prendre de l'exercice et il fit attacher le sauteur mexicain derrière une voiture de pierres. Le jour suivant, je prêtai mon animal au secrétaire du parlement pour se rendre à la mine argentifère de Dana, éloignée de six lieues; il revint lui aussi à pied pour prendre l'exercice et fit remorquer sa monture. Toutes les personnes auxquelles je le prêtai revenaient toutes à pied; il leur fallait à tout prix prendre de l'exercice. Je n'en continuai pas moins à le prêter

à quiconque désirait s'en servir; j'espérais qu'un beau jour on me l'estropierait ou même qu'on le tuerait et qu'ainsi je pourrais me faire rembourser le prix de mon sauteur mexicain.

Malheureusement aucun accroc ne lui arriva; à sa place tous les chevaux auraient péri, lui s'en tira toujours sain et sauf. Il faisait tous les jours des escapades impossibles et n'y laissait jamais sa peau. Quelquefois il calculait mal son coup et endommageait fortement son cavalier, mais à lui il n'arrivait jamais rien.

J'essayai de le vendre par tous les moyens possibles; mes efforts me valurent une réputation de naïveté bien établie. Le commissaire aux enchères parcourut les rues bride abattue pendant quatre jours sur le dos de mon animal, bousculant la populace, interrompant les conversations, écrasant les enfants; jamais il ne reçut une offre sérieuse. Les gens souriaient avec malice et rengaînaient instantanément leur désir de l'acheter.

D'accord avec le commissaire aux ventes, je retirai mon cheval du marché. Nous essayâmes de le faire passer dans une vente privée et de l'échanger à perte contre des tombes d'occasion, de la ferraille, des traités de tempérance, bref contre toutes sortes d'objets. Mais aucun propriétaire ne se prêta à notre combinaison et nous dûmes encore retirer l'animal du marché.

A partir de ce jour je renonçai à monter mon cheval; la marche était un exercice bien suffisant pour un homme comme moi, criblé de blessures, de fractures et de contusions. De guerre lasse j'essayai de me débarrasser de lui, mais ce fut en vain; en dernier ressort, je l'offris au gouverneur pour l'usage de sa brigade; il parut d'abord bien accueillir ma proposition, mais son visage se renfrogna et il me répondit que «cela ferait un effet déplorable».

A ce moment-là le patron de la pension de mon cheval m'apporta sa note pour les six semaines de soins donnés à l'animal: écurie pour le cheval, 15 dollars; foin pour le cheval, 250 dollars! Mon sauteur mexicain avait mangé une tonne de foin et l'homme ajouta qu'il en aurait mangé plus de cent s'il ne lui avait pas coupé les vivres.

Je dois vous faire remarquer ici judicieusement que le prix courant du foin pendant cette même année et une partie de l'année suivante fut réellement de 250 dollars la tonne. Pendant l'année précédente le foin s'était vendu 500 dollars or, et pendant l'hiver précédent il y avait eu en certains endroits telle pénurie de ce produit que sa valeur avait atteint jusqu'à 800 dollars la tonne!

La conclusion de cet état de choses est facile à tirer: les gens épuisèrent leur provision de foin, la disette s'en suivit pour le bétail et avant l'arrivée du printemps, les vallées de Carson et d'Eagle se trouvèrent littéralement jonchées de carcasses. Ce que j'affirme est d'ailleurs facile à vérifier.

Je me débrouillai pour payer la pension de mon cheval, et le même jour, je donnai mon sauteur mexicain pur sang à un émigrant de l'Arkansas que le sort me fit rencontrer. Si mon récit lui tombe jamais sous les yeux il se souviendra certainement de ma donation.

Quiconque a eu jamais la bonne fortune de monter un véritable sauteur mexicain reconnaîtra l'exactitude de la description que je fais de cet animal dans ce chapitre. Il ne la trouvera pas exagérée; mais quiconque ne connaît pas ce genre d'animal très

spécial me reprochera sans doute d'en faire un portrait grotesque et fantasque.

L'HOMME LE PLUS MÉCHANT ET LE PLUS STUPIDE DE TURQUIE

(D'APRÈS SAMUEL COX)

Il y a quelques années de cela, le drogman de la légation américaine à Constantinople fut appelé à servir d'arbitre dans une contestation entre un étranger et un vieux Turc, docteur en droit et en théologie. Après plusieurs tentatives de conciliation, le drogman conclut que le docteur était un individu méchant et rébarbatif. Ce dernier avait précédemment exercé les fonctions de cadi au tribunal civil de Smyrne. Le drogman lui conta une histoire pour son instruction. Le fait se passe dans le vieux Stamboul, peu importe l'époque, la morale qui en découle peut s'appliquer à n'importe quelle région et à n'importe quel temps.

Nous dirons que l'histoire remonte à la fin du XVI^{e} siècle, époque à laquelle l'empire turc était florissant et en pleine prospérité, sous le règne d'Amurath III, sixième empereur ottoman, petit fils de Suliman le Magnifique.

Comme cette histoire le prouvera, ce sultan n'était pas le plus médiocre des empereurs ottomans: grand, l'air viril, plutôt gros de constitution, très pâle de figure, il portait une longue barbe effilée. Il n'avait pas l'air aussi féroce que les autres sultans; beaucoup moins débauché et pas du tout viveur, il châtiait les ivrognes et s'accordait à peine chaque jour un petit verre d'absinthe.

Son peuple savait qu'il aimait la justice; on le considérait comme un bon prince, bien qu'il ait fait étrangler ses frères; l'histoire ajoute qu'à la vue de leurs cadavres il ne put retenir ses larmes, car il ne se complaisait pas dans ces actes de cruauté barbare exigés par la forme et le bon ordre de son gouvernement.

Mais revenons à notre histoire du drogman. Elle fut ainsi racontée à la légation, l'été dernier, pendant une sieste de doux farniente:

Il y avait un homme appelé Mustapha qui vivait près de la Porte d'Or; il était très vieux, très riche; sur le point de mourir il fit venir son fils et lui tint le langage suivant:

--Mon cher enfant, je vais mourir; avant de vous quitter, je veux vous indiquer mes dernières volontés. Voici cent livres, vous les donnerez à l'homme le plus méchant que vous rencontrerez. Voici cent autres livres, vous les donnerez à l'homme le plus stupide que vous découvrirez.

Quelques jours après le père mourut; son fils se mit en quête du méchant homme; on lui en indiqua plusieurs, mais ils ne lui parurent point assez méchants. De guerre lasse, il loua un cheval et se rendit à Yosgat, en Asie-Mineure. Là tous les habitants à l'unanimité lui désignèrent leur cadi comme l'homme le plus exécrable du monde. Cette révélation donna entière satisfaction au jeune homme. Il se rendit chez le cadi, lui raconta l'histoire du testament de son père et ajouta:

--Comme je tiens à accomplir la volonté de mon père, je vous prie d'accepter ces cent livres.

--Mais, objecta le cadi, comment savez-vous que je suis si méchant?

--Le témoignage de toute la ville me l'indique, répondit le fils.

--Notez bien, jeune homme, reprit le cadi, qu'il est contraire à mes principes d'accepter le moindre présent; si je reçois de l'argent, c'est à un point de vue tout spécial; je n'accepterai votre offre que si je puis vous donner l'équivalent de votre argent.

Cette réponse du cadi paraissait juste et elle embarrassa le jeune homme; cependant, comme il désirait avant tout accomplir la volonté de son père, il insista auprès du cadi.

--Monsieur le juge, reprit-il, si vous me vendiez quelque chose, la volonté de mon père n'en serait pas moins respectée, il me semble?

--Ceci demande réflexion, reprit le cadi en regardant tout autour de lui comme s'il cherchait quel objet il pourrait vendre au jeune homme en respectant la volonté du testament.

Il réfléchit longtemps; soudain, une idée lumineuse jaillit de son esprit: apercevant deux pieds de neige dans la cour devant sa maison, il dit au jeune homme:

--Je vais vous vendre de la neige, cette neige que vous voyez là; acceptez-vous le marché?

--Oui, répondit l'autre, comprenant que la neige ne représentait rien de précieux.

Le cadi établit un acte régulier dont les frais furent payés naturellement par l'acquéreur en plus des cent livres représentant le prix de la neige. Le jeune homme retourna chez lui, se deman-

dant, un peu soucieux, s'il avait strictement accompli la volonté de son père, car, après tout, le cadi ne lui semblait pas si méchant; n'avait-il pas en effet refusé énergiquement d'accepter l'argent sans un échange de bon aloi? Sa perplexité fut de courte durée.

Le second jour, de bon matin, le secrétaire du cadi vint trouver le jeune homme pour lui dire que son maître désirait le voir.

--Soit, j'irai le trouver, répondit le jeune homme.

--Non, dit le secrétaire, j'ai l'ordre de vous ramener avec moi.

Le jeune homme résista, mais le secrétaire insista. Ce dernier l'emporta enfin et tous deux se mirent en route.

--Que me voulez-vous, cadi Effendi? demanda le jeune homme.

--Soyez le bienvenu, répondit le cadi, je vous ai prié de venir, parce que votre neige me gêne beaucoup dans ma cour. Les autorités ne veulent plus en supporter la responsabilité. C'est un dépôt dangereux, on ne peut pas le mettre en sûreté comme un autre objet de valeur. De plus, elle encombre la route sur laquelle chacun a le droit de circuler. Que s'en suit-il? Votre neige sera piétinée ou volée, ou bien elle fondra et toute la responsabilité en pèsera sur moi. C'est ce que je veux éviter, aussi je vous prie d'enlever votre neige.

--Mais, cadi Effendi, répliqua le jeune homme, qu'à cela ne tienne, laissez-la fondre, laissez-la voler ou piétiner, je ne vous en réclamerai pas la valeur.

--Pas le moins du monde, dit le cadi, vous n'avez pas le droit d'obstruer ainsi la voie publique; faites-moi le plaisir d'enlever votre neige ou je me verrai dans l'obligation de vous mettre en prison et de vous rendre responsable du gaspillage d'une propriété que vos héritiers pourront revendiquer un jour ou l'autre.

--Faites-la balayer, reprit le jeune homme, j'en supporterai les frais.

--Par exemple, répondit le cadi indigné, me prenez-vous pour votre domestique? Vous n'avez pas l'air de vous douter que ce balayage coûterait encore fort cher.

--J'en paierai la dépense, quelle qu'elle soit, répéta le jeune homme.

--Eh bien, elle se montera à vingt livres, dit le cadi.

--Je les paierai, répondit le jeune homme.

C'est ainsi que le cadi extorqua vingt livres supplémentaires au fils du défunt.

Pourtant le jeune homme se déclara satisfait. Il fut enchanté de trouver en la personne de ce cadi un homme dont la bassesse de caractère lui permettait d'accomplir la volonté de son père.

Après cette expérience, le jeune homme se mit à la recherche de l'homme stupide pour accomplir la deuxième clause du testament de son père. Cette fois il limita ses recherches à la cité de Stamboul, qu'il habitait. Il montait la rue qui mène à la Sublime Porte lorsqu'il entendit résonner l'écho d'un brillant orchestre. Il se dirigea du côté de la musique; arrivé à une petite distance, il aperçut une grande procession avec un déploiement de soldats.

Un homme très âgé, revêtu d'un magnifique uniforme, montait un cheval arabe, dont la robe était d'une blancheur immaculée. Une quantité de décorations de toutes tailles et de toutes couleurs couvrait la poitrine de ce vieillard. Le harnachement du cheval était constellé de broderies d'or.

Une douzaine de hauts fonctionnaires du gouvernement d'Amurath III entouraient le vieillard; eux aussi portaient des vêtements magnifiques; ils étaient revenus récemment du Caucase avec un chargement de richesses et ils profitaient de cette occasion aujourd'hui pour exhiber leurs longues robes et leurs bijoux; ils portaient tous des uniformes merveilleusement brodés et montaient des chevaux superbes; une immense multitude les suivait. Tous les habitants de Galata et de Stamboul s'étaient réunis pour jouir de ce spectacle. Un murmure de peut-être soixante dialectes s'élevait de cette foule bigarrée. Le fils de Mustapha se mit à suivre la procession.

Il demanda à un piéton coiffé d'un turban vert, qui était assis sur une fontaine, ce que signifiait cette procession. L'autre lui apprit que le vieillard était le nouveau grand vizir d'Amurath; ce vizir venait d'être nommé et il allait prendre possession de son poste. Suivant la solennité d'usage, on escortait toujours ainsi les grands vizirs.

Lorsque la procession arriva à la Sublime Porte, le grand vizir descendit de cheval sur le seuil de la porte; là, chose étrange à dire, se trouvait un grand plateau et sur ce plateau une tête humaine fraîchement décapitée. Cette vue, bien faite pour donner la chair de poule, frappa d'horreur le jeune homme; recouvrant peu à peu ses sens, il demanda ce que signifiait cet usage. On lui ap-

prit que la tête sanglante était celle du précédent grand vizir qui avait été décapité pour expier un méfait.

--La tête de son successeur figurera-t-elle aussi un jour sur le plateau? demanda le jeune homme à un soldat qui maintenait l'ordre de la procession.

--De nos jours il est difficile d'y échapper, répondit le soldat.

Après cela le jeune homme posa immédiatement d'autres questions; il se mit à la recherche du kiahaja du nouveau grand vizir (car tout grand vizir a un factotum); il trouva le kiahaja et le pria de remettre au grand vizir les cent livres léguées par son père.

Le kiahaja, après avoir fait décliner au jeune homme ses nom et qualités, reçut l'argent et le remit plus tard au grand vizir. Ce grand fonctionnaire n'en croyait pas ses yeux.

--Quel ami, demanda-t-il, peut bien me laisser cet argent et pourquoi ce legs?

Il fit ensuite appeler le jeune homme et le questionna sur son père. Le fils répondit:

--Mon père s'appelait Mustapha, il habitait près de la Porte d'Or, mais vous ne le connaissiez pas, maître.

--Lui me connaissait-il?

--Non, Seigneur, répondit le jeune homme.

--Mais alors pourquoi ce legs en ma faveur?

Le fils raconta l'histoire au grand vizir et lui avoua qu'il ne lui paraissait pas possible de trouver un homme plus stupide et plus

idiot que lui; voilà pourquoi les cent livres léguées par son père devaient revenir à ce haut fonctionnaire.

Cette révélation stupéfia le grand vizir qui demanda:

--Comment savez-vous que je suis si stupide? Ni vous ni votre père ne me connaissiez.

--Votre acceptation du poste de grand vizir en présence de la tête décapitée de votre prédécesseur en dit assez long. Inutile de fournir d'autres explications.

A ces mots le grand vizir resta coi; ne trouvant pas de réponse plausible, il saisit sa barbe à pleines mains, la tira et réfléchit quelques instants. S'adressant au jeune homme il lui dit:

--Fils du grand et sage Mustapha, faites-moi le plaisir d'accepter d'être mon hôte ce soir; demain matin j'aurai un petit entretien avec vous.

Le jeune homme accepta l'invitation. Le lendemain le grand vizir le fit demander et lui apprit qu'il allait se rendre au palais d'Amurath, à la pointe de Seraglio. Il pria le jeune homme de l'accompagner. Celui-ci essaya de refuser, mais en vain, car le grand vizir l'entraîna avec lui.

Arrivé au palais, le grand vizir va droit au chef des Eunuques et s'adressant à ce superbe Arabe:

--Votre Grandeur, dit-il, je sais que Sa Majesté, en me confiant le poste très recherché de grand vizir, m'a fait le plus grand honneur du monde; je lui voue une profonde reconnaissance pour cette rare distinction. Cependant, Excellence, ce jeune homme que vous voyez est venu me trouver aujourd'hui et il m'a tenu un

langage tel que je suis décidé à donner ma démission; je me sens incapable de servir Sa Majesté avec le dévouement qu'elle mérite.

L'Eunuque resta pétrifié: c'était la première fois qu'un grand vizir osait parler de démission. L'acte du grand vizir parut si étrange à l'Eunuque que celui-ci se rendit immédiatement chez le Sultan pour lui faire son rapport. Le Sultan fut aussi stupéfait qu'indigné et manda aussitôt le grand vizir avec son jeune acolyte. Quand ils arrivèrent en présence d'Amurath, ils le trouvèrent de plutôt mauvaise humeur.

Les Janissaires avaient conspiré contre lui; sa femme, sa sœur et sa mère, sur lesquelles il comptait pour soulager sa santé précaire et sa détresse mentale, avaient en vain essayé de le calmer et d'apaiser sa colère. Son visage pâle devint écarlate de rage.

S'adressant avec fureur au grand vizir:

--Comment se fait-il, coquin, que vous osiez parler de votre démission?

--Majesté, reprit le grand vizir, je sais parfaitement que je commets un acte téméraire, mais c'est ce jeune garçon (et ce disant il montra du doigt le jeune homme) qui m'y oblige. Si Votre Majesté désire connaître les raisons impérieuses auxquelles je cède, qu'Elle daigne interroger ce jeune homme. Lorsque Votre Majesté connaîtra ces motifs, Elle comprendra que je suis l'homme le plus stupide de son empire et qu'il serait contraire à sa dignité de me conserver plus longtemps comme son représentant immédiat.

Le jeune homme est ensuite appelé; il raconte son histoire. Le sultan sourit et finit par céder au sentiment de justice inné en lui.

Il décrète par un iradé spécial que désormais aucun grand vizir ne serait plus décapité.

QUELQUES HÉROS D'OCCASION

Dès mon enfance, j'avais pris l'habitude de lire un certain choix d'anecdotes contées par un fabuliste célèbre avec autant de «brio» que de subtilité; j'aimais ces anecdotes, car elles me donnaient des enseignements précieux tout en me causant un vif plaisir. Ce livre était toujours à portée de ma main: toutes les fois que mon esprit pessimiste broyait du noir sur le compte du genre humain, j'avais recours à ces anecdotes et leur lecture chassait mes amères pensées; toutes les fois que je me sentais égoïste, en proie à des sentiments bas, je me tournais vers mon livre et je lui demandais de m'apprendre à vaincre ces mauvais penchants. Maintes fois j'ai désiré que le récit de ces charmantes anecdotes pût se prolonger au lieu de s'arrêter après un heureux dénouement naturel. Ce désir devint si impérieux que je pris le parti de le satisfaire et de compléter ces anecdotes en me mettant à la recherche de la partie qui leur manquait.

A grand'peine et après de pénibles recherches, je parvins à ce résultat; aujourd'hui, je vais vous exposer chaque anecdote l'une après l'autre en la faisant suivre de la contre-partie que mes investigations ont fini par découvrir.

LE CANICHE RECONNAISSANT

Un jour un brave médecin, trouvant sur le grand chemin un caniche égaré avec une patte cassée, transporta chez lui le pauvre animal et, après avoir pansé et bandé son membre fracturé, il remit l'exilé sur le grand chemin, lui rendit la liberté et n'y pensa plus. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en ouvrant sa porte un

beau matin, deux ou trois jours plus tard, il se trouva en présence du caniche reconnaissant qui l'attendait patiemment en compagnie d'un autre chien égaré dont une patte venait également d'être cassée.

Le brave médecin soulagea immédiatement l'animal en détresse, et ne manqua pas d'admirer l'infinie bonté de la Providence qui n'hésitait pas à se servir d'un instrument aussi humble qu'un pauvre caniche abandonné, pour prouver à l'humanité que... etc., etc.

Le lendemain matin le bienfaisant médecin trouva devant sa porte les deux chiens frétillant de reconnaissance, mais accompagnés de deux autres chiens estropiés. Il pansa rapidement leurs blessures et les laissa repartir, de plus en plus émerveillé de la prévoyante bonté de la Providence. Le lendemain, les quatre chiens rafistolés étaient assis devant sa porte; à côté d'eux quatre autres chiens estropiés imploraient son assistance. Il opéra comme le jour précédent.

Le lendemain seize chiens, dont huit fraîchement estropiés, l'attendaient devant sa porte en barrant le trottoir; des badauds faisaient cercle autour d'eux et les regardaient. A midi toutes les pattes cassées se trouvaient remises, mais à la pieuse admiration du brave médecin se mêlait cette fois une légère note profane.

Le soleil se leva de nouveau, réchauffant de ses rayons trente-deux chiens, dont seize avec la patte cassée occupaient le trottoir, et dont les seize autres encombraient la rue. Les spectateurs humains se tenaient groupés où ils pouvaient. Les cris des blessés, les chaleureux remerciements des chiens guéris, les commentaire

variés des badauds attroupés produisaient un vacarme étourdissant et toute cette foule interrompait le trafic de la rue.

Le brave médecin se fit assister à ses frais par deux étudiants en médecine et il accomplit pendant toute la journée sa tâche bienfaisante.

Mais tout ici-bas a une limite. Lorsque le lendemain matin le généreux médecin aperçut à la pointe du jour une multitude de chiens hurlant et geignant de plus en plus compacte, il s'écria: «J'aurais dû m'en douter plus tôt, les livres m'ont induit en erreur: ils racontent toujours le joli côté de l'histoire et s'en tiennent là. Passez-moi mon fusil, en voilà assez maintenant.»

Il sortit avec son arme et vint à marcher par mégarde sur la queue du premier caniche qu'il avait soigné; ce dernier le mordit violemment à la jambe.

La grande et belle action que ce caniche avait commise en amenant au docteur ses camarades estropiés venait de chavirer sa mentalité et de le rendre fou.

Un mois plus tard, le bienveillant médecin se tordait dans les atroces douleurs de l'hydrophobie. Il appela à son chevet ses amis désolés et leur dit: «Méfiez-vous des livres: ils ne vous content que la moitié de l'histoire. Toutes les fois qu'un pauvre diable implore votre assistance et que vous vous demandez, anxieux, quel sera le résultat de votre intervention, accordez-vous le bénéfice du doute et tuez le quémandeur.»

Ce disant, il se tourna vers la muraille et rendit son âme à Dieu.

L'AUTEUR BIENVEILLANT

Un pauvre et jeune littérateur débutant avait essayé en vain de faire accepter ses manuscrits. De guerre lasse, sentant que bientôt il allait mourir de faim si le sort continuait à s'acharner contre lui, il alla trouver un auteur célèbre et lui exposa sa situation en implorant de lui conseil et assistance. Le brave auteur mit immédiatement de côté ses propres feuillets et commença à parcourir les manuscrits du jeune écrivain découragé.

A la fin de sa lecture il donna une cordiale poignée de main au jeune homme et lui dit: «Votre travail mérite un plus long examen, revenez me voir lundi.»

Au jour dit, le célèbre auteur, un aimable sourire aux lèvres, ouvrit sans mot dire un magazine qui, encore humide, revenait à l'instant de l'imprimerie. Quelle ne fut pas la stupeur du jeune homme lorsqu'il reconnut son propre article sur l'une des pages: «Comment pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnaissance pour votre générosité? dit-il en tombant à genoux et en éclatant en sanglots.--Le grand auteur était le célèbre Snodgrass; le pauvre et jeune débutant tiré de la misère et de l'obscurité devint plus tard le célèbre Snagsby.

Concluons de cette histoire qu'il faut prêter une oreille charitable à tous les débutants qui implorent votre assistance.

SUITE

La semaine suivante, Snagsby revint avec cinq manuscrits refusés. Le grand auteur fut un peu surpris, car à son sens le jeune écrivain n'avait besoin que d'un léger coup d'épaule pour le mettre en évidence. Il consentit cependant à parcourir ses ma-

nuscrits, supprimant des fleurs de rhétorique inutiles, des qualificatifs forcés et exagérés; après cet allègement, il réussit à faire accepter deux des articles.

Une semaine plus tard, Snagsby, reconnaissant, arriva avec un nouveau bagage de manuscrits. Le célèbre auteur avait éprouvé une vive satisfaction la première fois qu'il était venu en aide avec succès au jeune débutant, et il s'était félicité de sa généreuse action. Mais cette fois son enthousiasme se ralentit. Pourtant il lui parut impossible de repousser ce jeune écrivain qui se cramponnait à lui avec tant de confiance et de simplicité.

Le fin mot de tout ceci fut que le célèbre auteur se trouva complètement empêtré de ce débutant. Tous ses efforts généreux pour alléger le bagage de Snagsby restèrent infructueux; il dut chaque jour lui prodiguer ses conseils, ses encouragements, solliciter l'acceptation de ses manuscrits et même les retoucher pour les rendre présentables.

Lorsqu'un beau jour le jeune aspirant prit enfin son vol, il s'acquit une renommée subite en décrivant la vie privée du célèbre auteur avec une verve si caustique, si mordante et si humoristique que le livre se vendit d'une façon prodigieuse et que ce succès jeta la consternation dans l'âme du grand auteur mortifié.

En rendant son dernier soupir il murmura: «Hélas! les livres m'ont trompé; ils ne disent jamais que la moitié de l'histoire. Méfiez-vous, mes amis, des jeunes auteurs débutants. Que l'homme présomptueux ne s'avise jamais de secourir celui que Dieu a condamné à mourir de faim.»

LE MARI RECONNAISSANT

Un jour une dame traversait en voiture avec son jeune enfant la rue principale d'une grande ville, lorsque les chevaux prirent peur et s'emportèrent; le cocher fut précipité à bas de son siège, tandis que la dame et son fils restaient dans l'intérieur de la voiture, paralysés de terreur. Mais un brave jeune homme qui conduisait une voiture d'épicerie se jeta à la tête des animaux affolés et réussit à arrêter leur course au péril de sa vie.

La dame reconnaissante prit le nom de son bienfaiteur et, de retour chez elle, s'empressa de raconter à son mari l'acte héroïque du jeune homme.

Le mari écouta cet émouvant récit et rendit grâce au ciel qui avait permis à ces deux êtres si chers à son cœur d'échapper à ce grand danger; il fit ensuite appeler le brave jeune homme et glissant dans sa main un chèque de cinq cents dollars, il lui dit: «Prenez ceci en récompense de votre belle action, William Ferguson; si vous avez jamais besoin d'un ami, souvenez-vous que Thomson Mac Spadden voue à son bienfaiteur une reconnaissance éternelle.»

Nous conclurons de ceci qu'un bienfait n'est jamais perdu.

SUITE

William Ferguson vint trouver la semaine suivante M. Mac Spadden et le pria d'user de son influence pour lui obtenir un emploi plus rémunérateur (il se sentait capable d'exercer un métier plus élevé que celui de conducteur de voiture).

M. Mac Spadden lui obtint une place de commis avec un bon salaire. Sur ces entrefaites, la mère de Ferguson tomba malade et William supplia M. Mac Spadden de vouloir bien la recueillir

chez lui. M. Mac Spadden y consentit. Avant peu, la mère de William se plaignit d'être séparée de ses plus jeunes enfants, Marie, Julia et le petit Jim. M. Mac Spadden les fit venir sans hésiter.

Un beau jour, que Jim était resté seul à la maison, il s'introduisit dans le salon, et en moins de trois quarts d'heure il mit à sac avec son couteau la soie du mobilier qui valait plus de 10.000 dollars. Deux jours plus tard, il dégringola de l'escalier et se rompit le cou; dix-sept membres de sa famille envahirent la maison pour assister à ses funérailles. Ils s'y trouvèrent si bien qu'ils établirent leur quartier général dans la cuisine et qu'ils demandèrent aux Mac Spadden de trouver pour chacun d'eux des emplois appropriés à leurs capacités.

La vieille femme buvait comme un trou et jurait comme un possédé. Mais les Mac Spadden reconnaissants estimèrent qu'en souvenir de ce que son fils avait fait pour eux ils devaient chercher à corriger cette femme de ses défauts.

William revint souvent solliciter des emplois de plus en plus lucratifs; le brave M. Mac Spadden se mit en quatre pour les lui procurer; il poussa même la bonté jusqu'à faire entrer William au Collège; mais aux premières vacances le jeune héros demanda à partir en Europe pour sa santé. Cette fois M. Mac Spadden se révolta contre son tyran et refusa carrément. La mère de William Ferguson en fut si stupéfaite qu'elle laissa tomber par terre sa bouteille de gin et qu'elle en resta bouche bée. Lorsqu'elle revint de sa stupeur elle balbutia: «Est-ce là votre reconnaissance? Que seraient devenus votre femme et votre enfant sans le dévouement de mon fils?»

William ajouta: «Elle est jolie, votre reconnaissance. Ai-je sauvé oui ou non la vie de votre femme!» Sept de ses parents jaillirent de la cuisine et s'écrièrent en chœur: «En voilà de la reconnaissance!»

Les sœurs de William protestèrent à leur tour et s'exclamèrent: «Elle est fameuse, sa reconnais... Mais elles furent interrompues par leur mère qui se mit à sangloter en balbutiant: «Et dire que mon pauvre petit Jim a perdu la vie au service d'un tel reptile!»

Cette fois l'exaspération de Mac Spadden atteignit son comble; il s'écria avec colère: «Sortez de ma maison, bande de mendiants et d'ingrats; j'ai été trompé par les livres, mais cela ne m'arrivera plus, je vous en réponds!» Puis se tournant vers William il lui cria: «C'est vrai, vous avez sauvé la vie de ma femme, mais le premier individu qui recommencera périra sur l'heure de ma propre main.»

Comme je ne suis pas un clergyman, je fais mes citations à la fin de mon sermon au lieu de les présenter au commencement. J'emprunte mon texte aux mémoires du président Lincoln parus dans la Revue mensuelle:

--L'acteur J. H. Hackett, dans son rôle de Falstaff, excita l'admiration du président Lincoln. Ce dernier, pour témoigner à l'acteur sa satisfaction, lui écrivit un mot aimable.

M. Hackett, en retour, envoya au président un livre quelconque, probablement de sa composition, puis il échangea quelques lettres avec le président.

Un soir, très tard, ayant complètement oublié cet épisode, je me rendis à la Maison Blanche, convoqué par le président: en entrant dans le cabinet de M. Lincoln, j'aperçus, à ma grande surprise, H. Hackett qui attendait une audience dans l'antichambre. Le président me demanda s'il y avait quelqu'un de l'autre côté de sa porte; je lui répondis que Hackett s'y trouvait. D'un air maussade il me dit: «Je ne puis le recevoir, non, décidément non, j'espérais bien qu'il était parti!» Puis il ajouta: «Ceci vous prouve l'inconvénient qu'il y a à se créer des amis dans ma situation. Vous savez combien j'appréciais Hackett comme acteur; je ne me suis d'ailleurs pas privé de le lui écrire; il m'a envoyé ce livre et je pensais que nous en resterions là; mais, parce que nous avons échangé quelques lettres amicales, il profite de cette circonstance pour m'adresser une requête: devinez ce qu'il me demande? Il veut tout bonnement que je le nomme «consul à Londres»; le pauvre cher homme!»

Je vous ferai observer, en terminant, que l'histoire de William Ferguson est parfaitement véridique et qu'elle concerne quelqu'un de ma connaissance (j'ai modifié quelques détails pour empêcher William de se reconnaître).

Tous ceux qui lisent cet article ont sans contredit, à certain moment de leur existence, joué le rôle de «héros d'occasion». Je voudrais bien savoir combien, parmi ces lecteurs, sont disposés à parler de cet épisode et combien aimeraient à se souvenir des conséquences qu'il entraîna?

A LA CURE D'APPÉTIT

CHAPITRE PREMIER

Cet établissement se nomme Hochberghaus et est situé en Bohême, à une petite journée de voyage de Vienne. Naturellement c'est un sanatorium, car l'empire d'Autriche regorge de ces établissements bienfaisants qui distribuent généreusement la santé au monde entier. Les eaux de cet empire ont toutes des propriétés médicinales. Mises en bouteilles, on les expédie dans le monde entier; quant aux natifs, ils boivent de la bière; ceci à première vue paraît un sacrifice méritoire, mais les étrangers qui ont bu à Vienne de la bière changent facilement d'opinion. Je veux surtout parler de la bière Pilsner que l'on déguste dans une petite taverne d'une ruelle obscure du premier arrondissement. (Le nom de cette taverne m'échappe, mais on peut facilement la retrouver; il suffit de demander l'église grecque; arrivé là, vous longez ce monument à droite, et la maison voisine est cette petite taverne.) Dans cette ruelle, aucun trafic, aucun bruit, on y trouve l'illusion d'un dimanche perpétuel; cette taverne se compose de deux petites salles à plafond bas soutenu par des voûtes massives; les voûtes et plafonds sont blanchis à la chaux; on se croirait presque dans les cellules des donjons d'une bastille. L'ameublement est des plus simples, très modeste et sans la moindre ornementation. Pourtant les consommateurs y trouvent une grande compensation, car la bière qu'on y boit est incomparable et aucune bière du monde ne peut rivaliser avec elle. Dans la première salle, vous trouverez douze ou quinze dames et messieurs; dans l'autre une douzaine de généraux et d'ambassadeurs. On peut vivre des mois à Vienne sans entendre parler de cet établissement, mais quiconque le connaît et l'a expérimenté ne peut plus s'en déshabituer.

Mais revenons à notre sujet: au sanatorium. Tous les gens mal portants devraient élire domicile à Vienne et y établir leur quartier général pour rayonner de là suivant leurs besoins sur les sanatoriums environnants. Ils feraient par exemple une fugue à Marienbad pour se débarrasser de leur embonpoint, à Carlsbad pour leurs rhumatismes, à Kaltenleutgeben pour une cure d'eau destinée à chasser à tout jamais leurs autres maladies. C'est si commode! Vous pouvez de Vienne envoyer un projectile dans Kaltenleutgeben avec un fusil calibre 12; là, en moins d'une heure, par des trains étonnamment lents, vous pouvez oublier dans des collines boisées et dans des sentiers ombragés la clarté fatigante et la grosse chaleur de la ville; vous pouvez trouver un air pur et frais, le concert des oiseaux, le repos et le calme du paradis.

A proximité de Vienne, il existe une multitude d'autres sanatoriums tous plus charmants les uns que les autres. Vienne est située au centre d'un magnifique amphithéâtre de montagnes couvertes de lacs et de forêts; vraiment aucune autre ville ne jouit d'une position aussi heureuse.

Le sanatorium de Hochberghaus représente un bâtiment de grande dimension planté solitairement au sommet d'une montagne couverte de forêts épaisses. C'est un établissement pour l'appétit, et les gens qui ont perdu leur appétit viennent là pour le retrouver. A mon arrivée, le professeur Haimberger me prit à part dans son cabinet de consultation et me posa les questions suivantes:

--Il est six heures. Quand avez-vous pris votre dernier repas?

--A midi.

--Qu'avez-vous mangé?

--Presque rien.

--Qu'y avait-il sur la table?

--Les mets habituels.

--Côtelettes, poulets, légumes, etc.?

--Oui, mais ne m'en parlez pas, cela m'exaspère.

--En êtes-vous dégoûté?

--Oh! oui, effroyablement: je voudrais qu'on ne m'en parlât plus jamais.

--La simple vue de la nourriture vous écœure, n'est-ce pas!

--Plus que cela, elle me révolte.

Le docteur réfléchit un instant, puis prenant un long menu, il le parcourut lentement des yeux.

--Je pense, dit-il, que vous désirez plutôt manger des... mais, tenez, choisissez vous-même.

Je jetai un coup d'œil sur cette liste et mon estomac se souleva d'horreur: de toutes ses combinaisons barbares à jamais inventées, celle-là était certainement la plus atroce. En tête du menu je lus: gras-double coriace, avancé, assaisonné à l'ail; au milieu de ce menu, mes yeux tombèrent sur: jeune chat, vieux chat, chat en salmis; au bas je lus: bottes de matelot frottées au suif et servies crues.

Je ne pus m'empêcher de dire au docteur:

--Je ne comprends pas que vous preniez en plaisantant un cas aussi sérieux que le mien. Je suis venu ici pour retrouver de l'appétit et non pour perdre le peu qui me reste.

Il me répondit gravement:

--Je ne plaisante pas; pourquoi plaisanterais-je?

--Mais je ne puis manger ces horreurs!

--Pourquoi pas? me demanda-t-il avec une naïveté admirable.

--Pourquoi pas? parce que, docteur, depuis des mois je ne puis rien supporter de plus substantiel que des omelettes et des flans. Vos plats innommables...

--Oh! vous arriverez à les aimer. Ils sont très bons, il faut que vous en mangiez; c'est le règlement de mon établissement et je ne tolérerai aucune infraction.

--Dans ce cas, docteur, répondis-je en souriant, vous ne m'empêcherez pas de partir, je pense; je m'en vais.

Il parut froissé et me dit sur un ton qui changea l'aspect des choses:

--J'espère bien que vous ne me causeriez pas ce préjudice. Je vous ai accepté dans mon établissement en toute confiance; vous ne me ferez pas pareil affront; ce sanatorium est mon gagne-pain; si vous partiez d'ici avec le triste appétit que vous avez actuellement, on le saurait, et on ne manquerait pas de dire que ma cure n'a pas réussi pour vous; les gens en concluraient que les autres cas doivent ressembler au vôtre. Vous ne partirez pas; vous ne me ferez pas cet affront!

Je lui présentai des excuses et lui promis de rester.

--A la bonne heure, j'étais sûr que vous ne partiriez pas et que vous ne retireriez pas le pain de la bouche de mes enfants.

--Votre famille mange donc ces mets abominables?

--Ma famille! naturellement non.

--Ah! et vous?

--Moi non plus.

--Ah! je commence à comprendre. Vous êtes comme les médecins qui se gardent bien de suivre leurs ordonnances.

--Il ne s'agit pas de cela. Vous n'avez pas mangé depuis six heures, voulez-vous souper maintenant ou plus tard?

--Je n'ai pas faim. Mais peu m'importe l'heure, je voudrais seulement ne plus penser à manger. C'est à peu près l'heure à laquelle je prends mon souper, et la régularité m'est recommandée par tous les médecins, soit, je vais essayer de grignoter un peu, mais j'aurais besoin d'un stimulant.

Le docteur me tendit son odieux menu.

--Choisissez, à moins que vous ne préfériez prendre votre repas plus tard.

--Oh! voyez-vous, montrez-moi le chemin de ma chambre, je vous prie, je ne puis me soumettre à votre règlement.

--Attendez un instant avant de prendre une décision définitive; voici un autre règlement: si vous choisissez immédiatement, on vous apportera de suite les plats que vous désignerez sur le

menu; mais si vous différez, il vous faudra attendre mon bon plaisir. Vous ne pouvez manger un plat de ce menu sans ma permission.

--Dans ce cas montrez-moi ma chambre et envoyez la cuisinière se coucher, car rien ne presse pour moi.

Le professeur me fit monter l'escalier et me désigna un appartement très confortable se composant d'un petit salon, d'une chambre à coucher, d'une salle de bains.

Les fenêtres donnaient sur un paysage verdoyant sur des prés, des vallons, et des collines couvertes de forêts. Dans le salon j'aperçus beaucoup de livres sur une étagère. Le professeur me dit qu'il allait me laisser seul et il ajouta:

--Fumez, lisez tant qu'il vous plaira, buvez autant d'eau que vous voulez. Quand vous sentirez la faim, sonnez et commandez; je déciderai alors si on doit ou non exécuter vos ordres. Votre cas est mauvais et très enraciné; je crois que les quatorze premiers plats du menu sont trop délicats et ne vous conviendraient pas. Je vous demande comme grande faveur de vous en abstenir et de ne pas les commander.

--Rassurez-vous, et ne vous mettez pas martel en tête à ce sujet. Avec moi vous allez faire des économies; l'idée d'amuser l'appétit d'un homme malade avec ce menu à peine digne d'une buse est une pure insanité.

Je lui fis cette observation avec amertume, car je me sentais outré de ces procédés barbares qui équivalaient à un assassinat d'un nouveau genre. Le docteur parut mécontent, mais non of-

fensé; il posa le menu sur la commode à la tête de mon lit et à portée de ma main, et ajouta:

--Votre cas n'est pas un des pires que j'aie rencontrés, pourtant je le considère comme grave, et il exige un traitement énergique. Je vous demande donc de restreindre votre appétit et de ne considérer aucun plat avant le numéro 15 du menu.

Il me quitta; je commençai à me déshabiller, car j'étais éreinté et je tombais de sommeil. Je dormis 15 heures et me réveillai bien reposé à 10 heures du matin. Le café de Vienne! Je pensai dès mon réveil à cette jouissance incomparable, à ce délicieux café à côté duquel tous les autres cafés d'Europe et des hôtels américains sont de la détestable lavasse. Je sonnai et commandai un café avec du pain viennois, autre délicieuse invention. Le garçon me parla à travers le guichet pratiqué dans la porte, et me dit de consulter le menu. Je le congédiai immédiatement. Après mon bain je m'habillai et me préparai à faire un tour de promenade; je trouvai la porte fermée, j'étais bel et bien bloqué. Je sonnai: le garçon arriva et m'expliqua que, d'après le règlement, les patients ne pouvaient sortir avant le premier repas. Je n'avais jamais éprouvé auparavant l'envie de sortir, mais cette fois c'était différent. Rien ne vous donne envie de prendre l'air comme la réclusion.

A deux heures de l'après-midi je n'avais rien mangé depuis 26 heures; j'avais bien quelquefois senti la faim, mais cette fois je m'aperçus que j'éprouvais une véritable fringale avec un grand F.

Pourtant, je ne me sentais pas assez affamé pour affronter l'odieux menu. Pour faire bonne contenance j'essayai de lire et de fumer; les livres à ma disposition ne parlaient que de naufrages,

de gens perdus dans le désert, enfouis sous des éboulements de mines; de gens mourant de faim dans des villes assiégées; les plats les plus immondes avec lesquels les hommes affamés assouvissent leur faim en pareil cas défilèrent devant mes yeux. Au début ces récits me soulevèrent le cœur; au bout de quelques heures, ils me produisirent une impression moins répugnante, et je me surpris même à claquer des lèvres en pensant à ces mets odieux. Après 45 heures de jeûne, je tirai vigoureusement la sonnette et je commandai le second plat du menu: une espèce de compote composée de caviar et de goudron. On me le refusa encore. Pendant les 15 heures qui suivirent, je tirai la sonnette et commandai successivement un plat en suivant la liste de haut en bas. Toutes les fois j'éprouvai un refus: en arrivant au nº 15 je me sentis rassuré et mon cœur se mit à battre de plus en plus vite à mesure que mon espoir augmentait. Je n'avais pas mangé depuis 60 heures, mais je me sentais sûr de la victoire; je commandai donc le nº 15: jeune poulet bouilli dans l'œuf, six douzaines servies chaudes et sentant bon! Un quart d'heure après ce plat arrivait escorté du docteur qui se frottait les mains de joie. Il me dit avec excitation:

--En voilà une cure, une vraie cure! je savais bien que j'y arriverais, ma méthode ne manque jamais le but; eh! bien, vous avez retrouvé votre appétit, vous le reconnaissez; dites-le moi pour me faire plaisir.

--Apportez-moi vos saletés maintenant; je puis manger tout ce qui figure sur votre menu.

--Voilà qui est superbe! je savais bien que mon système est infaillible. Comment trouvez-vous ces oiseaux?

--Je n'ai jamais rien mangé d'aussi délicieux et pourtant en principe je n'aime pas la volaille. Voyez-vous, ne m'interrompez pas, ne me faites pas perdre une seule bouchée.

--La cure est parfaite, reprit le docteur, tout danger a disparu maintenant; laissez de côté la volaille, je vais vous faire apporter un bifteck. Le bifteck vint; gros à ne pas tenir dans un panier, avec des pommes de terre, du pain viennois et du café. Je mangeai à pleines dents ce repas bien digne de tous les sacrifices que j'avais faits pour le mériter et je laissai tomber des larmes de reconnaissance dans la sauce. C'étaient des larmes de reconnaissance à l'égard du docteur qui venait de me rendre une petite dose du sens commun sorti de mon esprit depuis tant d'années.

CHAPITRE II

Il y a trente ans de cela, le professeur Haimberger faisait un long voyage sur un bateau à voiles; il y avait 15 passagers à bord. Le service courant de table était ainsi réglé: à 7 heures du matin une tasse de mauvais café prise au lit; à 9 heures déjeuner se composant de: mauvais café avec lait conservé, petit pain graisseux, friture, poisson salé. A 1 heure lunch avec: langue froide, jambon, bœuf conservé, petit pain graisseux. A 5 heures, dîner avec soupe épaisse aux pois, poisson salé, bœuf conservé chaud servi avec choucroute, porc bouilli garni de fèves, pudding. De 9 à 11 h. du soir souper consistant en thé, lait conservé, langue froide, jambon, pickles, biscuits de mer, huîtres aux vinaigres, pieds de cochon au vinaigre, os grillés, lapin sauté.

A la fin de la première semaine, personne ne mangeait plus à bord, tout le monde ne faisait plus que grignoter. Les passagers venaient à table sans appétit uniquement pour tuer le temps et parce qu'ils savaient qu'il faut manger à des heures régulières. Ce menu grossier et monotone les écœurait; chaque jour, on les voyait errer sur le navire sans appétit, bâillant à se décrocher l'estomac, de mauvaise humeur, maussades et silencieux. Parmi eux se trouvaient trois dyspeptiques avérés, au bout de trois semaines ils étaient devenus des ombres; il y avait aussi un invalide cloué sur son lit qui ne mangeait que du riz bouilli et ne pouvait supporter la nourriture ordinaire du bord. Survint un naufrage; les passagers furent recueillis dans les canots de sauvetage et durent se contenter de la portion congrue qui s'impose en pareil cas. A mesure que les provisions s'épuisaient, les appétits augmentaient. Lorsqu'il ne resta plus que du jambon cru et que la ration de chacun fut réduite à deux onces par jour, tous les passagers avaient un appétit merveilleux. Au bout de 15 jours les dyspeptiques, l'invalide et les passagères les plus difficiles mâchaient avec délice les bottes des matelots et se plaignaient qu'on ne leur en donnât pas à discrétion. Pourtant, quelques jours auparavant, ces mêmes passagers ne pouvaient supporter le fastidieux bœuf salé, la choucroute et les autres crudités qu'on leur servait à bord. Un navire anglais les recueillit. Au bout de 10 jours les 15 passagers étaient en aussi bon état qu'au moment du naufrage.

--Leur mésaventure ne leur a causé aucun tort, dit le professeur, le remarquez-vous?

--Oui.

--Vous en rendez-vous bien compte?

--Mais oui, je le crois.

--Vous paraissez hésiter et ne pas bien comprendre l'importance de ce fait; je vous répète qu'aucun d'eux n'a souffert de cette mésaventure.

--Je le comprends bien et je le trouve étonnant.

--Pas le moins du monde étonnant; rien de plus naturel; ils étaient soumis à une cure d'appétit naturelle, la meilleure et la plus sage au monde.

--Est-ce cet exemple qui vous a suggéré l'idée de votre traitement?

--Vous l'avez dit.

--Vous avez donné à ces gens une leçon bien précieuse.

--En effet, en ce qui concerne la santé et beaucoup d'autres choses, la moyenne des gens ne connaissent que ce qui se fait autour d'eux, et ils obéissent uniquement à de stupides préjugés; ils sont incapables de coordonner trois ou quatre faits et d'en tirer des conclusions; incapables d'observer par eux-mêmes, ils n'agissent que par routine et par imitation. Si ceux que nous appelons les animaux inférieurs étaient aussi stupides que l'homme, ils disparaîtraient tous de la terre en moins d'une année.

--Vos passagers n'ont donc pas profité de la leçon?

--Pas le moins du monde. A bord du navire anglais ils reprirent leurs repas réguliers et bientôt on les vit grignoter de nouveau sans appétit, dégoûtés de la nourriture, de mauvaise hu-

meur, l'air piteux, bâillant, jurant et grognant tout le long du jour.

--Ah! je comprends maintenant: votre théorie est...

--Bien simple. Ne mangez que quand vous aurez faim; si vous n'avez pas de goût pour la nourriture, réjouissez-vous et ne mangez que quand vous sentez une faim violente, alors vous éprouverez une grande jouissance et vous vous porterez merveilleusement.

--Dois-je observer une certaine régularité pour les heures de mes repas?

--Lorsque vous êtes en train de vaincre un mauvais appétit, la régularité n'est pas nécessaire; mais elle ne vous fera pas de mal aussi longtemps que votre appétit restera bon. Dès que votre appétit diminue, appliquez de nouveau le grand remède, c'est-à-dire le jeûne, long ou court suivant les besoins du cas.

--La meilleure nourriture, je suppose, est la plus saine?

--Toutes les nourritures sont saines, du moins suffisamment saines pour les gens qui en font usage. Que la nourriture soit raffinée ou grossière, elle aura toujours bon goût, et elle rassasiera son homme à condition qu'il surveille son appétit et qu'il s'impose un léger jeûne toutes les fois qu'il sent son appétit faiblir. Nansen était habitué à des menus très soignés, mais il ne souffrit nullement le jour où, à tous ses repas, il dut manger de la viande d'ours et cela pendant des mois; parce que son appétit se voyait toujours tenu en éveil par la difficulté de trouver régulièrement de la viande d'ours.

--Mais les docteurs ordonnent une nourriture délicate et recherchée à leurs malades.

--Ils ne peuvent faire autrement; car le malade est imbu d'idées préconçues et de superstitions, et ne consentirait jamais à se mettre à la diète. Il se croirait perdu s'il jeûnait.

--Cela l'affaiblirait, n'est-ce pas?

--Pas le moins du monde. Voyez plutôt les malades de notre naufrage: ils vécurent pendant 15 jours d'une pincée de jambon cru et de bottes de matelot à sucer; ils furent bien un peu affaiblis, mais ces privations ne leur firent aucun mal; elles les préparèrent à manger de bon cœur des plats plus substantiels, et leur valurent une robuste santé. Mais ils ne surent pas tirer profit de cet enseignement et ils restèrent des malades. Connaissez-vous le truc qu'emploient les docteurs de sanatorium?

--Quel est-il?

--Mon système repose sur la diète: cure de raisins, bains, cure de boue, tout cela se vaut. Le raisin, le bain et la boue ne sont là que pour la frime; la véritable cure s'opère par une diète subrepticement appliquée. Le malade est habitué à quatre repas, à des heures tardives; examinez avec moi le régime qu'il doit suivre au sanatorium: il se lève à 6 heures du matin, mange un œuf, se promène deux heures avec les autres malades, boit lentement un verre d'un liquide filtré qui sent la pourriture. Il se promène ensuite deux heures, mais seul; si vous lui parlez il vous répond d'un air préoccupé: «Mon eau! je promène mon eau pour la digérer; je vous en prie, ne m'interrompez pas»; et il continue à arpenter le terrain.

Il mange ensuite une feuille de rose sucrée, s'étend dans sa chambre pendant des heures dans le silence et la solitude les plus complets; il ne doit ni lire, ni fumer. Le docteur vient lui ausculter le cœur, lui tâter le pouls, la poitrine, le dos et l'estomac en écoutant tous ses battements dans un flageolet de deux sous; puis il fait préparer le bain du malade d'un demi-degré réaumur plus froid qu'hier. Après le bain, un autre œuf, un verre du même liquide infect à 3 ou 4 heures de l'après-midi, puis promenade solennelle suivant le rite non moins solennel. A six heures, dîner: un beignet et une tasse de thé. Repromenade.

A 8 1/2, souper; à 9 h., lit. Songez un peu à six semaines de ce régime! Il y a de quoi affamer un homme et le mettre en splendide forme. N'importe où, à Londres, à New-York, à Jéricho, ce régime produirait le même effet.

--Combien faut-il de temps pour mettre ici une personne en forme?

--Régulièrement il faudrait un jour ou deux, mais en fait il faut compter de une à six semaines, suivant le caractère et la mentalité du patient.

--Comment cela?

--Vous voyez là-bas cette foule de jeunes femmes qui jouent au foot-ball, boxent et sautent par-dessus des barrières? Elles sont ici depuis 6 ou 7 semaines; à leur arrivée elles ressemblaient à des spectres; elles avaient pour habitude de grignoter des friandises et des sucreries à heures fixes quatre fois par jour et ne se sentaient d'appétit pour rien. Je leur posai des questions et les enfermai dans leurs chambres; les plus frêles furent mises à la diète pendant 9 ou 10 heures, les autres pendant 12 ou 15 heures.

Bientôt elles me supplièrent, disant qu'elles souffraient énormément de nausées, de mal de tête. Il fallait les voir manger après cette réclusion! Je les laissai ensuite circuler dans la maison et prendre les 4 repas auxquels elles étaient habituées.

Au bout de 2 jours je dus intervenir, car leur appétit diminuait. Je fis sauter un repas; cela les rétablit vite; puis elles reprirent les quatre repas; je leur demandai de supprimer d'elles-mêmes un repas sans attendre mon intervention. Pendant 15 jours, ces personnes luttèrent, mais ne purent y arriver, car l'énergie leur manquait; mais maintenant elles ont acquis cette énergie et elles se portent à merveille; d'elles-mêmes, de temps à autre, elles suppriment un repas; elles pourraient en toute sécurité retourner guéries chez elles, mais elles ne se sentent pas encore assez sûres d'elles-mêmes, et elles préfèrent attendre un peu.

--Tous les cas ne sont pas identiques?

--Naturellement. Parfois un homme apprend ce truc en une semaine et il sait régler son appétit en supprimant fréquemment un repas sans s'en apercevoir.

--Mais pourquoi supprimer un repas tout entier au lieu d'une partie d'un repas?

--C'est un moyen mesquin et incomplet. Si votre estomac ne fait pas entendre un appel vigoureux, il vaut mieux le laisser tranquille et lui accorder un repos complet. Certaines personnes peuvent prendre plus de repas que les autres et s'en trouvent bien. Il y a autant d'espèces d'appétit que d'espèces de gens. Je vais vous montrer tout à l'heure un homme qui avait pour habitude de grignoter huit fois par jour. Je l'ai réduit maintenant à 6

repas par jour et il se porte à merveille. Combien de repas par jour prenez-vous?

--Autrefois, il y a 22 ans, je prenais un repas et demi; pendant ces deux dernières années, 2 et demi: café et petit pain à 9 heures, lunch à 1 heure, dîner à 8 heures.

--Autrefois vous preniez un repas et demi, c'est-à-dire café et petit pain à 9 heures, dîner le soir, et rien entre, n'est-ce pas?

--Parfaitement.

--Pourquoi avez-vous ajouté un repas?

--Pour obéir à ma famille, qui s'imaginait que j'allais me tuer.

--Vous trouviez suffisant un repas et demi par jour pendant 22 ans?

--Très suffisant.

--Votre mauvais état de santé actuel est dû à ce repas supplémentaire. Supprimez-le; vous mangez plus souvent que votre estomac ne vous le demande, cette nourriture se perd au lieu de vous profiter. Vous mangez moins maintenant en un jour à vos deux repas et demi qu'autrefois à un repas et demi.

--C'est très vrai, beaucoup moins, car autrefois mon dîner était très substantiel.

--Mettez-vous à un seul repas par jour, le dîner, pendant quelques jours, jusqu'à ce que vous éprouviez un appétit vigoureux, régulier et bien assis; ensuite adoptez en permanence un repas et demi par jour et n'écoutez pas les balivernes de votre famille. Quand vous éprouvez un malaise, particulièrement une at-

teinte de fièvre, ne mangez rien du tout pendant 24 heures; cela vous guérira et la diète triomphera du mal de tête le plus opiniâtre. Je ne connais pas de douleur de tête qui puisse résister à la diète absolue pendant 24 heures.

--C'est vrai, j'ai constaté ce fait bien des fois.

EXTRAIT DU TIMES DE LONDRES EN 1904

CHAPITRE PREMIER

Correspondance du Times.--Chicago, 1er avril 1904.

Je reprends ma conversation téléphonique interrompue hier.

Depuis plusieurs heures cette vaste cité ne cesse de parler de l'étrange incident mentionné dans mon dernier rapport.

Pour répondre à votre désir, je vais vous conter ce roman depuis son origine jusqu'à son dénouement. Par un concours de circonstances fortuites, j'ai moi-même joué un rôle personnel dans une partie de ce drame. La scène se passe à Vienne le 31 mars 1898 à 1 heure du matin. J'avais assisté dans la soirée à une réunion mondaine; vers minuit je m'en allai en compagnie des attachés militaires anglais, italien et américain; nous décidâmes de nous rendre chez le lieutenant Hillyer, attaché militaire américain, pour terminer la soirée et fumer ensemble quelques cigarettes.

En arrivant, nous trouvâmes plusieurs visiteurs qui nous avaient devancés: le jeune Chepannik, M. K. son bailleur de fonds, M. W., secrétaire de ce dernier, et le lieutenant Clayton,

appartenant à l'armée des Etats-Unis. A ce moment, la guerre était imminente entre l'Espagne et notre pays, et le lieutenant Clayton venait d'arriver en Europe chargé d'une mission militaire.

Je connaissais bien le jeune Chepannik et ses deux amis, et j'avais rencontré M. Clayton une ou deux fois à West-Point, quand il était à l'école des cadets. Ce dernier passait pour un officier capable, plutôt emporté de caractère et qui avait son franc-parler.

Cette réunion intime offrait un peu un but d'affaire: il s'agissait d'examiner la possibilité d'adapter le télélectroscope au service de l'armée. Ce projet semble étrange aujourd'hui, mais il n'en est pas moins vrai qu'à cette époque personne ne prenait au sérieux cette invention, à l'exception toutefois de son auteur. Même le bailleur de fonds de l'inventeur considérait cet instrument comme un curieux et bizarre jouet. Il en était tellement persuadé qu'il venait d'ajourner à la fin de ce siècle la mise en circulation publique de son invention, en la cédant à bail pour deux ans à un syndicat qui devait l'exploiter à l'exposition de Paris.

Au moment où nous entrions au fumoir, le lieutenant Clayton et Chepannik discutaient chaudement en allemand sur le télélectroscope. Clayton disait:

--Maintenant, vous connaissez ma façon de penser; et il accompagna cette déclaration d'un vigoureux coup de poing sur la table.

--Mais je n'en fais aucun cas, répliqua le jeune inventeur, sur un ton aussi calme que blessant.

Clayton se tourna vers M. K. et reprit:

--Je me demande pourquoi vous gaspillez votre argent à répandre ce jouet. A mon avis, jamais il ne rendra le moindre service à l'humanité.

--C'est possible, c'est possible, mais je ne regrette pas l'argent que j'ai hasardé; pour ma part je le considère comme un simple jouet, mais Chepannik en augure mieux et je le connais assez pour croire qu'il voit plus juste que moi (avec ou sans son télélectroscope).

Cette répartie ne fit qu'irriter Clayton davantage; il affirma de nouveau sa conviction que cette invention ne rendrait jamais à l'humanité le moindre service. Posant sur la table un farthing anglais, il ajouta:

--Prenez cette pièce, monsieur K., et emportez-la; si jamais le télélectroscope rend quelque service à un être humain (j'entends un service réel), vous m'adresserez par la poste cette pièce, et je retirerai alors ce que j'ai dit. Est-ce entendu?

--Entendu; et, ce disant, M. K. mit le farthing dans sa poche.

M. Clayton se tourna alors vers Chepannik et se mit à l'invectiver sur un ton plutôt injurieux. Chepannik lui répondit vertement et lui administra un coup de poing. Il s'ensuivit un pugilat, et les attachés durent séparer les deux combattants.

La scène maintenant se passe à Chicago, en automne 1901. Dès que le syndicat de Paris eut exploité le télélectroscope, cet appareil fut livré à l'usage public et s'adapta bientôt au système téléphonique du monde entier.

Le téléphone «à distance illimitée» venait d'atteindre son dernier perfectionnement, et chacun pouvait suivre les événements quotidiens du globe; deux témoins séparés par n'importe quelle distance pouvaient échanger leurs vues sur les faits mondiaux.

Chepannik venait d'arriver à Chicago; Clayton, alors capitaine, était au ministère de la Guerre. Ces deux individus rouvrirent leur querelle de 1898; à trois reprises différentes ils en vinrent aux coups et furent séparés par des témoins. Un beau jour, Chepannik disparut pendant deux mois; ses amis supposèrent d'abord qu'il était parti en voyage d'excursion, et qu'il leur donnerait bientôt de ses nouvelles, mais ils ne reçurent rien de lui; ils pensèrent alors qu'il était retourné en Europe; mais le temps passait, et on ne savait toujours rien de Chepannik; personne ne s'en inquiéta, car, comme beaucoup d'inventeurs et de poètes, il pouvait, au gré de son caprice, aller et venir sans avertir personne.

C'est maintenant que se passe la tragédie. Le 29 décembre, dans un compartiment sombre et retiré de la cave située sous la maison du capitaine Clayton, un cadavre était découvert par une des servantes de ce dernier. Les amis du défunt reconnurent sans hésitation le cadavre de Chepannik; cet homme avait trouvé une mort violente.

Clayton fut arrêté, cité en justice, et accusé de ce meurtre. Toutes les preuves les plus indiscutables étaient contre lui: Clayton le reconnaissait lui-même. Il n'en jura pas moins qu'il n'avait pas commis ce crime et qu'il lui était complètement étranger.

Les lecteurs s'en souviennent, il fut condamné à mort; ses nombreux et puissants amis firent l'impossible pour le sauver, car personne parmi eux ne mettait en doute la sincérité de son

serment. Moi-même, je cherchai à le sauver, car, depuis que je le fréquentais avec suite, j'avais acquis la conviction qu'il était incapable d'attirer un ennemi dans un coin pour l'assassiner. Au cours de 1902 et de 1903, le gouverneur lui accorda plusieurs sursis; finalement le jour de l'exécution fut fixé au 31 mars. Le gouverneur se trouvait dans une situation des plus embarrassantes, car il était le propre oncle de la femme de Clayton. Le mariage des deux jeunes gens avait eu lieu en 1899; Clayton était alors âgé de 34 ans et la jeune fille de 33; de leur union très heureuse naquit une petite fille, qui avait alors trois ans. Un sentiment de pitié pour la jeune mère et pour son enfant contint d'abord les protestations; mais cela ne pouvait durer, car en Amérique la politique a main sur tout; bientôt les ennemis politiques du gouverneur signalèrent à l'attention publique les sursis successifs qu'il accordait, et ils réclamèrent que justice se fît.

Les partisans mêmes du gouverneur s'inquiétèrent, et parurent nerveux; ils vinrent plusieurs fois le trouver à Springfield, et eurent avec lui de longs entretiens.

Le gouverneur se trouvait pris entre deux feux; d'un côté sa nièce le suppliait de pardonner à son mari; de l'autre ses partisans lui demandaient de se souvenir qu'il était le premier magistrat de l'Etat et qu'il fallait en finir avec l'exécution de Clayton.

Cédant à la voix du devoir, le gouverneur donna sa parole que l'exécution ne serait plus reculée; ceci se passait il y a deux semaines. Mrs Clayton l'implora de nouveau, disant:

--Maintenant que vous venez de donner votre parole, mon dernier espoir s'évanouit, car je sais que vous ne reviendrez jamais sur votre promesse. Vous avez fait tout votre possible pour

sauver John; je n'ai rien à vous reprocher; vous l'aimez, vous m'aimez aussi, et si vous pouviez le sauver vous le feriez. Il ne me reste plus qu'à adoucir les quelques jours qui lui restent à vivre avant que la nuit éternelle ne vienne assombrir ma vie. Oh! vous serez avec moi, ce jour terrible; vous ne me quitterez pas, n'est-ce pas?

--Je vous le promets, pauvre enfant, je resterai auprès de vous.

Sur l'ordre du gouverneur, Clayton reçut tous les adoucissements possibles dans sa prison; sa femme et son enfant passaient les journées auprès de lui; moi, je lui tenais compagnie la nuit. On le fit sortir de l'étroite cellule qu'il occupait depuis le commencement de sa réclusion pour lui donner les appartements spacieux et confortables du gardien-chef. Il ne pouvait s'empêcher de penser à l'infortuné inventeur, lâchement assassiné, et aux joies que lui procurerait le télélectroscope s'il en possédait un dans sa prison. Son désir fut exaucé.

Mis en communication avec le poste téléphonique international, il put ainsi chaque jour et chaque nuit appeler un coin différent du globe, prendre part à sa vie, jouir de ses spectacles étranges, parler avec ses habitants; en un mot, s'imaginer, grâce à ce merveilleux instrument, qu'il était aussi libre que les oiseaux de l'air. Cette illusion lui faisait oublier un instant sa prison, ses chaînes et ses barreaux macabres. Il parlait rarement, et je me gardais bien de l'interrompre lorsqu'il était absorbé par son appareil.

Je restais assis dans son petit salon, je lisais, je fumais, et les soirées me parurent calmes, reposantes et plutôt agréables. De temps à autre je l'entendais crier: «Donnez-moi Yeddo; donnez-

moi Hong-Kong; donnez-moi Melbourne.» Je continuais à lire, à fumer confortablement, tandis qu'il était en communication avec ces pays lointains où le soleil commençait à poindre à l'horizon, et où les travailleurs se rendaient à leur travail quotidien. Parfois, la conversation qui arrivait de ces régions lointaines m'intéressait, et j'écoutais.

Hier, l'instrument resta silencieux; c'était plutôt naturel, car l'exécution devait avoir lieu le lendemain.

Cette veille fatale fut consacrée aux larmes, aux sanglots et aux adieux. Le gouverneur, la femme du prisonnier et son enfant restèrent à la prison jusqu'à onze heures et quart du soir et les scènes auxquelles j'assistai me désolèrent. L'exécution devait avoir lieu à 4 heures du matin. Quelques minutes après onze heures, des coups de marteau interrompirent le silence de la nuit. Une grande clarté se produisit au dehors et l'enfant se mit à crier: «Qu'est-ce que c'est, papa?» Courant à la fenêtre avant qu'on ait pu l'arrêter, la petite fille battit des mains et appela sa mère: «Oh! viens vite, maman, viens voir la jolie chose qu'ils préparent!» La pauvre mère savait ce qui se passait; elle s'évanouit. Le gibet se dressait sous les fenêtres du prisonnier.

L'infortunée fut emportée plus morte que vive dans ses appartements; Clayton et moi nous restâmes seuls, pensifs, songeurs et immobiles comme des statues.

La nuit était froide et lugubre, car l'hiver venait de faire sa réapparition momentanée, comme il arrive souvent au début du printemps. Le ciel était sombre et sans étoiles, et un vent violent soufflait du lac. Le silence de la pièce que nous occupions était si complet que, par contraste, tous les bruits du dehors prenaient

des proportions exagérées: ces bruits s'harmonisaient avec la situation et avec notre état d'âme: le tonnerre retentissait, le vent soufflait en tourbillons et avec des gémissements lugubres; de temps à autre, une giboulée de grésil venait cingler les vitres, et au dehors, sans discontinuer, les constructeurs de gibet martelaient leurs sourds coups de masses. Au bout d'un certain intervalle, un nouveau son arriva jusqu'à nous, à peine perceptible au milieu des mugissements de la tempête. Une cloche sonnait minuit. Nous entendîmes avec la même anxiété la même cloche marquer de sa voix lugubre un, deux, trois coups. Cette fois nous retînmes notre respiration; Clayton n'avait plus que 60 minutes à vivre!

Clayton se leva et, s'approchant de la fenêtre, il leva les yeux vers le ciel sombre; écoutant les bourrasques de vent et de pluie, il murmura: «Est-ce là la dernière vision terrestre d'un homme qui va mourir?» Puis il ajouta: «Non! il faut que je voie encore le soleil; il me faut du soleil. Un instant après, il cria fiévreusement: «Chine, donnez-moi la Chine, Péking!»

Etrangement ému je pensai en moi-même: «Dire qu'un être humain est capable d'accomplir cet inimaginable prodige de changer l'hiver en été, la nuit en jour, la tempête en calme, de donner l'illusion de la liberté à un prisonnier dans sa cellule, et de verser des rayons de soleil d'une clarté aveuglante sur un pauvre diable qui va mourir dans une profonde obscurité!»

Je prêtai l'oreille.

--Quelle clarté! quelle lumière! quelle splendeur! est-ce bien Péking?

--Oui.

--Quelle heure est-il?

--Midi.

--Que signifient cette foule et ces costumes de gala? cette profusion de riches couleurs et ce luxe somptueux? Pourquoi toutes ces splendeurs et cette clarté aveuglante?

--On va couronner notre nouvel empereur.

--Mais, je croyais que cette cérémonie avait eu lieu hier?

--Aujourd'hui, pour nous, représente hier pour vous.

--C'est vrai, j'ai l'esprit confus ces derniers jours pour certaines raisons particulières.....--Est-ce le commencement de la procession?

--Non, mais seulement les préparatifs deux heures avant.

--Encore deux heures à attendre!

--Oui; pourquoi soupirez-vous?

--Parce que j'aimerais assister à toute la procession.

--Et pourquoi ne le pourriez-vous pas?

--Il faut que je sorte immédiatement!

--Vous avez un rendez-vous?

Après une pause:--Oui.

--Après une autre pause: Que vois-je dans ce splendide pavillon?

--C'est la famille impériale et toutes les têtes couronnées du monde entier venues pour la cérémonie.

--Qui sont ces personnes dans les deux pavillons de droite et de gauche?

--A droite, ce sont les ambassadeurs, leur famille et leur suite; à gauche, des étrangers de marque.

--Vous seriez bien bon de...

Boum! à travers la tempête de pluie et de vent, la même cloche qui tout à l'heure venait de sonner une demi-heure. La porte s'ouvrit, le gouverneur, la jeune femme et l'enfant entrèrent; l'infortunée portait des vêtements de deuil. Elle s'effondra en sanglotant sur la poitrine de son mari. Ne pouvant supporter ce spectacle lamentable, je me retirai dans la chambre voisine et fermai la porte. Je restai là silencieux, attendant, prêtant l'oreille aux grincements et au fracas de la tempête. Au bout de quelques minutes, qui me parurent un siècle, un certain mouvement se produisit dans le salon où se tenait le condamné; je compris que le clergyman, le sheriff et la garde venaient d'entrer.

Après quelques mots échangés à voix basse, un grand silence se fit; j'entendis un murmure, une prière, des sanglots, puis des pas--le départ pour le gibet.

L'enfant cria d'une voix douce: «Ne pleure pas, maman, on nous rendra bientôt papa, et nous le ramènerons à la maison.»

La porte se referma. Ils étaient partis. Je me sentis honteux. De tous les amis du condamné j'étais le seul à ne pas l'accompagner jusqu'au gibet; sans courage, sans volonté, j'arpentais la pièce en luttant contre moi-même et en me répétant que j'allais le

suivre. Mais nous sommes ce que nous sommes, et nous ne pouvons changer notre nature. Je restai là, sur place. Je repris ma marche nerveuse et agitée au travers de la pièce et soulevai la fenêtre, poussé par cette étrange fascination qu'exercent sur l'esprit humain la terreur et l'effroi, et je plongeai du regard dans la cour. A la clarté aveuglante des lampes électriques, j'aperçus le petit groupe des témoins privilégiés, la jeune femme sanglotant contre la poitrine de son oncle: le condamné se tenait debout sur l'échafaud, la corde passée autour du cou, les bras liés derrière le dos, la tête couverte d'un bonnet noir; le sheriff, à ses côtés, avait une main appuyée sur la bascule, le clergyman se tenait devant lui, la tête découverte et son livre à la main:

--«Je suis la Résurrection et la Vie.»

Je tournai la tête, ne pouvant en entendre ni en voir davantage. Machinalement et sans m'en rendre compte, mes yeux se portèrent sur l'étrange appareil, et voici que Péking et la procession du Fils du Ciel m'apparurent. Une seconde plus tard je me penchai à la fenêtre, essoufflé, suffoquant, essayant de parler, sentant qu'il le fallait absolument. J'entendis ces paroles du clergyman: «Que Dieu ait pitié de votre âme. Amen.»

Le sheriff fit tomber le bonnet noir sur le visage du condamné et posa la main sur la bascule. Rassemblant toutes mes forces je m'écriai:

--Arrêtez, pour l'amour de Dieu, arrêtez, cet homme est innocent. Venez voir ici Chepannik en chair et en os.

Trois minutes après, le gouverneur prenait ma place à la fenêtre, et ordonnait:

--Faites tomber ses liens et rendez-lui la liberté.

Trois minutes plus tard, le salon du condamné était envahi. Inutile de vous décrire cette scène, une véritable orgie de joie.

Un messager porta un mot à Chepannik au pavillon. En apprenant cette nouvelle, il fut saisi d'un effroi rétrospectif. Il se précipita à l'extrémité du fil pour parler à Clayton, au gouverneur et à tous les autres; la jeune femme, ne sachant comment lui exprimer sa profonde reconnaissance pour avoir sauvé son mari, lui envoya une foule de baisers à 12.000 milles de distance.

Tous les télélectrophonoscopes du globe furent mis en communication et fonctionnèrent, et pendant bon nombre d'heures, les rois et les reines de plusieurs royaumes (quelques reporters aussi, bien entendu) conversèrent avec Chepannik et le comblèrent de louanges. Les sociétés scientifiques, qui jusqu'alors avaient omis de le nommer membre honoraire, s'empressèrent de lui conférer cette dignité.

Comment expliquer son absence et sa disparition de parmi nous? La chose est bien simple: pour se soustraire à la renommée universelle du monde, et à l'engouement général du public qui ne lui laissait ni trêve ni repos, il avait laissé pousser sa barbe, avait coiffé son nez de verres de couleur, s'était déguisé, et, sous un faux nom, il parcourait le monde incognito.

Tel est le récit du drame qui, au printemps de 1898, commença à Vienne par une querelle de peu d'importance et qui, au printemps de 1904, faillit se terminer par une tragédie.

CHAPITRE II

Correspondance du _Times_.--Chicago, 5 avril 1904.

Aujourd'hui, par le chemin de fer électrique, arriva de Vienne une enveloppe à l'adresse du capitaine Clayton; elle contenait un farthing anglais. Le réceptionnaire de cette enveloppe parut quelque peu ému. Il demanda la communication avec Vienne et se trouva face à face avec M. K.; il lui dit: «Je n'ai pas besoin de vous en raconter bien long. Ma physionomie vous en dit assez. Ma femme a le farthing; rassurez-vous, elle ne le jettera pas au vent».

CHAPITRE III

--Correspondance du _Times_.--Chicago, 23 avril 1904.--Maintenant que l'affaire Clayton a suivi son cours et qu'elle est terminée, je vais la résumer. La nouvelle de la délivrance romanesque de Clayton, qui, on peut le dire, échappa miraculeusement à une mort infâme, plongea toute cette région dans le ravissement et la joie, pendant les neufs jours proverbiaux; mais, après cela, le désenchantement inévitable survint et les gens se prirent à réfléchir, pensant: «Pourtant, un homme a été tué et Clayton l'a tué.» D'autres répondirent: «C'est vrai, nous avons perdu de vue cet important détail, l'excitation a fait dévier notre jugement de la ligne droite.»

A l'unanimité on décida qu'il fallait de nouveau traduire Clayton en justice; des mesures furent prises en conséquence et on renvoya l'affaire devant la cour de Washington; car, en Amé-

rique, d'après le nouveau paragraphe additionnel à la constitution de 89, les seconds procès ne sont plus affaires d'Etat, mais deviennent affaires nationales; ils doivent en conséquence être jugés devant la cour suprême des Etats-Unis. Les juges furent donc convoqués à Chicago. La session s'ouvrit avant-hier avec le decorum habituel, très impressionnant. Les neuf juges, présidés par leur nouveau président, firent leur apparition en robe noire. En ouvrant la séance, le président s'exprima ainsi:

«A mon avis ce cas est des plus simples; le prisonnier que vous voyez à la barre fut accusé du meurtre du nommé Chepannik; jugé avec impartialité, il a été justement condamné à mort pour le meurtre de ce même Chepannik. Il devient évident maintenant que le nommé Chepannik n'a nullement été assassiné. Les décisions des tribunaux français dans l'affaire Dreyfus établissent sans contredit que les jugements des tribunaux restent permanents et ne peuvent être révisés. Nous devons respecter et admettre ce précédent, car tout l'édifice de la jurisprudence repose sur des précédents. Le prisonnier que vous voyez à la barre a donc été justement et impartialement condamné à mort pour le meurtre du nommé Chepannik; à mon avis, il n'y a qu'une façon de résoudre ce cas: il doit être pendu».

Le juge Crawford objecta:

--Mais, Excellence, on lui a pardonné devant le gibet.

--Ce pardon n'est pas valable et ne peut subsister, car il s'appliquait au fait d'avoir tué Chepannik; or il ne l'a pas tué. Un homme ne peut recevoir le pardon d'un crime qu'il n'a pas commis; ce serait une absurdité.

--Mais Excellence, il a tué un homme.

--Ce détail reste complètement étranger à la question, et ne doit nullement nous inquiéter. La cour ne doit pas juger ce crime avant que le prisonnier n'ait expié l'autre.

Le juge Hallec continua:

--Si nous ordonnons l'exécution du prisonnier, Excellence, nous provoquerons une erreur judiciaire, car le gouverneur le graciera de nouveau.

--Il n'en aura pas le pouvoir. Il ne peut gracier un homme pour un crime qu'il n'a pas commis. Comme je le faisais remarquer tout à l'heure, ce serait une absurdité.

Après un moment de réflexion, le juge Wadsworth ajouta:

--Plusieurs de mes collègues et moi, arrivons à conclure, Excellence, que nous commettrions une erreur en faisant pendre le prisonnier pour avoir tué Chepannik, alors que tout prouve qu'il ne l'a pas tué.

Au contraire, il est prouvé qu'il a tué Chepannik. Le précédent français établit que nous devons nous en tenir au jugement de la cour.

--Mais Chepannik est encore en vie.

--Dreyfus aussi.

A la fin il fut reconnu impossible d'ignorer le précédent français. Une seule chose restait à faire: Clayton fut livré au bourreau. Cette décision provoqua une excitation générale l'Etat tout entier se leva comme un seul homme pour demander le pardon de Clayton et sa remise en jugement. Le gouverneur lui pardonna mais la cour suprême ne pouvait qu'annuler ce pardon, elle l'annula, et

l'infortuné Clayton fut pendu hier. La ville tout entière est drapée de noir; on peut en dire autant de l'Etat, lui aussi. L'Amérique entière fait chorus pour écraser de son mépris la justice française et le méchant «petit soldat» qui, en l'instituant, affligea de cette déplorable invention les autres nations chrétiennes.

NOS DIPLOMATES

Vienne, le 5 janvier.--Je lis dans les journaux de ce matin que le gouvernement des Etats-Unis vient d'allouer à chacun des deux membres de la commission de la Paix cent mille dollars pour les six semaines qu'ils ont passées à Paris. J'espère que ce fait est vrai; je me donne la satisfaction de le considérer comme tel. Cette générosité constitue en effet un précédent qui sera certainement bien accueilli en Amérique. Un précédent a toujours sa valeur, surtout lorsqu'il offre la particularité de fixer l'attention d'une nation tout entière. Lorsqu'un précédent sort victorieux des discussions provoquées par sa création, il a toutes les chances de devenir un fait accompli.

Nous constatons, en effet, que l'édifice de la justice publique repose, de la base au sommet, sur des précédents; mais il n'en est pas de même des autres détails de notre civilisation. Un précédent peut mourir au berceau ou survivre; c'est uniquement une question de chance. S'il est immédiatement imité, on peut dire qu'il a une chance de vivre; s'il est imité deux fois, trois fois, il attire alors l'attention; quatre fois, cinq fois ou six fois, il a toute chance de subsister pendant un siècle entier. Lorsqu'une ville lance une mode, une nouvelle danse, une forme de chapeau, et qu'elle provoque l'imitation de la ville voisine, on peut dire que ce précédent a le pied à l'étrier.

De même, lorsqu'un prince couronné introduit un précédent, ce précédent attire immédiatement l'attention générale, et ses chances de réussite deviennent presque toujours une certitude.

Depuis longtemps, nous souffrons de l'existence et de la persistance de deux précédents désastreux; l'un d'eux résulte de la déplorable habitude que nous avons d'allouer des émoluments dérisoires aux représentants de notre République à l'étranger; l'autre précédent consiste à les obliger à paraître officiellement en public dans des tenues qui, non seulement manquent de grâce et de dignité, mais qui offrent un contraste lugubre, navrant avec les costumes portés par les représentants des autres puissances. Actuellement, la tenue officielle d'un ambassadeur américain mérite bien ce reproche. A toute réception d'une cour européenne, les représentants des puissances étrangères portent des uniformes qui les distinguent du commun des mortels et indiquent qu'ils personnifient leur patrie. Notre représentant au contraire s'exhibe dans une lugubre queue de pie noire qui n'évoque aucune idée de nationalité. Cette tenue se rencontre dans tous les pays, on pourrait la désigner sous le nom de «Chemise de nuit internationale»; elle n'offre aucune signification particulière, mais notre gouvernement prétend lui en donner une; à son sens, elle est l'emblème de la simplicité, de la modestie et de la bonhomie républicaines. Mais cette ostentation de simplicité ne trompe personne. Une statue qui croit faire preuve de modestie en s'affublant d'une feuille de vigne manque complètement son effet. Dans une réunion publique notre queue de pie lugubre équivaut à une déclaration disgracieuse et peu polie d'indépendance. Elle semble vouloir dire: «A Rome nous nous moquons pas mal des usages de Rome; nous refusons de respecter votre goût et vos traditions et de faire le moindre sacrifice à vos

coutumes; nous ne tenons nullement à nous plier aux formalités de la courtoisie, nous préférons notre manière de faire et nous prétendons l'implanter ici.»

Ceci n'est pas exactement la disposition d'esprit de l'Amérique, mais ces uniformes nous font du tort: Quand un étranger vient chez nous, choque nos coutumes et nos habitudes, nous nous déclarons offensés à juste titre; notre gouvernement ordonne à ses ambassadeurs de porter à l'étranger une tenue officielle qui offense nos voisins; tout le discrédit de ce fait retombe sur la nation.

Avant Franklin, nous n'imposions pas à nos fonctionnaires publics une tenue aussi peu distinguée; ce changement ne serait pas survenu si Franklin eût été un homme ordinaire. Mais, aux yeux du monde, il personnifiait une figure si imposante que la moindre de ses actions ou de ses attitudes attirait l'attention universelle et créait un précédent. A propos des uniformes, le représentant qui succéda à Franklin et tous les suivants durent imiter leur illustre prédécesseur. La coutume s'en établit; or, toute coutume est une pétrification; pour la déloger il faut la dynamite. Nous nous imaginons que notre bizarre costume officiel doit symboliser notre simplicité républicaine (qualité que nous n'avons jamais possédée et que nous sommes trop vieux pour acquérir maintenant), mais nous nous trompons; c'est le précédent créé par Franklin qui a consacré l'usage naturel et inconscient de ce costume. Au lieu de donner à nos amiraux et à nos généraux dans toutes les exhibitions publiques de superbes uniformes chamarrés d'or et de couleurs brillantes, le gouvernement aurait pu leur imposer la queue de pie avec la cravate blanche et les faire ressembler à des ambassadeurs ou à des laquais.

Peu importe si je me trompe en attribuant à Franklin la paternité de notre curieuse tenue officielle; je le crois de taille à supporter ce lourd fardeau.

A mon avis, toutes les fois que nous nommons un ambassadeur ou un ministre, nous devrions lui conférer temporairement le rang d'amiral ou de général, et l'autoriser à porter aux réceptions officielles à l'étranger l'uniforme correspondant.

Je trouve peu compatible avec la dignité des Etats-Unis d'Amérique que leurs représentants s'exhibent dans des tenues qui les rendent grotesques; c'est précisément l'effet qu'ils produisent lorsqu'ils apparaissent aux splendides réceptions des cours continentales dans leur lugubre accoutrement. Un homme timide, modeste et correct, souffre forcément de cette situation, car il ne peut se dérober aux regards de la multitude.

J'émets cette critique dans l'intérêt de notre orgueil et notre dignité nationales. Notre représentant est notre drapeau, il personnifie la République, les Etats-Unis d'Amérique; et quand nos représentants viennent à passer nous ne voulons pas qu'ils provoquent la risée publique; pour cela il faut qu'ils soient convenablement et correctement habillés.

Notre gouvernement est très inconséquent au sujet des tenues officielles. Quand il a pour représentant un civil qui n'a jamais été soldat, il le condamne à porter la queue de pie et la cravate blanche; mais si ce civil a été soldat, il l'autorise à porter l'uniforme du grade qu'il possédait. Quand le général Sickles était ministre en Espagne, il portait toujours dans les réceptions officielles le grand uniforme de Major général. Quand le général Grant visita les cours étrangères, il apparaissait toujours dans

son brillant et élégant uniforme de général, mais il était entouré des personnages diplomatiques de l'administration présidentielle; ces derniers, par nécessité officielle, portaient la monotone queue de pie (charmant et ironique contraste); la première tenue représentait l'honorable dignité de la nation, l'autre, l'hypocrite tradition de la simplicité républicaine. A Paris, notre représentant actuel paraît aux réceptions officielles dans une tenue convenable, car il a été officier au ministère de la Guerre; il en était de même à Londres; mais actuellement M. Choate représente la grande république (même aux déjeuners officiels à 7 heures du matin) dans sa grotesque queue de pie.

Notre gouvernement a décidément des notions étranges sur l'à-propos des costumes: généralement dans le monde, la queue de pie ne se porte pas en plein jour; c'est une tenue du soir, exclusivement du soir, tout autant qu'une chemise de nuit. Pourtant, quand notre représentant fait une visite officielle le matin, il doit, par ordre de son gouvernement, porter une tenue de nuit; les chevaux de fiacre eux-mêmes en étouffent de rire! Voici un autre argument:--un argument d'affaires--en faveur d'une tenue diplomatique rationnelle. Nous sommes une nation commerçante et notre représentant est notre agent d'affaires. S'il se voit respecté, estimé et apprécié partout où il se trouve, il peut exercer une influence qui étend notre commerce et augmente notre prospérité. Ses relations sociales développent beaucoup l'activité de ses affaires, et s'il porte une tenue qui ne heurte pas les coutumes locales, il assure sans contredit l'extension de ses affaires. Ce résultat eût été obtenu si Franklin était mort plus tôt.

Nous avons réalisé un grand et estimable progrès en créant le poste d'ambassadeur; le titulaire de ce haut poste est beaucoup

plus influent et plus considéré qu'un ministre. Pour la dignité de notre patrie et pour son avantage commercial nous devrions avoir des ambassadeurs et non des ministres à toutes les grandes cours du monde. Mais pas avec les appointements actuels. Non, certes, si nous prétendons maintenir ces appointements, il vaut mieux ne plus créer d'ambassadeurs et supprimer ceux qui existent. Un représentant à l'étranger doit, pour servir les intérêts de sa patrie, être en bons termes avec les fonctionnaires de la capitale et, en général, avec tous les personnages influents. Il faut qu'il se mêle à la société et qu'il ne reste pas claquemuré chez lui. Il doit assister aux dîners, aux banquets, aux bals, aux réceptions, mais il lui faut rendre ces politesses telles qu'ils les a reçues pour la dignité de sa patrie et pour le bien de ses affaires. Jamais depuis l'époque de Franklin jusqu'à nos jours nous n'avons eu un ministre ou un ambassadeur capable de le faire avec ses appointements.

D'autres nations comprennent la nécessité de bien garnir les poches de leurs représentants, mais notre gouvernement semble ignorer cette opportunité. L'Angleterre est la plus grande nation commerçante du monde et elle prend grand soin des gardiens qui veillent au sommet du phare de ses intérêts commerciaux. Voilà longtemps que nous rougissons de nos représentants à l'étranger; pourtant nous envoyons des hommes de distinction, très cultivés, très capables, nous les trions sur le volet, mais nous paralysons leur influence par l'exiguïté de leurs émoluments. Voici la liste comparative des soldes des ministres et ambassadeurs anglais et américains à l'étranger.

Villes Appointements _____|_____

Américains Anglais Paris 17.500 dollars 45.000 dollars Berlin 17.500 -- 40.000 -- Vienne 12.000 -- 40.000 -- Constantinople 10.000 -- 40.000 -- Pétersbourg 17.500 -- 39.000 -- Rome 12.000 -- 35.000 -- Washington -- 32.500 --

Sir Julien Pauncefote, l'ambassadeur anglais à Washington, avait en plus de ses appointements un très bel hôtel offert gracieusement par la métropole; les ambassadeurs anglais ne paient jamais de loyer; ils vivent dans des palais qui sont la possession de l'Angleterre. Nos ambassadeurs paient leur loyer sur leurs appointements. Vous pouvez vous rendre compte, d'après ces chiffres, quel genre de maisons peuvent habiter, à l'étranger, les représentants des Etats-Unis d'Amérique et quelles réceptions ils peuvent y donner. Il n'y a pas d'appointements sur notre liste qui suffisent à payer le loyer de nos représentants en leur laissant une marge de 3.000 dollars pour assurer la consommation de lard et de beignets de leur famille; cet étrange et économique mets constitue la nourriture habituelle des familles d'ambassadeurs américains, à l'exception du dimanche, où ils ajoutent des «pétards» cristallisés de Boston.

Les ambassadeurs et ministres des nations étrangères reçoivent non seulement de généreux émoluments, mais leur gouvernement les défraie de tous leurs frais de réceptions. A ma connaissance, notre gouvernement n'alloue de frais de représentations qu'à la marine.

Pourquoi refuse-t-il à nos diplomates cette possibilité d'étendre notre crédit à l'étranger? Je me le demande depuis longtemps et je considère cette lacune comme une inconséquence bien mystérieuse.

Mais revenons à la question des loyers. Dans les capitales d'Europe, les maisons bien meublées se paient très cher; aussi nos représentants à l'étranger sont-ils obligés de vivre dans les greniers, quelquefois même sur les toits. Comment pourraient-ils rendre les politesses qu'ils reçoivent? C'est impossible, ils épuiseraient leurs appointements en trois mois.

Pourtant ils doivent recevoir certains personnages influents; et ils le font de leur mieux avec leurs ressources restreintes. A la place de champagne ils offrent de la limonade, à la place de gibier du jambon, à la place de baleine, des sardines; ils remplacent les liqueurs par du lait condensé, et la légion des laquais pimpants et poudrés par une modeste servante qu'ils louent pour la circonstance; en guise de décoration dans leur appartement, ils drapent le poêle avec le drapeau américain, et comme orchestre ils offrent à leurs invités une cithare et une ballade chantée par un membre de la famille. Ne croyez pas que ce soit de l'exagération de ma part; j'ai vu le fait se produire il y a plusieurs années:

Un ministre cherchait à se créer des amis influents pour la réalisation d'un projet qui devait rapporter dix millions par an aux agriculteurs de la République; notre gouvernement lui avait fourni du jambon et de la limonade pour enlever cette grosse affaire; naturellement le ministre échoua. Si ses appointements eussent été de 50.000 ou de 60.000 dollars par an, il aurait quintuplé ses chances; en tout cas ni lui, ni ses dîners, ni la nation qu'il représentait n'auraient été l'objet de l'hilarité publique.

Un courtier habile qui veut faire de bonnes affaires ne s'amuse pas à des économies de jambon et de limonade; il conduit son client au théâtre, à l'opéra, au cirque, lui offre à dîner, lui fait boire des vins recherchés, en un mot il exerce toutes les séduc-

tions possibles sur sa nature humaine, car il sait de longue expérience que c'est le meilleur moyen pour lui d'obtenir une commande de son client.

De toutes les nations de premier rang, notre pays est le seul qui offre à ses représentants à l'étranger des appointements dérisoires. Si nous étions pauvres, j'excuserais, à la rigueur, ces économies; mais ce n'est pas notre cas. Comme je viens de l'établir, certains de nos plus importants agents diplomatiques reçoivent des émoluments qui varient de 12.000 à 17.500 dollars. Ces appointements, indignes de notre pavillon, les condamnent au jambon et à la limonade. Lorsque nous avons un riche ambassadeur à Londres ou à Paris, il y tient honorablement son rang, mais cela lui coûte 100.000 dollars par an. Comment pouvons-nous admettre qu'il paye de sa poche cette énorme différence? Je trouve ce fait inconvenant, car la République ne doit recevoir la charité de personne. Dans bien des cas, nos appointements de 17.500 dollars devraient être portés à 75.000 ou à 100.000 dollars, étant donné surtout que nous ne payons pas le loyer de nos représentants. Notre département des affaires étrangères reconnaît cette erreur; il voudrait la rectifier, mais il n'en a pas le pouvoir.

Quand une jeune fille atteint ses dix-huit ans, on la considère comme une femme; elle ajoute six pouces à sa robe, déroule les nattes qui lui pendent dans le dos et relève ses cheveux au sommet de sa tête. Elle cesse de dormir avec sa plus jeune sœur et possède une chambre particulière, elle devient en un mot un sujet de grande dépense; elle fait maintenant partie de la société et il faut que son père s'y résigne.

Eh bien! la grande République vient d'allonger ses robes l'année dernière, de relever ses cheveux, de démolir ses nattes et

d'entrer dans la société mondiale. Cela signifie que si elle veut prospérer et tenir son rang dans la société, il lui faut renoncer aux chers préjugés de son enfance et se comporter comme une grande personne.

Si notre gouvernement a réellement payé ses représentants au comité de la paix à Paris cent mille dollars pour six semaines de travail, j'estime que cette générosité est un des meilleurs placements faits par la nation depuis bien des années. Il me semble impossible, en effet, qu'après ce précédent créé dans son budget notre gouvernement ose maintenir ses appointements diplomatiques actuellement si piteux.

P. S. Vienne, le 10 janvier.--Je vois dans les télégrammes de ce matin que je ne suis pas désigné comme le nouvel ambassadeur à Vienne. J'en demeure plutôt surpris et ne sais que dire. Au fond peu m'importe! J'en suis quand même très étonné.

Depuis des mois j'ai usé toute mon influence à Washington pour que ce siège diplomatique soit transformé en ambassade avec l'espoir que...--mais peu m'importe, n'y pensons plus. Cela n'a pas d'importance, je le dis avec calme, car je suis calme de tempérament; d'ailleurs, cette question, ne m'a jamais intéressé particulièrement. Je n'ai jamais songé sérieusement à ce poste, bien que cette idée me soit venue voilà plusieurs mois.

Maintenant que je me sens calme, je puis affirmer ceci: aussi longtemps que je posséderai en moi l'amour de l'honneur et de la dignité de ma patrie, je n'accepterai jamais un poste d'ambassadeur qui me laisserait en déficit de 75.000 dollars par an. Une nation qui ne peut entretenir ses ambassadeurs est indigne d'avoir des ambassadeurs.

Quel grotesque, inconvenant et risible spectacle qu'un ambassadeur américain affublé de 17.500 dollars! Ce spectacle évoque l'idée d'un billionnaire dans un col de papier, d'un roi dans des culottes de pauvre, d'un archange avec une auréole de fer-blanc.

Et pour comble d'hypocrisie ces appointements dérisoires marchent de pair avec la tenue officielle des ambassadeurs. Emblèmes arrogants de cette simplicité républicaine qui se manifeste chez nous sous forme d'appointements de 50.000 dollars alloués aux présidents des compagnies d'assurances et de chemin de fer, et sous forme de palais dont le décor et l'ameublement dépassent en splendeur et en richesse le luxe des palais des têtes couronnées d'Europe; c'est toujours cette simplicité républicaine qui a inventé et exporté vers l'ancien continent les palais démontables, les sleeping-cars les tramways électriques, les meilleures bicyclettes, les meilleurs autos, les calorifères à vapeur, les meilleurs systèmes de sonnettes électriques, tous les perfectionnements du téléphone, les ascenseurs, les installations de bains les plus sybarites (avec eau chaude et eau froide toujours sous pression), le palace hôtel, avec son confort et son luxe éblouissants, le.....--Oh! la liste en est interminable! En un mot, c'est cette simplicité républicaine qui, au point de vue du luxe et du confort de la vie, a trouvé l'Europe primitive vêtue d'une simple et modeste chemise et qui s'est empressée de la draper de la tête aux pieds dans un sybaritisme complet.

Nous sommes le peuple le plus prodigue, le plus fastueux et le plus sensible au bien-être; et au sommet de notre mât nous faisons flotter un vrai et honnête symbole, le pavillon le plus éclatant que le monde ait jamais vu. Oh! simplicité républicaine, le

monde est plein de bluff et de charlatanisme, mais rien ne t'oblige à te découvrir devant ces imposteurs.

EN VOYAGEANT AVEC UN RÉFORMATEUR

Le printemps dernier, j'allai à Chicago pour y visiter la foire.

A New-York, je fis la connaissance d'un major de l'armée régulière, qui, lui aussi, allait à la foire; nous décidâmes de faire route ensemble. J'avais d'abord à m'arrêter à Boston: il me dit que cela ne le dérangeait en rien. Ce major était un très bel homme; bâti comme un gladiateur, il avait cependant des manières charmantes et s'exprimait avec douceur et persuasion. Très sociable, il paraissait extrêmement placide et inaccessible à la gaieté. Il s'intéressait à tout ce qui se passait autour de lui, mais sa sérénité était imperturbable, rien ne le troublait, rien ne l'excitait.

Avant la fin de notre première journée de voyage, je découvris cependant en lui une profonde passion: celle de réformer tous les petits abus publics. Il avait la marotte du droit de cité. D'après lui, tout citoyen de la république doit se considérer comme un policeman officieux, et veiller bénévolement, sans aucune rétribution, à l'exécution des lois. Il pensait que le seul moyen effectif de conserver et de protéger les droits publics est que chaque citoyen contribue à empêcher ou à punir toute infraction aux lois dès qu'il en a connaissance. Cette théorie était bonne, mais, à mon humble avis, son application devait donner bien de l'ennui à ses partisans; on aurait fort à faire s'il fallait renvoyer les petits employés toutes les fois qu'on les prend en faute; en tout cas, on s'exposerait à se faire moquer de soi. Il m'affirma le contraire, disant que je ne comprenais pas son idée: il ne s'agissait de ren-

voyer personne, en cela j'étais dans l'erreur; mais de réformer les individus en les rendant plus aptes aux emplois qu'ils occupent.

--S'agit-il alors, demandai-je, de dénoncer les coupables en priant leurs chefs de ne pas les renvoyer, mais de les réprimander vertement?

--Non, ce n'est pas mon idée; il ne faudrait nullement les dénoncer, car vous risquez de leur faire perdre leurs moyens d'existence; mais vous feriez semblant de les dénoncer. Je n'aime jamais employer la force, car la force constitue un mauvais procédé; la diplomatie vaut mille fois mieux quand un homme a du tact et qu'il sait s'en servir.

Depuis deux minutes nous attendions devant un guichet du télégraphe, et le major s'évertuait en vain d'attirer l'attention d'un des jeunes employés qui plaisantait avec ses voisins. Le major prit alors la parole et demanda à l'un d'eux de recevoir son télégramme. Un employé lui répondit sur un ton dégagé:

--Il me semble que vous pourriez bien attendre une minute, n'est-ce pas?

Et les plaisanteries continuèrent de plus belle.

Le major répondit qu'il n'était pas pressé et qu'il attendrait, puis il rédigea le nouveau télégramme suivant:

«Président de l'Union Télégraphique; venez dîner avec moi ce soir, je vous édifierai sur ce qui se passe dans un de vos bureaux.»

Au moment où le jeune employé saisit le télégramme, il pâlit brusquement et commença à faire des excuses, déclarant qu'il

perdrait sa place si ce télégramme arrivait à destination. Il promit au major de ne plus jamais recommencer, s'il consentait à lui pardonner.

Le compromis fut accepté.

En sortant du bureau, le major me dit:

--Tenez, voilà de la diplomatie. Vous voyez qu'elle a produit son effet. Presque toujours les gens s'emportent et tempêtent, mais cela n'avance à rien. Croyez-moi, la douceur et la diplomatie sont les meilleurs procédés.

--Oui, j'en conviens, mais tout le monde ne peut pas en faire autant, car tout le monde ne connaît pas le président de l'Union Télégraphique.

--Vous ne saisissez pas; je ne connais pas le président, je ne me sers de lui que diplomatiquement pour le bien et l'intérêt publics; il n'y a pas de mal à cela.

--Mais, hasardai-je, il n'est jamais très louable de dire un mensonge.

Sans prendre garde à ma délicate et timide suggestion, il me répondit avec son imperturbable gravité:

--Si, pourtant, quelquefois. Un mensonge qui a pour objet de faire du tort à quelqu'un et de profiter à son auteur est blâmable; mais lorsqu'il a pour but de venir en aide à quelqu'un, ou qu'il vise l'intérêt public, dame! c'est tout différent. Peu importe la méthode, vous voyez le résultat. Ce jeune homme se conduira mieux à l'avenir; il avait une bonne physionomie et méritait qu'on l'épargnât, sinon pour lui-même, du moins pour sa mère.

Naturellement il a une mère et des sœurs. Maudits soient ceux qui l'oublient. Tel que vous me voyez, je ne me suis jamais battu en duel et pourtant, comme tout le monde, j'ai été provoqué. Je voyais toujours entre moi et mon ennemi l'image de sa femme et de ses petits enfants irresponsables; eux ne m'avaient rien fait, je ne me sentais pas le courage de leur briser le cœur.

Pendant le cours de cette journée, il continua à réprimer plusieurs abus, toujours sans violence, avec une fine et courtoise diplomatie; il paraissait si heureux et si satisfait du résultat de ses manœuvres que vraiment, pour ma part, je lui enviais son habileté.

Ce même soir, nous regagnions la ville, dans un tramway à chevaux, lorsque trois individus débraillés et tapageurs montèrent dans la voiture et se mirent à débiter de grossières plaisanteries en présence des voyageurs composés surtout de femmes et d'enfants. Personne ne cherchait à les arrêter.

Le conducteur essaya de les calmer avec quelques paroles persuasives, mais les drôles l'injurièrent et se moquèrent de lui. A ce moment, je compris que le major préparait une de ces interventions diplomatiques à lui familières; je sentais que sa première observation diplomatique allait le couvrir de ridicule, mais avant que j'aie pu lui glisser un mot à l'oreille pour l'arrêter, il dit au conducteur avec son calme imperturbable:

--Conducteur, expulsez-moi ces «pourceaux»; je vais vous aider.

Je ne m'attendais certes pas à cela. En un clin d'œil les trois voyous se précipitèrent sur lui, mais ils reçurent une volée de coups de poing dignes du plus bel assaut de boxe; ils tombèrent

comme des masses et ne purent se relever. Le major les tira hors de la voiture et nous continuâmes notre route.

J'étais étonné de voir un homme si doux agir avec une telle énergie et obtenir un résultat aussi complet; la tournure rapide et expéditive de cet incident ne manquait pas de me surprendre; mon compagnon m'avait tellement parlé de douce persuasion et d'habile diplomatie que j'étais bien tenté d'attirer son attention sur ce dernier incident et de lui décocher quelques pointes ironiques; mais lorsque je le regardai, je compris que ma tentative serait déplacée et qu'il ne la comprendrait certes pas. Car il ne s'était pas départi un seul instant de sa placidité. Lorsque nous quittâmes le tramway je hasardai:

--Voilà un bon coup de diplomatie, voire même trois bons coups de diplomatie.

--Vous vous trompez, ce n'était pas de la diplomatie, c'était de la force.

--Maintenant que vous vous expliquez, je crois que vous avez peut-être raison.

--Raison! naturellement. J'ai bien employé la force.

--Cela m'en a tout l'air. Avez-vous l'habitude de réformer les gens par ce procédé?

--Oh! non; cela ne m'arrive presque jamais. A peine deux fois par an.

--Croyez-vous que ces trois hommes se rétablissent?

--Naturellement, ils ne courent aucun danger. Je sais où et comment frapper. Vous avez remarqué que je ne les frappais pas

sous la mâchoire; là, j'aurais pu les tuer.

J'avais remarqué en tout cas que d'un doux agneau il était devenu un bélier batailleur; mais, avec sa franche simplicité il protesta, déclarant qu'un bélier ne lui ressemblait en rien. Cette fois, j'étais exaspéré et j'avais très envie de lui dire qu'il manquait totalement de jugement; je retins ma langue, pensant que rien ne me pressait de lui exprimer ma façon de penser, et qu'une autre fois je pourrais tout aussi bien la lui dire par téléphone.

Nous partîmes pour Boston le jour suivant. Comme le salon-fumoir était plein de voyageurs, mon compagnon se rendit dans le compartiment réservé aux fumeurs. Un vieil homme, à l'air humble, d'une pâleur maladive et qui ressemblait à un fermier, était assis en face de nous; il maintenait la porte ouverte avec son pied pour avoir plus d'air. Au même instant l'homme préposé au frein, un individu gros et fort, entra brusquement dans le wagon; lorsqu'il arriva devant la porte ouverte il s'arrêta, lança des yeux furieux au vieux fermier et claqua la porte avec une telle violence qu'il faillit arracher le soulier du vieux bonhomme, puis il retourna à ses affaires. Plusieurs voyageurs se mirent à rire, mais le vieux fermier paraissait honteux et déconfit. Peu après le conducteur vint à passer. Le major l'arrêta et lui demanda avec sa courtoisie habituelle:

--Conducteur, à qui doit-on se plaindre des mauvais procédés d'un préposé au frein, est-ce à vous?

--Vous pouvez vous plaindre à Newhaven, si vous le désirez; qu'a-t-il donc fait?

Le major lui raconta l'histoire. Le conducteur parut s'en amuser et lui répondit avec une pointe d'ironie:

--D'après ce que je vois, l'homme du frein n'a pas prononcé une parole.

--Non, il n'a rien dit.

--Mais d'après vous il a menacé le voyageur?

--Oui.

--Et il a claqué grossièrement la porte?

--Parfaitement.

--Voilà tout?

--Oui, c'est tout.

Le conducteur sourit et ajouta:

--Si vous tenez absolument à le dénoncer, libre à vous, mais je ne vois pas bien ce qui en résultera. Vous direz sans doute que le préposé au frein a insulté ce voyageur? On vous demandera ce qu'il a dit. Vous répondrez qu'il n'a rien dit; on vous demandera alors, j'en suis sûr, où vous voyez une insulte lorsque vous reconnaissez vous-même qu'aucune parole n'a été prononcés.

Un bruit d'applaudissements salua le raisonnement serré du conducteur qui en éprouva un certain plaisir. Sans se troubler le major reprit:

--Vous venez précisément de toucher du doigt un défaut criant du système des réclamations. Les employés du chemin de fer, comme d'ailleurs le public et vous-même semblez le croire, n'ont pas l'air de savoir qu'il existe d'autres insultes que celles proférées; ainsi, personne ne va à votre direction se plaindre des insultes de manières, de gestes, de regards, etc., et pourtant parfois

ces insultes sont plus graves que celles constituées par des paroles. Il me semble que votre administration devrait prier avec instance le public de lui dénoncer les affronts et les impolitesses non exprimés.

Le conducteur se mit rire et dit:

--Tout cela n'arrangerait guère les choses.

--C'est possible. Je rapporterai le fait à Newhaven, et je suis persuadé qu'on m'en saura gré.

Le visage du conducteur se rembrunit. Je dis à mon compagnon:

--Voyons, vous n'allez pas faire des embarras pour cette mesquine histoire?

--Je ne la considère pas comme mesquine. On devrait toujours dénoncer de pareils faits; c'est un devoir public et aucun citoyen n'a le droit de s'y soustraire, mais je n'aurai pas besoin de rapporter cet incident.

--Pourquoi?

--Ce sera inutile, la diplomatie arrangera tout, vous verrez.

A ce moment le conducteur repassa et quand il vint près du major il se pencha vers lui, en disant:

--Vous n'aurez pas besoin de le dénoncer; je le considère comme répréhensible, et s'il recommence je le réprimanderai sévèrement.

Le major répondit cordialement.

--Eh bien! c'est tout ce que je voulais. Vous ne supposerez pas que j'aie été animé d'un sentiment de vengeance; j'ai agi uniquement par devoir. Mon beau-frère est un des directeurs de la ligne; lorsqu'il saura que vous êtes décidé à réprimander votre préposé au frein la prochaine fois qu'il insultera brutalement un vieillard inoffensif, il en sera très satisfait, croyez-moi bien.

Le conducteur ne parut pas aussi joyeux qu'on aurait pu le supposer; l'air soucieux et mal à l'aise il se retira de quelques pas et dit:

--Je pense plutôt qu'il faudrait dès maintenant agir, je vais renvoyer ce préposé au frein.

--Le renvoyer! quel avantage y verriez-vous? ne croyez-vous pas qu'il serait plus sage de faire son éducation et de le garder.

--Vous avez peut-être raison, que me conseillez-vous alors?

--Il a insulté le vieux voyageur en présence de tous les autres, pourquoi ne pas le faire venir et l'obliger à des excuses publiques?

--Entendu, je vais le faire venir et lui dirai ceci: «Si au lieu de rester muets sur votre conduite, les voyageurs étaient venus se plaindre à moi, vous auriez bientôt à vous en repentir.»

Le préposé au frein vint et fit des excuses. Après son départ, le major fit la réflexion suivante:

--Eh! bien, vous voyez comme c'est simple et facile. Un citoyen ordinaire n'aurait obtenu aucun résultat; mais le beau-frère d'un directeur peut arriver à tout ce qu'il veut.

--Mais êtes-vous réellement le beau-frère d'un directeur?

--Naturellement. Je le suis toutes les fois que l'intérêt public l'exige. J'ai un beau-frère dans tous les coins, partout; cela m'épargne une foule de désagréments.

--Voilà une parenté bien étendue.

--Oui, j'ai plus de trois cents beaux-frères.

--Pourquoi n'avez-vous pas laissé le conducteur aller de l'avant et renvoyer l'homme du frein qui le méritait bien?

Le major me répondit avec un soupçon d'impatience:

--Si vous réfléchissiez un instant, vous ne me poseriez pas de semblables questions. Prenez-vous donc l'homme du frein pour un chien pour vouloir le traiter ainsi? N'oubliez pas que c'est un homme et qu'en tant qu'homme il a à lutter pour la vie. Il a certainement une sœur, une mère, ou une femme et des enfants à soutenir. Lorsque vous supprimez ses moyens d'existence, c'est aux siens que vous faites du tort. Eux n'y sont pour rien, n'est-ce pas? Quel avantage voyez-vous à renvoyer un préposé au frein insolent, pour en reprendre un autre qui lui ressemblera point pour point? Trouvez-vous cela sage? Il me paraît beaucoup plus rationnel de réformer l'homme du frein et de le garder.

Il me cita alors la conduite d'un certain inspecteur divisionnaire du chemin de fer à l'égard d'un aiguilleur qui, après deux ans de service, commit une négligence, fit dérailler un train et causa la mort de plusieurs personnes. Les citoyens vinrent avec passion réclamer le renvoi de l'aiguilleur, mais l'inspecteur leur répondit:

--Non, vous avez tort, il vient de recevoir une dure leçon et il ne fera plus dérailler de trains. A mes yeux il est deux fois plus

capable qu'auparavant; je le garde.

Nous eûmes encore une aventure pendant notre voyage entre Hartford et Springfield. Un garçon de service du train entra bruyamment dans notre compartiment et bouscula maladroitement un voyageur qui somnolait: ce dernier s'éveilla en tressaillant et se mit en colère; plusieurs de ses amis partagèrent son indignation et firent chorus avec lui. Ils envoyèrent chercher le conducteur du train, lui rapportèrent l'incident et déclarèrent qu'ils exigeaient le renvoi du garçon. Les trois plaignants étaient de riches marchands de Holyoak et le conducteur avait certainement assez peur d'eux. Il essaya de les calmer en leur expliquant que ce garçon ne dépendait pas de lui, mais il n'obtint aucun résultat.

Le major alors intervint pour prendre sa défense:

--Je vois, dit-il, la situation; sans le vouloir, messieurs, vous exagérez la gravité de l'incident. Ce jeune garçon s'est comporté comme beaucoup d'étourdis de son âge. Si vous prétendez policer ses manières et réformer son éducation, je suis tout prêt à vous aider; mais je trouve mal de le faire renvoyer d'une façon aussi implacable.

Mais ils ne voulurent rien entendre. Ils connaissaient particulièrement, disaient-ils, le président de la Compagnie et se plaindraient dès le lendemain à Boston de la conduite de ce garçon. Le major répondit que lui aussi allait s'occuper de cette affaire et qu'il ferait tout son possible pour sauver le garçon. Un des voyageurs lui lança un coup d'œil irrité et dit:

--Dans ce cas, nous verrons bien celui qui a le plus d'influence auprès du président. Connaissez-vous personnellement M. Bliss?

Le major répondit avec componction:

--Je pense bien, c'est mon oncle.

L'effet fut immédiat; après un silence maladroit de deux ou trois minutes, les voyageurs comprirent qu'ils s'étaient livrés à un ressentiment exagéré; leur colère s'apaisa et, devenant plus sociables, ils résolurent d'oublier cet incident pour ne pas faire tort au jeune garçon. Je m'étais bien attendu à ce résultat: le président de la Compagnie n'était nullement l'oncle du major, ou plutôt nous l'appellerons son oncle d'adoption pour un seul jour.

Notre voyage de retour se passa sans incident, probablement parce que nous prîmes un train de nuit et que nous dormîmes pendant tout le trajet.

Nous quittâmes New-York le samedi soir par la ligne de Pensylvanie. Après déjeuner, le lendemain matin, nous entrâmes dans le wagon-salon; nous le trouvâmes sombre et lugubre; à peine quelques voyageurs l'occupaient-ils. Il nous parut sans la moindre animation.

Nous nous rendîmes alors dans le fumoir qu'occupaient trois voyageurs. Deux d'entre eux maugréaient contre le règlement de la Compagnie qui interdisait de jouer aux cartes le dimanche. Ils avaient commencé un jeu innocent de jacquet et on les avait empêchés de continuer. Le major intervint et s'adressant au troisième voyageur:

--Avez-vous protesté contre le jeu? lui demanda-t-il.

--Pas le moins du monde; je suis professeur à l'Université de Yale et quoique religieux pratiquant je n'ai aucun préjugé contre le jeu.

Le major dit aux autres:

--Dans ce cas, messieurs, vous êtes parfaitement libres de continuer à jouer. Personne ici ne s'y oppose.

L'un d'eux objecta qu'ils courraient un certain risque, mais l'autre déclara qu'ils joueraient immédiatement si le major voulait bien se joindre à eux. Ils étendirent une couverture sur leurs genoux et le jeu commença. Sur ces entrefaites, le conducteur du train arriva et dit avec brusquerie:

--Veuillez cesser, messieurs; mettez de côté vos cartes, ce n'est pas permis.

Le major continua à battre les cartes et répliqua:

--Par ordre de qui les cartes sont-elles défendues?

--Par mon ordre.

La discussion commença; le major répartit:

--Etes-vous l'inventeur de cette idée?

--Quelle idée?

--L'idée de défendre l'usage des cartes le dimanche?

--Non, naturellement.

--Qui alors?

--La Compagnie.

--Ainsi, somme toute, ce n'est pas sur votre ordre, mais sur celui de la Compagnie?

--Oui, parfaitement; mais vous continuez à jouer. Je vous prie d'interrompre votre jeu immédiatement.

--On ne gagne rien à brusquer les choses. Qui a autorisé la Compagnie à formuler semblable prescription?

--Mon cher monsieur, cela m'importe peu.

--Vous oubliez que vous êtes la seule personne en jeu. Cette considération est au contraire très importante pour moi. Je ne saurais me soustraire à une exigence légale de mon pays sans me déshonorer moi-même; je n'accepterai jamais qu'un homme ou qu'une corporation se permette d'entraver ma liberté par des règlements illégaux (abus que les compagnies de chemin de fer ont tendance à propager), car j'entends faire respecter mon droit de citoyen. J'en reviens donc à ma question: En vertu de quel droit la Compagnie a-t-elle formulé ce règlement?

--Je n'en sais rien, cela la regarde.

--Cela me regarde aussi; je doute que la Compagnie ait aucun droit de prendre pareille mesure, car la ligne traverse plusieurs Etats. Savez-vous dans quel Etat nous nous trouvons en ce moment et quelles sont les lois de cet Etat à ce sujet?

--Ces lois m'importent peu; je ne connais que les règlements de ma Compagnie. Mon devoir, messieurs, est d'empêcher de jouer; il vous faut arrêter votre jeu.

--C'est possible, mais encore une fois rien ne presse. Dans les hôtels on affiche dans les chambres certains règlements, mais on cite toujours à l'appui de ces règlements les passages de la loi qui les régit. Je ne vois rien ici qui soit affiché. Veuillez donc justifier

de votre pouvoir et finissons-en, car vous voyez bien que vous troublez notre jeu.

--J'ai des ordres, je les exécute, cela suffit; on doit m'obéir.

--N'arrivons pas si vite à la conclusion. Il vaut beaucoup mieux examiner cette question de sang-froid et ne pas nous emballer à la légère, car le fait d'entraver la liberté d'un citoyen des Etats-Unis constitue une offense beaucoup plus grave que vous et les Compagnies de chemin de fer ne semblez le croire; et pour ma part je ne souffrirai une atteinte portée à ma liberté qu'autant que la restriction de ma liberté paraîtra justifiée. Ainsi donc...

--Mon cher monsieur, voulez-vous déposer ces cartes?

--Nous verrons tout à l'heure, cela dépendra. Vous dites qu'on doit vous obéir. Ce mot «doit» est bien sévère! Une compagnie avisée ne devrait pas vous imposer un règlement aussi drastique sans prononcer une peine contre toute infraction à ce règlement. Autrement elle risquerait de se faire moquer d'elle en émettant des prescriptions qui restent lettre-morte. Quelle est la peine prévue pour une infraction à cette loi?

--Une peine! je n'en ai jamais entendu parler.

--Sans contredit vous vous trompez. Votre Compagnie vous ordonnerait d'arrêter un jeu innocent et elle ne vous donnerait aucun moyen de faire respecter cet ordre! Ne voyez-vous pas que ce serait insensé? Que faites-vous quand les gens refusent d'obéir à cette injonction? Leur arrachez-vous les cartes des mains?

--Non.

--Débarquez-vous le délinquant à la prochaine station?

--Non, nous ne le pouvons s'il a un billet.

--Le traduisez-vous devant un tribunal?

Le conducteur restait silencieux et paraissait troublé. Le major continua:

--Vous voyez bien que vous êtes sans recours et que la Compagnie vous place dans une situation grotesque. Vous formulez un ordre sur un ton arrogant avec un certain fracas, et lorsqu'il s'agit de le faire exécuter vous vous apercevez que vous n'avez aucun moyen d'imposer obéissance.

Le conducteur reprit avec dignité:

--Messieurs, je vous ai donné un ordre formel, mon devoir s'arrête là. Obéissez ou n'obéissez pas, je m'en lave les mains!

Et ce disant, il fit mine de tourner les talons.

--Permettez, ne vous en allez pas; vous vous trompez en croyant votre devoir accompli; en tout cas moi j'ai un devoir à remplir.

--Que voulez-vous dire?

--Allez-vous dénoncer ma désobéissance à la Direction à Pittsburg?

--Non, à quoi cela servirait-il?

--Il faut que vous me dénonciez ou moi je vous dénoncerai.

--Me dénoncer? pourquoi?

--Pour contrevenir aux ordres de la Compagnie en n'empêchant pas ce jeu. En tant que citoyen, mon devoir est d'aider les

Compagnies de chemin de fer à maintenir les employés dans la voie de leurs devoirs.

--Parlez-vous sérieusement?

--Oui, très sérieusement. Je ne vous en veux nullement comme homme, mais comme employé je vous reproche de n'avoir pas su faire respecter un règlement; donc, si vous ne me dénoncez pas, c'est moi qui le ferai.

Le conducteur parut embarrassé et resta songeur quelques instants.

--Dans quel guêpier suis-je donc, s'écria-t-il? Tout s'embrouille autour de moi; je n'y reconnais plus rien; jamais pareil fait ne s'est produit; jamais aussi ce stupide règlement dépourvu de sanction ne m'a paru aussi ridicule qu'aujourd'hui. Je ne veux dénoncer personne, mais je ne veux pas qu'on me dénonce; cela n'en finirait plus. Continuez à jouer aux cartes, jouez toute la journée, si le cœur vous en dit, mais laissez-nous la paix.

--Avant de vous en aller, voulez-vous me dire pourquoi la Compagnie a imposé ce règlement? Pouvez-vous lui trouver une excuse, j'entends une excuse rationnelle, plausible, et qui ne soit pas l'élucubration d'un cerveau d'idiot?

--Certainement, je le puis; la raison en est bien simple. C'est pour ne pas heurter les sentiments des autres voyageurs, de ceux qui ont des principes religieux; ceux-ci ne supporteraient pas que le jour du Sabbat fût profané en jouant aux cartes en wagon.

--C'est juste ce que je pensais. Ils ne regardent pas, eux, à voyager le dimanche, mais ils ne veulent pas que les autres...

--Par Dieu! vous voyez juste! je n'y avais jamais pensé avant; au fond quand on y réfléchit, ce règlement paraît stupide.

Sur ces entrefaites le surveillant du train arriva et fit mine de vouloir faire cesser le jeu; mais le conducteur du wagon l'arrêta et le prit à part pour lui expliquer la situation. Tout en resta là.

Pendant onze jours, je séjournai à Chicago, malade dans mon lit; je ne vis donc rien de la foire et je dus retourner dans l'est, dès qu'il me fut possible de voyager. Le major prit la précaution de retenir un wagon-salon pour me donner plus de place et rendre mon voyage plus confortable; mais quand nous arrivâmes à la gare, par suite d'une erreur, notre wagon n'était pas attaché au train. Le conducteur nous avait bien réservé une section du compartiment, mais, nous assura-t-il, il lui avait été impossible de faire mieux. Le major déclara que rien ne nous pressait et que nous attendrions jusqu'à ce qu'on ait accroché un wagon. Le conducteur lui répondit avec une certaine ironie:

--Possible que vous ne soyez pas pressé, comme vous le dites, mais nous n'avons pas de temps à perdre; veuillez monter, messieurs, et ne nous faites pas attendre.

Mais le major refusa de monter en wagon et il m'engagea fort à l'imiter. Il déclara qu'il voulait son wagon et qu'il l'aurait; le conducteur impatienté s'écria:

--Nous ne pouvons mieux faire, nous ne sommes pas tenus à l'impossible. Vous occuperez ces places réservées ou vous ne partirez pas. On a commis une erreur qui ne peut être réparée au dernier moment. Le fait se produit quelquefois et personne n'a jamais fait autant de difficultés que vous.

--Ah! précisément; si tous les voyageurs savaient faire valoir leurs droits, vous n'essaieriez pas aujourd'hui de trépigner les miens avec une pareille désinvolture. Je ne tiens pas spécialement à vous causer des désagréments, mais il est de mon devoir de protéger mon prochain contre cette sorte d'empiètement. J'aurai mon wagon-salon ou bien j'attendrai à Chicago et je poursuivrai la Compagnie pour violation de son contrat.

--Poursuivre la Compagnie pour une telle bagatelle?

--Certainement.

--Vous le feriez réellement?

--Oui.

Le conducteur regarda le major avec étonnement et ajouta:

--Décidément vous avez raison; j'y vois clair maintenant, je n'y avais jamais songé auparavant. Tenez, je vais envoyer chercher le chef de gare.

Ce dernier arriva et parut plutôt ennuyé de la réclamation du major (mais pas du tout de l'erreur commise).

Il accueillit la plainte du major avec brusquerie et sur le même ton que le conducteur du train au début; mais il ne sut fléchir le major qui réclama plus énergiquement que jamais son wagon-salon. Cependant le chef de gare s'amadoua, chercha à plaisanter, et esquissa même un semblant d'excuses. Cette bonne disposition facilitait un compromis, le major voulut bien faire une concession. Il déclara qu'il renoncerait au wagon-salon retenu par lui à l'avance, à condition qu'on lui en fournît un autre. Après des recherches ardues on finit par trouver un voyageur de bonne com-

position qui consentit à échanger son wagon-salon contre notre section de compartiment. Dans la soirée, le surveillant du train vint nous trouver et, après une causerie très courtoise, nous devînmes bons amis. Il souhaitait, nous déclara-t-il, que le public fît plus souvent des protestations; cela produirait un très bon effet d'après lui, les Compagnies de chemin de fer ne se décideraient à soigner les voyageurs qu'autant que ces derniers défendraient eux-mêmes leurs propres intérêts.

J'espérais que notre voyage s'effectuerait maintenant sans autres «incidents réformateurs», mais il n'en fut rien.

Au wagon-restaurant, le matin, le major demanda du poulet grillé; le garçon lui répondit:

--Ce plat ne figure pas sur le menu, monsieur, nous ne servons que ce qui est sur le menu.

--Pourtant je vois là-bas un voyageur qui mange du poulet grillé.

--C'est possible, mais ce monsieur est un inspecteur de la Compagnie.

--Raison de plus pour que j'aie du poulet grillé; je n'aime pas ces récriminations, dépêchez-vous et apportez-moi du poulet grillé.

Le garçon appela le maître d'hôtel qui expliqua très poliment que la chose était impossible; des règlements très sévères s'y opposaient.

--Soit, mais alors vous devez appliquer impartialement ces règlements ou les violer avec la même impartialité. Vous allez enle-

ver à ce monsieur son poulet ou m'en apporter un.

Le maître d'hôtel resta aussi ébahi qu'indécis. Il esquissait une argumentation incohérente lorsque le conducteur survint et demanda de quoi il s'agissait. Le maître d'hôtel expliqua qu'un voyageur s'obstinait à avoir du poulet, tandis qu'il n'y en avait pas sur la carte et que le règlement s'y opposait. Le conducteur répondit:

--Cramponnez-vous au règlement, vous n'avez pas autre chose à faire.--Mais un instant, s'agit-il de ce voyageur? Dans ce cas, continua-t-il en riant, croyez-moi, ne vous occupez plus du règlement; donnez-lui ce qu'il demande et ne le laissez pas énumérer tous ses droits. Oui, donnez-lui tout ce qu'il demande et si vous ne l'avez pas, arrêtez le train pour vous le procurer.

Le major mangea son poulet, mais il avoua qu'il l'avait fait uniquement par devoir, pour établir un principe, car il n'aimait pas le poulet.

J'ai manqué la foire, il est vrai, mais j'ai recueilli dans mon sac un certain nombre de tours diplomatiques qui, plus tard, pourront m'être très utiles; le lecteur les trouvera sans doute comme moi aussi pratiques que subtils.

UN VEINARD!

Ceci se passait à un banquet donné à Londres en l'honneur d'un des plus illustres noms de l'armée anglaise de ce siècle. Pour des raisons que le lecteur connaîtra plus tard, je préfère tenir secrets le nom et les titres de ce héros, et je l'appellerai le lieutenant général Lord Arthur Scorosby V. C. K. C. B. etc.... Quel prestige exerce un nom illustre! Là, devant moi, était assis en chair et

en os l'homme dont j'entendis parler plus d'un millier de fois, depuis le jour où son nom, s'élevant d'un champ de bataille de Crimée, monta jusqu'au zénith de la gloire. Je ne pouvais me rassasier de contempler ce demi-dieu; j'étais en extase devant lui, je le buvais des yeux; son calme, sa réserve, son attitude digne, la profonde honnêteté qui s'exhalait de toute sa personne faisaient mon admiration; ce héros n'avait pas conscience de sa valeur; il semblait ne pas se douter que des centaines d'yeux admirateurs étaient fixés sur lui et que de toutes les poitrines des assistants montait vers lui un culte profond d'adoration.

Le Clergyman assis à ma gauche était une de mes vieilles connaissances. Clergyman aujourd'hui, il avait passé la première moitié de sa vie dans les camps et sur les champs de bataille, comme instructeur à l'école militaire de Woolwich.

A ce moment un éclair singulier illumina ses yeux, se penchant vers moi il murmura confidentiellement à mon oreille, en désignant d'un geste discret le héros du banquet:

--Entre nous, sa gloire est un pur accident; il la doit à un coup de veine incroyable.

Cette déclaration me causa une grande surprise; s'il s'était agi de Napoléon, de Socrate ou de Salomon, mon étonnement n'eût pas été plus grand. Quelques jours plus tard, le Révérend me fournit l'explication suivante de son étrange remarque:

--Il y a environ 40 ans j'étais instructeur à l'école militaire de Woolwich; le hasard voulut que je me trouvasse là lorsque le jeune Scorosby passa son examen préliminaire; sa nullité m'inspira une profonde pitié: tandis que les autres élèves de sa section répondaient tous brillamment, lui se montra d'une ignorance

crasse. Il me fit évidemment l'effet d'un brave garçon, doux et sans astuce, mais c'était navrant de le voir planté debout comme un piquet et décocher des réponses d'une stupidité et d'une ignorance prodigieuses. J'eus vraiment compassion de lui et je me dis: «La prochaine fois qu'il passera un nouvel examen il sera certainement renvoyé; aussi serait-il plus charitable d'adoucir sa chute autant que possible.»

Je le pris à part et m'aperçus qu'il savait quelques mots de l'histoire de César, mais c'était là tout son bagage; je me mis donc à l'œuvre et lui rabâchai un certain stock de questions sur César, qui devaient infailliblement être posées aux élèves. Vous me croirez si vous voulez: le jour de l'examen il se montra transcendant dans ses réponses, si transcendant qu'il recueillit force compliments pour ce «gavage» purement superficiel; tandis que les autres, mille fois plus instruits que lui, répondirent mal, et furent fruit-sec. Avec une veine fantastique qui ne se reproduira peut-être pas deux fois dans un siècle, il n'eut pas à répondre à d'autres questions. C'était stupéfiant. Pendant le temps que dura son examen, je restai à côté de lui avec la sollicitude qu'éprouve une mère pour son enfant estropié; il se tira toujours d'affaire comme par enchantement.

A n'en pas douter, les mathématiques allaient le couler et décider de son sort; toujours par bonté d'âme pour adoucir sa chute, je le pris de nouveau à part et je lui serinai un certain nombre de questions que l'examinateur ne manquerait pas de poser; puis je l'abandonnai à son triste sort. Eh bien! vous me croirez si vous voulez: à ma grande stupéfaction il mérita le premier prix et reçut une véritable ovation de compliments.

Pendant une semaine il ne me fut plus possible de dormir: ma conscience me torturait nuit et jour; par pure charité j'avais essayé de rendre moins dure la déconfiture de cet infortuné jeune homme sans me douter du résultat qui allait se produire. Je me sentais coupable et misérable: comment, par mon fait, cette pauvre cervelle bornée allait se trouver en tête d'une promotion et supporter de graves responsabilités! A n'en pas douter, à la première occasion, un effondrement ne manquerait pas de se produire.

La guerre de Crimée venait d'être déclarée.

«Quel malheur, pensai-je, voici maintenant la guerre; ce pauvre âne va avoir l'occasion d'étaler au grand jour sa nullité.» Je m'attendais à un désastre: ce désastre se produisit: j'appris avec terreur que le jeune Scorosby venait d'être nommé capitaine d'un régiment de marche. Qui eût pu supposer qu'un tel poids de responsabilité dût peser sur des épaules aussi faibles et aussi jeunes? J'aurais encore compris sa nomination au grade de porte-étendard, mais à celui de capitaine, songez quelle folie! Je crus que mes cheveux allaient en devenir blancs. Moi qui aime tant la tranquillité et l'inaction, je me tins le triste raisonnement suivant: «Je suis responsable de ce malheur vis-à-vis de ma patrie; j'accompagnerai donc cet incapable, je resterai à ses côtés pour sauver ma patrie dans la mesure du possible.» Je rassemblai le pauvre petit capital péniblement économisé pendant mes années de dur labeur, je me mis en route avec un gros soupir et j'achetai un grade de porte-étendard dans son régiment. Ainsi nous partîmes tous deux pour la guerre.

Là, mon cher, quel spectacle effroyable! Il ne fit que des bévues, inepties sur inepties; mais, voyez-vous, personne ne

connaissait à fond cet individu, personne n'avait mis au point ses capacités; aussi prit-on ses bévues navrantes pour des traits de génie. Le spectacle de ses sottises me fit crier de rage et délirer dans ma fureur; j'étais exaspéré de voir que chaque nouvelle insanité de sa part augmentait sa réputation; je me disais: «Le jour où les yeux de ses admirateurs s'ouvriront, sa chute sera aussi grande que celle du soleil tombant du firmament.» Montant de grade en grade, il passa par-dessus les cadavres de ses supérieurs; au plus chaud de la bataille, notre colonel tomba frappé, et mon cœur se mit à battre affreusement, car Scorosby allait prendre sa place. «Pour le coup, pensai-je, avant dix minutes nous serons tous perdus.»

Le combat fut acharné; sur tous les points du champ de bataille les alliés lâchaient pied. Notre régiment occupait une position de la plus haute importance et la moindre bévue pouvait tout perdre. A ce moment critique, notre fatal insensé fit quitter au régiment la position qu'il occupait, et le lança à la charge contre la colline opposée où on ne voyait pas trace d'ennemis.

«C'est la fin de tout, pensai-je cette fois. Le régiment s'ébranla; nous avions franchi le faîte de la colline avant que ce mouvement insensé ait pu être découvert et arrêté. Nous trouvâmes de l'autre côté une armée russe de réserve au grand complet, dont personne ne soupçonnait l'existence. Qu'arriva-t-il? Nous avions 95 chances sur 100 d'être massacrés. Mais non, les Russes en conclurent que jamais un seul régiment ne se serait hasardé dans une passe aussi dangereuse; ce devrait être l'armée anglaise tout entière! Se croyant bloqués et découverts, les Russes firent demi-tour, repassèrent la colline dans un affreux désordre. Nous les serrions de près dans notre poursuite; arrivés sur le champ de

bataille, ils se heurtèrent au gros de l'armée ennemie; ce fut un chaos et une confusion épouvantables, et la défaite des alliés se transforma en une éclatante victoire. Le maréchal Canrobert contemplait ce spectacle avec ravissement, émerveillé, trépignant de joie. Il fit appeler Scorosby, l'embrassa et le décora sur le champ de bataille en présence de toutes les troupes.

Quelle avait donc été la fameuse bévue de Scorosby? Il avait tout bonnement pris sa droite pour sa gauche, et rien de plus.

Il avait reçu l'ordre de se porter en arrière pour soutenir notre droite; au lieu de cela, il chargea en avant et escalada la colline par la gauche. Il acquit ce jour-là la réputation d'un grand génie militaire; la gloire de son nom répandue dans tout le monde brillera dans les annales de l'histoire. Aux yeux de tous, c'est un homme bon, doux, aimable et modeste, mais, en réalité, il est au-dessous de tout comme incapacité. Une veine phénoménale l'a servi jour par jour, année par année. Pendant un demi-siècle il a passé pour un soldat des plus brillants; sa carrière militaire est émaillée d'un nombre incalculable de bévues, cela ne l'a pas empêché de devenir chevalier, baron, voire même lord; voyez plutôt sa poitrine, elle est constellée de décorations. Eh! bien, monsieur, chacune de ces décorations représente une gaffe colossale; prises dans leur ensemble, elles constituent nettement la preuve qu'avant tout, pour réussir en ce monde, il faut être né «veinard»!

TABLE

LES PETERKINS 5

PERCE, MON AMI, PERCE 19

POURQUOI J'ÉTRANGLAI MA CONSCIENCE 29

LES AMOURS D'ALONZO FITZ CLARENCE ET DE ROSANNAH ETHELTON 59

LE CHAT DE DICK BAKER 95

LA FÊTE DISPENDIEUSE DU COLONEL MOSES GRICE 101

SUR LES BÉBÉS 129

CONSIDÉRATIONS SUR LE TEMPS 135

UN SAUTEUR MEXICAIN PUR SANG 143

L'HOMME LE PLUS MÉCHANT ET LE PLUS STUPIDE DE TURQUIE 153

QUELQUES HÉROS D'OCCASION 165

A LA CURE D'APPÉTIT 179

EXTRAIT DU TIMES DE LONDRES EN 1904 201

NOS DIPLOMATES 223

EN VOYAGEANT AVEC UN RÉFORMATEUR 239

UN VEINARD 267

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-deux mai mil neuf cent dix

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/72486. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.